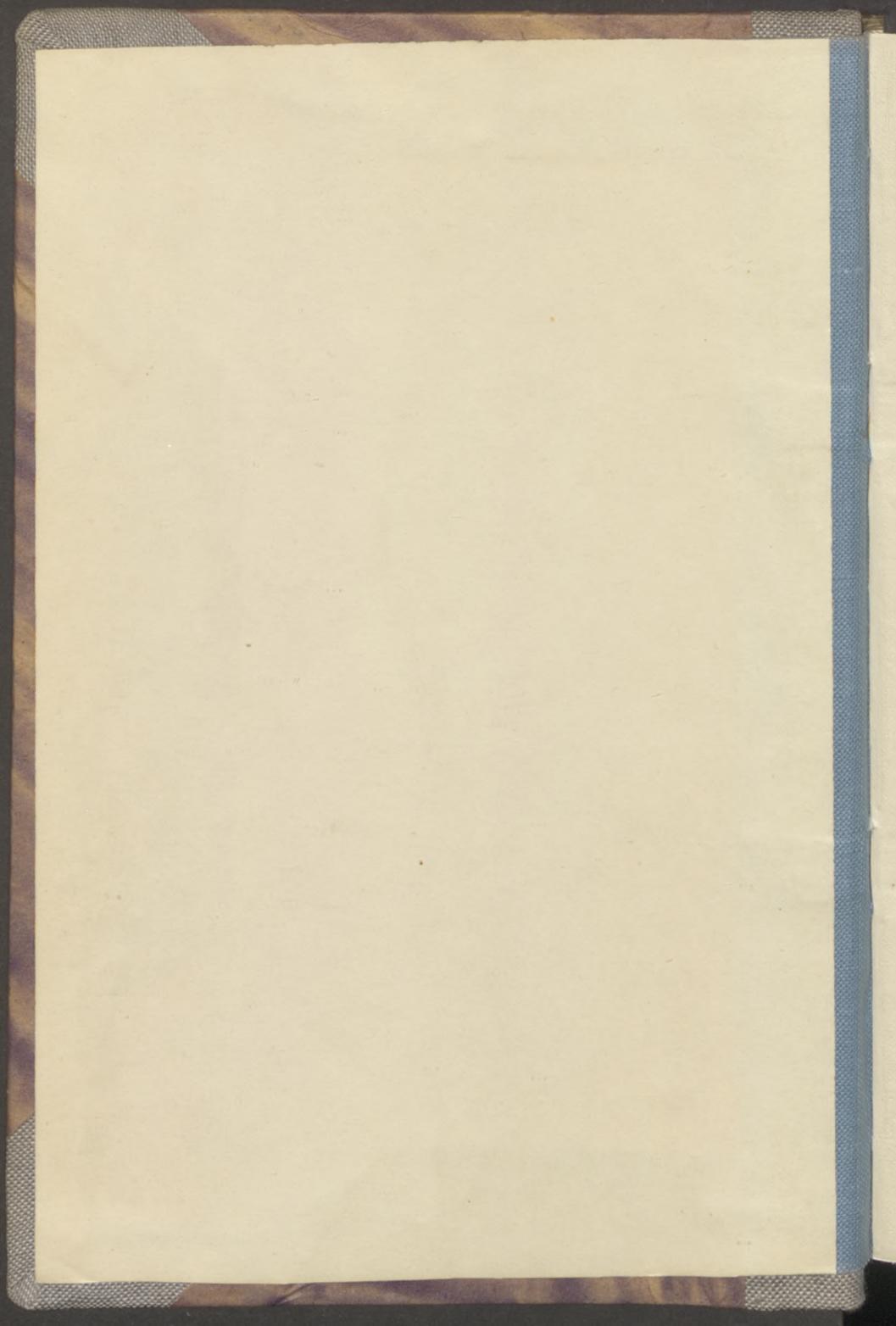
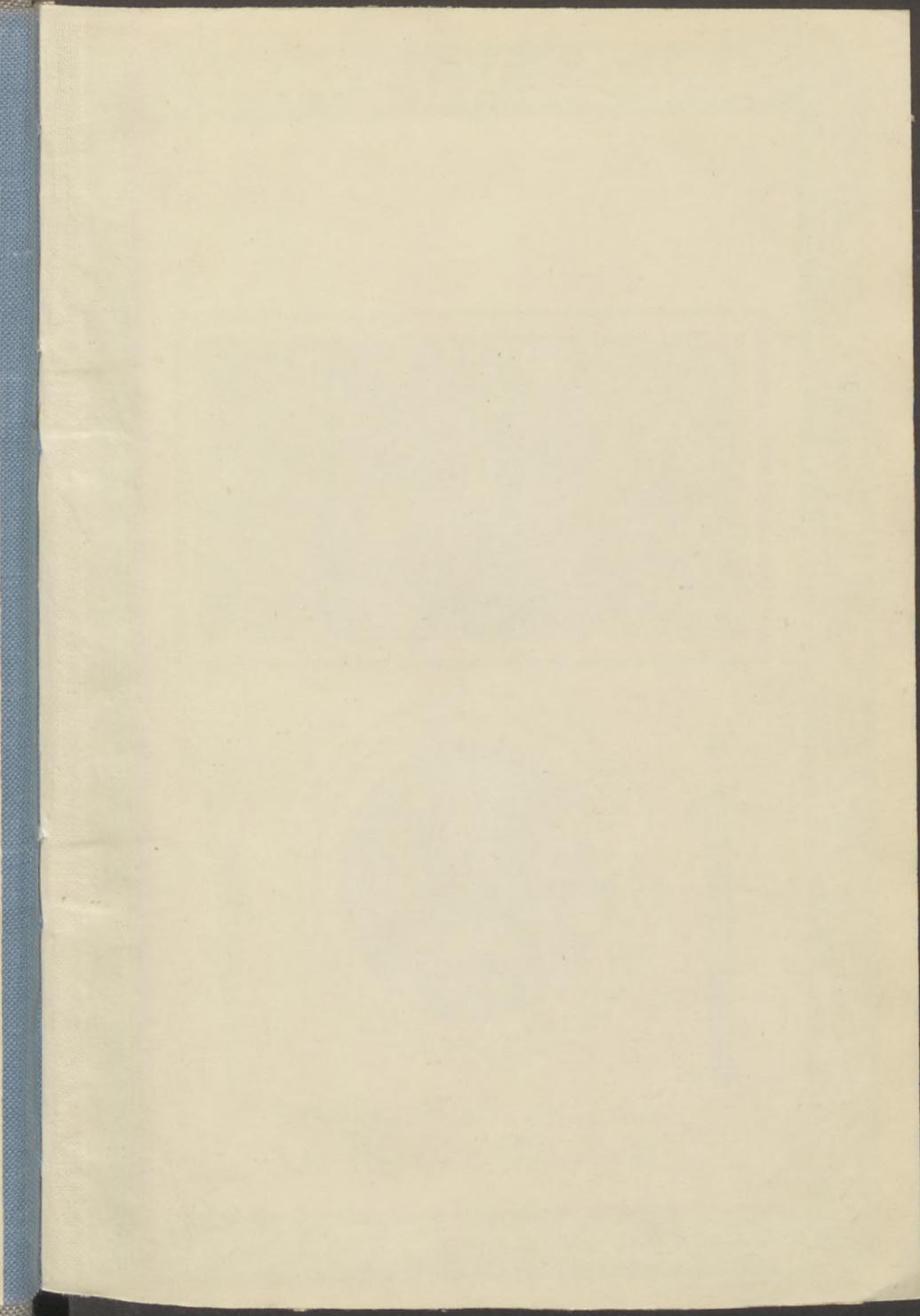
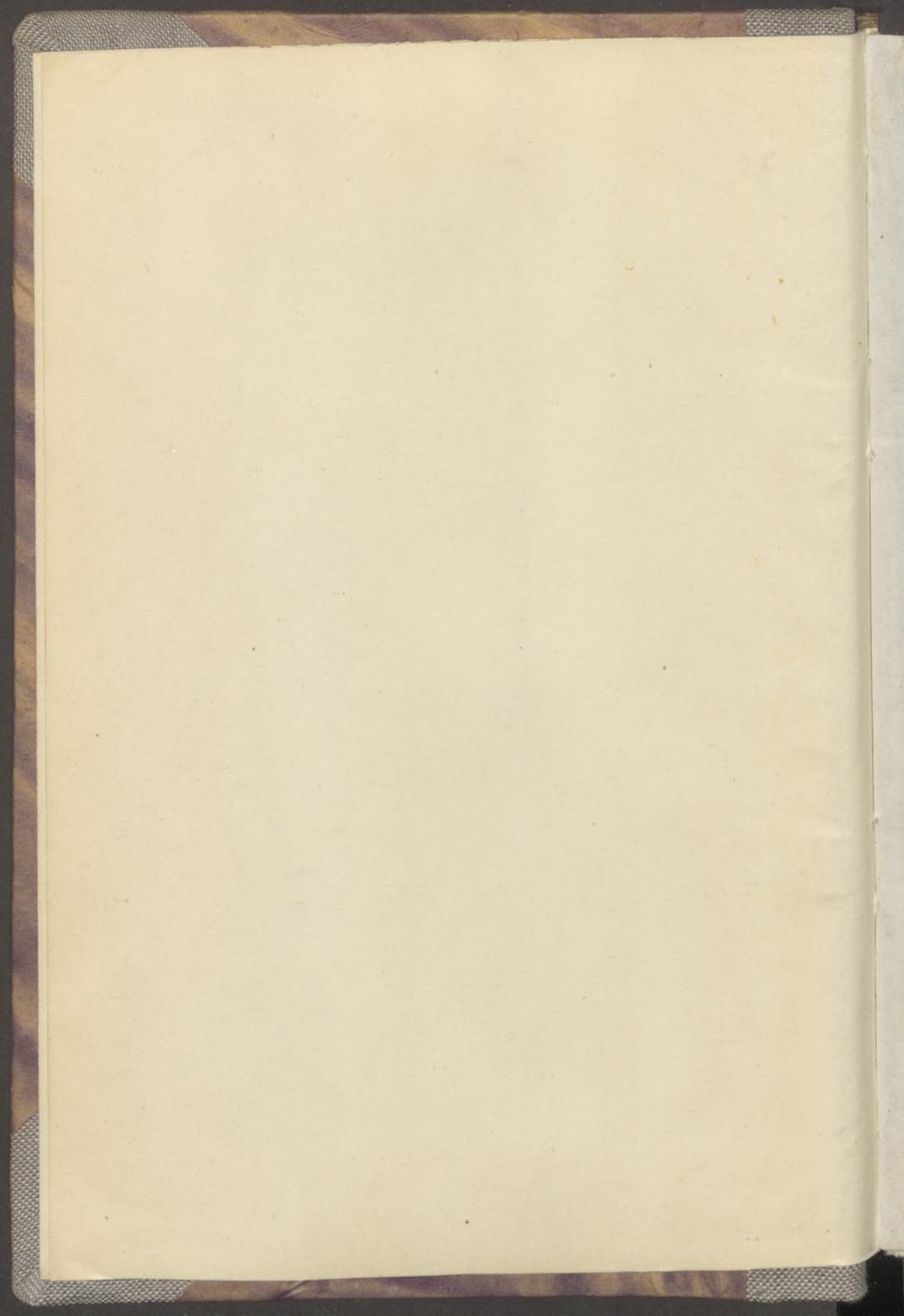


SAVINE — L'ABDUCTION DE BAYONNE

1776



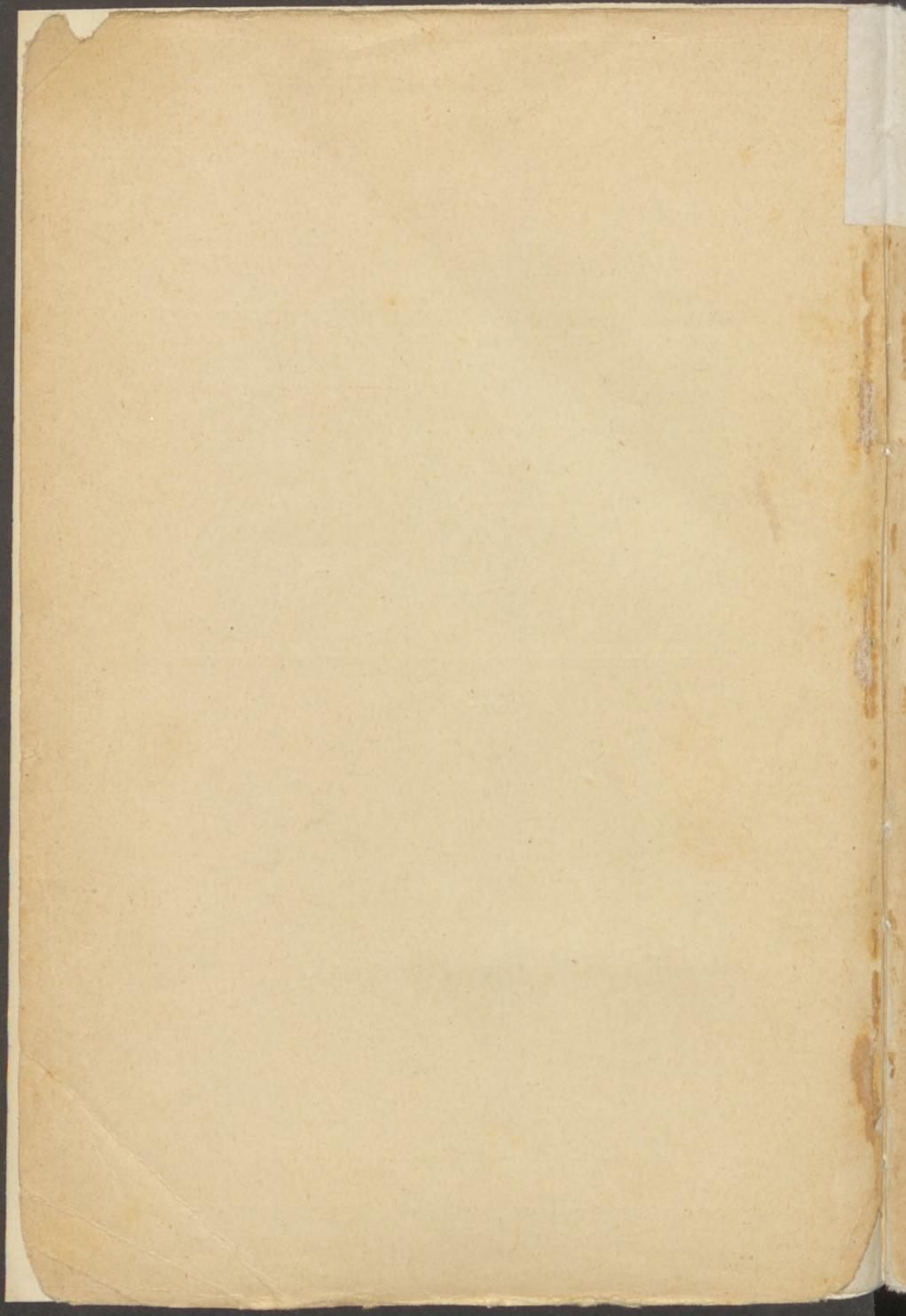




L'ABDICTION DE BAYONNE



Louis-Michel Esiteur
168 Bd St Germain. Paris



Sergij Konter.

L'ABDICTION
- DE BAYONNE -

Ex Libris
S.Konter. № 219.

*Droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous pays.*

Published 1^{er} juillet 1908
Privilege of copyright in the United
States reserved under the Act approved
March 3 1905 by Louis-Michaud, Paris.

COLLECTION HISTORIQUE ILLUSTRÉE

Albert SAVINE

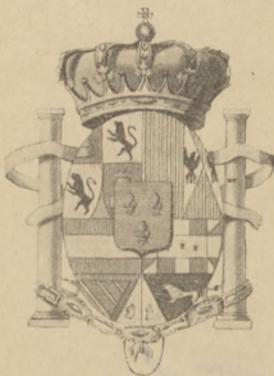


L'ABDICTION DE BAYONNE

D'après les Documents d'Archives et les Mémoires.



Illustrations documentaires



LOUIS-MICHAUD

— ÉDITEUR —

168, Boulevard Saint-Germain, 168
PARIS

612743



W. 251/88

PRÉFACE



A guerre d'Espagne est un des souvenirs les plus vivants de l'époque impériale. Ce livre veut raconter comment ces terribles et épuisantes années de lutte sortirent du coup d'État de Napoléon, arrachant à Bayonne, aux souverains espagnols, une abdication contrainte que la nation castillane ne voulut ni subir ni souscrire.

Ne visant à être ni un plaidoyer ni un pamphlet, il ne prétend rien cacher des hontes du règne de Charles IV.

Charles, le Bourbon dégénéré, indifférent à tout, sauf à la chasse; Marie-Louise, la reine nymphomane, l'hystérique couronnée, aux amants sans nombre; Godoy, le favori cupide et débauché; Ferdinand jeune, apprenant l'autoritarisme dans la faiblesse; d'Aranda, Florida Blanca, tels en sont les héros, sans oublier ni Napoléon, ni Lucien Bonaparte, ni Murat, ni Savary.

Mais à côté des pages où l'Espagne licencieuse et futile se meurt, il convenait de montrer, en faisant taire les scrupules d'un trop étroit patriotisme, les sauvages héroïsmes du 2 mai et les tueries qui l'ont

suivi. Il fallait, avec l'inoubliable peintre de ce temps-là, derrière la catin édentée, le roi imbécile, le prince veule et l'avide favori, décrire l'admirable réveil de la Race, qui usa les soldats de fer de Napoléon.

Goya a tracé des souverains espagnols des portraits et des caricatures marqués au sceau du génie. Ils sont au musée du Prado à Madrid, au musée de Lille et dans les *Caprichos*. On les trouvera parmi les illustrations de ce volume, empruntées pour le surplus au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale et au Musée du Louvre.

L'ABDICTION — DE BAYONNE —

I

**Une Cour qui s'ennuie,
une Reine qui s'amuse.**



U début de 1788, en dépit de son âge avancé, le roi d'Espagne Charles III paraissait d'une santé robuste. Malgré les chagrins que lui avaient causés l'ingratitude du roi de Naples, puis la mort de son frère, l'infant Don Luis, sa verte vieillesse semblait devoir longtemps se prolonger; mais au cours de novembre 1788, il subit coup sur coup deux cruelles secousses. L'infante portugaise Maria Ana Vitoria, femme de son fils Gabriel, et l'infant lui-même furent brusquement enlevés en quelques semaines. Comme il en avait l'habitude à cette époque de l'année, Charles III quitta le 1^{er} décembre l'Escorial (1) pour s'installer au Palais-Royal à Madrid. Là, on réussit à l'entraîner encore une fois à la chasse qui avait été son plaisir favori. Il y fut pris de frissons. Son état s'aggrava rapidement et il reçut les derniers sacrements (2). Le 14 décembre, vers une heure du matin, il rendit le dernier soupir « avec la sérenité du juste qui termine sa carrière, sans regrets et sans remords. (3) »

(1) L'Escorial, à 51 kilomètres de Madrid, est le Panthéon des rois d'Espagne.

(2) Modesto Lafuente. *Historia de España*, XV, 66.

(3) Dépêche du duc de La Vauguyon (Morel-Fatio), *Recueil des instructions données aux ambassadeurs : Espagne*, p. 373.

Dans la capitale et dans les provinces, la mort de Charles III avait laissé la population presque indifférente. Sandoz-Rollin, l'ambassadeur de Prusse, terminait sa dépêche annonçant la mort du roi, le 15 décembre, par ces constatations : « Telle fut la fin de ce roi peu connu en Europe, peu connu même en Espagne. L'équité, la virilité distinguaient son caractère et la justice son gouvernement. Mais le peuple, ce juge souverain des maîtres de la terre, remplit actuellement le palais de l'éloge de son successeur. On est étonné d'apprendre que malgré toutes ses vertus, Charles III fut peu regretté de son peuple et pourtant rien n'est plus vrai. Le roi était peu populaire. (1) »

Le prince des Asturies, tenu à l'écart des affaires pendant tout le cours du règne précédent, venait d'être salué sous le nom de Charles IV. Il avait un peu plus de quarante ans et, du vivant de son père, nulle action d'éclat, nul talent notoire ne l'avait recommandé à l'affection des peuples. Il entendait plusieurs messes par jour, érigéait des autels ou organisait des chapelles dans ses appartements. Il aimait les jardins, semblait se connaître en peinture, mais ce qu'il goûtait par-dessus tout, c'étaient les jeux violents, les sports, où sa fougue naturelle trouvait un épanchement. Palefreniers, chasseurs, matelots avaient boxé et lutté avec lui. Ayant eu leurs suffrages, il était populaire, mais saurait-il régner?

Dans la matinée même du 14 décembre, le roi et sa femme, Marie-Louise, la veille encore princesse des Asturies, donnèrent audience à ce que l'on appelait les ambassadeurs de famille, c'est-à-dire à ceux qui représentaient à Madrid les diverses branches régnantes de la maison de Bourbon. Après cette réception, les nouveaux souverains travaillèrent avec les ministres de la marine et d'État. C'était la première fois qu'une reine était associée en

(1) Les dépêches de Sandoz ont été publiées dans l'ouvrage de Baumgarten : *Geschichte Spaniens zur Zeit der französischen Revolution.*



*Médailon du roi Charles IV et de la reine Marie-Louise.
Dessiné et gravé par Manuel Salvador Carmona. (Bibliothèque Nationale. Estampes.)*

Espagne, du vivant du souverain, aux soucis du gouvernement, et toute la Cour s'en étonna, alors surtout que l'on sut que les ministres avaient été d'abord introduits chez la reine et que c'était de sa bouche qu'ils avaient appris que la volonté du roi était de travailler avec eux pendant cinq heures et demie, quatre jours de la semaine, et que la reine assisterait au Conseil. La surprise des ministres s'était encore accrue quand, à la première réunion, ils trouvèrent à côté du roi la reine qui intervenait sans gêne, se mettait en avant, interrogeait les ministres sur une foule de sujets, vive, curieuse, emportée (1).

Marie-Louise de Parme avait eu comme éducateur le célèbre Condillac. A douze ans, lorsqu'elle avait appris que son mariage avec l'héritier de la Couronne d'Espagne venait d'être signé, elle en avait témoigné une joie vive et avait aussitôt exigé que toutes les prérogatives attachées à son rang fussent respectées par tous, y compris même son frère Ferdinand. « Je vous apprendrai, lui dit-elle, à avoir les égards que vous me devez, car enfin, je serai reine d'Espagne et vous ne serez jamais qu'un petit duc de Parme. — En ce cas, répliqua Ferdinand, le petit duc de Parme aura l'honneur de donner un soufflet à la reine d'Espagne. » Et il joignit l'exécution à la menace. Si vaine et ambitieuse que fût la petite princesse, elle consentit, quand elle vit Ferdinand arrêté par ordre de son père, à intercéder pour lui (2).

Le mariage fut célébré deux ans après, en 1765. Le prince des Asturies fut au premier abord peu satisfait. S'en rapportant à un portrait flatté, il avait cru Marie-Louise jolie. Les débuts du ménage princier ne furent pas heureux. Charles était d'une taille élevée, d'une apparence d'athlète. Il était bon, facile, mais avec de terribles retours de colère. Un jour qu'il était à déjeuner avec la princesse, le chocolat qu'on lui servit se trouva trop chaud et le prince se brûla.

(1) Dépêche de Sandoz du 15 décembre 1788.

(2) Duceré. *Napoléon à Bayonne*, 15.

Marie-Louise, à la grimace qu'il fit, éclata de rire. Furieux, Charles lui jeta alors la tasse sur la gorge et la princesse fut cruellement brûlée. Charles III indigné mit son fils aux arrêts. Marie-Louise s'employa à calmer la colère du roi et en obtint la liberté du prince. Dès lors, il prit sa femme en amitié et parut oublier qu'elle était peu jolie (1).

L'élève du philosophe Condillac produisit un assez méchant effet à la Cour du roi d'Espagne. Les princesses des Asturias et les reines d'Espagne avaient toujours été réputées pour leurs bonnes mœurs. Elles vivaient un peu à la manière des matrones romaines. Confinées dans leurs appartements, livrées au joug de l'étiquette et de leurs *camarereras*, elles ne fréquentaient que les églises et les couvents. Elles ne paraissaient en public que dans les cérémonies de gala et dans les baise-mains solennels. Seule, la fille de Philippe, régent de France, Marie-Louise d'Orléans, mariée à Luis I^r, avait fait exception. La comtesse d'Altamira, *camarera mayor*, avait dû un jour instruire le souverain que la reine, qu'elle était chargée de surveiller, avait corrompu plusieurs de ses caméristes. Il lui fut difficile d'expliquer, de façon à se faire comprendre, à un roi jeune et innocent, de quoi il s'agissait. Quand il eut compris, Luis fit arrêter la reine. Elle avait 14 ans. Elle ne régna que huit mois et fut renvoyée en France à la mort de son mari (2).

L'éducation « philosophique » de Marie-Louise l'avait laissée sans foi et sans principes (3). Certes, c'était une princesse douée de qualités plus brillantes et plus primesautières que n'en avaient la plupart des reines qui l'avaient précédée sur le trône. Les étrangers lui attribuaient un caractère

(1) *Vie politique de Marie-Louise de Parme, reine d'Espagne*, p. 27. Cet ouvrage est de Chantreau qui le publia en 1793. En l'an IV, Mangourit vit un commissaire espagnol rechercher cet ouvrage chez un libraire de Bayonne et le menacer d'un procès.

(2) Andres Muriel. *Historia de Carlos IV*, II, 46.

(3) Elle était cependant superstitieuse. Lucien Bonaparte, qui l'a intimement connue, ne rapporte-t-il pas qu'au moindre coup de tonnerre ou la voyait se couvrir de reliques et de chapelets.

sympathique et affable. « En commun avec les femmes de toute race, écrivait un diplomate anglais, Harris, qui fut plus tard comte de Malmesbury, elle a le désir de plaire qu'elle pousse jusqu'à la coquetterie où elle excelle » (1). Et Bourgoing célébrait sa prévenance, son esprit, ses manières pleines de grâce (2). Du vivant de Charles III, à cause même de l'affectation qu'elle affichait de poser pour l'Espagnole, elle s'était à plusieurs reprises attiré les sévérités du roi. « Grâce à son esprit inquiet, rappelait plus tard Zinoview, l'ambassadeur russe, elle poussa de toutes ses forces son mari à se jeter dans l'action » (3). Le prince des Asturies ne cessait alors de favoriser par esprit d'opposition Aranda et le parti aragonais. Il était considéré par tous les Espagnols comme un pur nationaliste, adversaire né de l'influence française et de l'esprit philosophique.

Par une contradiction qui n'a rien de surprenant, alors même que Marie-Louise poussait son mari dans l'opposition à la politique du « Pacte de famille », elle avait, disait Harris, le cœur profondément français. Le prince au contraire, tout Bourbon qu'il était, détestait le caractère français et quoiqu'il comprît la langue maternelle de son grand-père, il se refusait à s'en servir. C'était là une des anomalies habituelles du caractère de Marie-Louise. Elle ne se préoccupait jamais d'être d'accord avec elle-même pourvu qu'elle pût sacrifier à ses fantaisies et à la vanité sans bornes que peut se permettre une personne qui s'attend à être un jour reine d'Espagne. Elle était capricieuse et jouait à merveille des feintes maladies. Madrid lui offrant plus de liberté, elle résistait chaque fois qu'il s'agissait de s'en éloigner. Or, Charles III, ami de la règle et de l'uniformité, avait fixé une fois pour toutes, au début de son

(1) Harris. *Diaries and Correspondance*, I, 53.

(2) Archives des Affaires étrangères : *Espagne*, tome 658, cité par Desdevizes du Désert. *L'Espagne de l'Ancien Régime*, II, 20.

(3) Dépêche de Zinoview (*Revue historique*). Charles III avait mécontenté le parti nationaliste espagnol par ses réformes qui, de l'ordre politique, s'étendaient même jusqu'au costume.

règne, l'époque des voyages de la Cour. Le 5 janvier, il quittait Madrid et s'installait au Prado jusqu'au dimanche des Rameaux. Alors, il rentrait à Madrid jusqu'à Pâques, date du départ pour Aranjuez. Là, il séjournait jusqu'au 21 juillet, se rendait alors à la Granja où il demeurait jusqu'au 8 octobre. Après un séjour à l'Escorial jusqu'au 10 décembre, il rentrait à Madrid (1). Marie-Louise ne pouvait se plier à des règles aussi monotones. Sitôt qu'il s'agissait d'aller à la résidence d'été à Saint-Hippolyte, elle tombait dans de violents accès qui l'empêchaient de supporter la voiture, mais la maladie disparaissait dès que le roi avait donné ordre de transporter la malade sur une litière.

Pourquoi Marie-Louise aimait-elle le séjour de Madrid ? C'est qu'autant le monde officiel espagnol était grave et maussade, autant le peuple aimait la joie, les plaisirs bruyants, les fêtes tumultueuses. Vainement, Charles III défendait aux jeunes filles de s'habiller en reines de mai. Vainement il interdisait les bals masqués de la *noche buena* (Noël). L'on passait outre à ses ordonnances. Il n'était à Madrid ni juges ni sergents qui pussent supprimer les confetti du carnaval, les feux de joie, les pétards, les boîtes, les danses asturiennes ou les *jotas* aragonaises (2). Cela constituait à côté du Madrid officiel, endormi, ennuyeux et ennuyant, un Madrid qui s'amusait, qui festoyait, qui était le royaume des *majos* et des *majas* (3). N'avait-on pas surpris la princesse des Asturies s'en allant le soir à travers les rues en quête d'aventures, de complicité avec deux jeunes et compromettantes dames de sa suite (4) ?

(1) Desdevizes du Désert. *L'Espagne de l'Ancien Régime*, I, 147.

(2) Desdevizes du Désert. *L'Espagne de l'Ancien Régime*, I, 185.

(3) D'après les voyageurs du siècle dernier, le *majo* était une sorte de petit maître de bas étage portant culotte courte, petite veste, gilet éteint de boutons et de galons, cape sombre ou rouge, *montera*, coiffure en catogan.

(4) *Revue hebdomadaire*, 17 avril 1897, article de M. Louis Labat, p. 344.

Puis, il y avait une autre raison pour que cette princesse, qui voulait s'amuser, se montrât peu disposée à aller se confiner dans une résidence d'été. Le prince des Asturies, racontait-on, aimait à plaisanter les maris trompés. « Mon fils, lui dit un jour Charles III, vous êtes marié et exposé aux mêmes traits que vous lancez contre les autres. — Papa, répondit le prince, avec une confiance désarmante, Marie-Louise est incapable de s'oublier ainsi » (1). Dès 1782, bien que Bourgoing la dépeignit alors passant toute sa vie dans son intérieur et ne goûtant guère d'autres plaisirs que ceux de la conversation et de la musique, ses mœurs étaient certainement fort légères. « Elle a conquis une telle influence sur l'esprit du prince, écrivait Harris en 1774, que présentement elle le mène en toutes choses et en même temps, fait ce qui lui plaît. C'est elle qui organise la partie de cartes et Lancastre est son favori au moins autant que celui du prince. Il est placé à côté d'elle et elle cause sans cesse avec lui, sans faire aucune attention à la marche de la partie. Si elle pond, elle pourra arriver à jouer un grand rôle dans ce pays. Elle a eu déjà deux ou trois fausses-couches (2). »

Le prince des Asturies, d'après le même diplomate, était un homme corpulent, bien portant, avec un bon cœur et une intelligence claire, mais grâce à une éducation négligée et à une succession d'amusements puérils, ni son cœur ni son intelligence ne servaient à lui faire honneur. Éloigné des affaires, de par la volonté du roi Charles III, le prince des Asturies cherchait à se consoler en jouant du violon une heure par jour, d'ailleurs plutôt par habitude que par goût réel pour la musique. Il passait très longtemps à table, chassait tous les jours, apportant dans cet exercice une adresse, une force, qui, si elles eussent été unies à la grâce et à l'élégance, eussent fait de lui un homme hors ligne dans les sports virils. Le soir, il réunissait les exempts de

(1) *Vie politique de Marie-Louise de Parme, reine d'Espagne*, 98.

(2) *Harris. Diaries and Correspondance*, I, 53.

la garde (1) et d'autres jeunes courtisans et jouait avec eux à la loterie. La princesse, toujours présente à ces amusements, y apportait une grande animation. Le duc de Bejar, le marquis de Teba, don Augustin de Lancastre étaient sans cesse des parties du prince. Ces jeux leur permettaient de prendre sur lui de l'influence et la princesse semblait trouver un singulier plaisir à leurs entretiens.

Le marquis de Teba, homme fait pour plaire, fut le premier, dit-on, sur qui se portèrent les regards de Marie-Louise. Il crut qu'en répondant aux avances de la princesse, en ajoutant un nom sur la liste des femmes autrement aimables qui lui avaient cédé, il s'assurerait un brillant avenir. Il avait compté sans l'indiscrétion de Marie-Louise, que les ardeurs d'une première passion semblaient convaincre que son rang la mettrait à l'abri des critiques. Elle n'évita point les brocards d'une cour d'autant plus médisante que son existence était monotone. Sûre de son empire sur le prince des Asturies qui ne savait voir que par ses yeux, Marie-Louise affectait de négliger les mauvais propos, mais elle ne put éviter qu'ils ne vinssent aux oreilles de Charles III. Il eut bien vite fait d'envoyer le marquis gouverner une île des Antilles en lui ordonnant de partir sous vingt-quatre heures pour son commandement (2).

Ce départ ne mit fin au scandale que pour être la cause originelle d'un scandale nouveau. Marie-Louise ne s'était point émancipée pour se reprendre de sitôt au goût du brouet conjugal. Le comte de Lancastre, qui, vers ce temps-là, rapportait de la Cour de France, qu'il venait de quitter, les grâces et les agréments d'un seigneur qui avait courtisé

(1) « Chaque dame, écrit Darlymple dans son *Voyage en Espagne*, a au moins un *cortejo* (flirt et souvent plus). C'est l'agréable emploi des cadets de la garde. En général, ils sont mal à l'aise et ceci est un fonds pour leurs fantaisies. Les termes de galanterie et d'intrigue sont trop faibles pour exprimer l'emportement de cette nation » (p. 62).

(2) *Vie politique de Marie-Louise de Parme, reine d'Espagne*, p. 34.

la Dubarry et batiné avec le vieux maréchal de Richelieu, ne tarda pas à se voir proposer la succession du marquis de Teba. Certes, la conquête n'était point merveilleuse pour un des plus beaux cavaliers de l'Europe, mais avec un nom et de l'esprit, Lancastre était fort dénué des biens de la fortune et il se berça de l'espérance qu'en sachant jouer des agaceries de la princesse, il en tirerait les protections qui lui étaient nécessaires, sans avoir à payer de sa personne de façon trop assujétissante. Cette fois encore, ce furent les îles qui bénéficièrent, dans la personne d'un gouverneur général à enrichir, de la courte faveur de Lancastre. (1) Marie-Louise conçut du départ de ses deux favoris une violente colère contre José Moñino, comte de Florida Blanca, alors premier ministre, qui avait donné l'éveil à Charles III. Mais Florida Blanca n'avait pas tout dit, ou plutôt il n'avait pas mis sous les yeux du roi les preuves de ce qu'il racontait. Il conservait en son pouvoir une correspondance de la princesse avec un des exilés et il était, de ce chef, puissamment armé contre ce que la princesse pourrait quelque jour entreprendre contre lui (2).

Lancastre exilé, ce fut à Pignatelli, alors exempt des gardes du corps, que la princesse des Asturies destina ses plus excitantes œillades. Il y avait alors à Madrid deux grandes dames, qui donnaient vraiment le pas à l'aristocratie. Pendant toute la fin du XVIII^e siècle, elles y présidèrent de véritables salons à la mode française. C'étaient la duchesse d'Ossuna et la duchesse d'Albe. Elles rivalisaient de grâce et d'esprit. Elles étaient toutes deux fort belles, fort riches et fort puissantes (3). Pignatelli, qui

(1) *Vie politique de Marie-Louise de Parme, reine d'Espagne*, p. 37.

(2) *Le Français à Madrid*, p. 43. Cet ouvrage, publié anonymement, est de Chantreau, établi à Madrid avant 1784, auteur des *Lettres écrites de Barcelone à un zélateur de la liberté* et correspondant assidu des clubs de Paris.

(3) La duchesse d'Ossuna, raconte M^{me} d'Abmantès, avait habité la France. Ses enfants avaient eu Gardel pour maître de danse. Sa maison était meublée avec des bronzes de Galle, des meubles de Boulard, des étoffes de Levacher et de Nourtier.

n'était point un sot, car c'est lui qui prit l'initiative de faire creuser le canal impérial d'Aragon, faisait une cour assidue à la duchesse d'Albe. Celle-ci ne s'était mêlée jusque-là



Vue du Palais d'Aranjuez.

Gravure du XVIII^e siècle. (Bibliothèque Nationale, Estampes.)

qu'aux querelles des deux coteries madrilènes qui prenaient parti, qui pour Romero, qui pour Costellares, les deux toreros à la mode, (1) qui pour Pepa Figuera, qui pour Maria del Rosario, les comédiennes en vogue. Quand Pignatelli imagina d'exciter la jalouse de la duchesse en feignant de l'abandonner pour la princesse des Asturies, la grande dame fit une résistance héroïque. Elle releva, avec tout le mépris que sa beauté lui inspirait pour une

(1) Le musée de l'Escorial possède un portrait de la belle duchesse en compagnie des plus fameux toreros de la péninsule.



rivale aussi disgraciée de la nature, le défi que lui jetait la princesse des Asturies et se résolut à lui disputer son amant. Appelé par sa charge d'exempt des gardes du corps à la Cour, Pignatelli se laissa séduire par la princesse. « Elle s'abandonna avec lui à toutes les jouissances de l'amour, dit un contemporain. Fécond en imaginations de ce genre, l'exempt des gardes du corps était à ses yeux un présent fort rare qu'elle se promettait bien de conserver. Sous un tel maître, elle aurait bientôt surpassé les plus habiles courtisanes; ses dispositions étaient prodigieuses dans ce genre (1). » Au cours de leurs ardents entretiens, Marie-Louise fit don à son amant d'une boîte d'or enrichie de diamants. Pignatelli s'empressa de laisser voir ce présent à la duchesse d'Albe. D'abord, il ne voulut pas dire de qui il le tenait; puis, il avoua l'origine du présent, en continuant à feindre d'avoir résisté aux entreprises de la princesse. La duchesse ne s'y trompa pas. Tout en semblant prête à rendre ses bonnes grâces à Pignatelli, elle lui tint longtemps la dragée haute et ne céda à ses désirs qu'à la condition d'échanger la boîte d'or enrichie de diamants contre un brillant qu'elle portait à l'un de ses doigts. Pignatelli, qui goûtait à son prix la tendresse vraie de sa noble maîtresse, ne tarda pas, cependant, à retomber sous le joug de la princesse des Asturies. Marie-Louise lui arracha des explications embrouillées sur l'origine du diamant qu'il portait. Elle le contraignit de lui en faire don, espérant ainsi découvrir la personne de la Cour à qui il avait appartenu. Au baise-main suivant, elle se para du diamant de la duchesse et quand le tour de celle-ci fut venu de baisser les doigts de la princesse, la bague lui révéla la nouvelle trahison de Pignatelli. Aussi, à leur première entrevue, lui fit-elle une scène violente qui le détermina à rompre avec Marie-Louise. La princesse, prenant l'offensive, ne lui laissa point la faculté de se retirer et exigea qu'il l'accomp-

(1) *Vie politique de Marie-Louise de Parme, reine d'Espagne*, p. 38.

pagnât le soir au spectacle. Le lendemain, Pignatelli recevait ce billet de la duchesse d'Albe : « Rien ne peut fixer un cœur qui met sa félicité dans l'inconstance. Les serments les plus saints sont facilement oubliés à la vue de l'objet qui flatte l'orgueil. De même, j'oublie celui qui m'avait juré fidélité et amour. Je ne veux plus vous voir. Non, je ne veux plus vous voir. Adieu pour jamais. » Pignatelli, au désespoir, se présenta quatre fois chez la duchesse : sa porte lui demeura fermée. Il la guetta aux abords de son palais; elle resta huit jours sans sortir. Mais enfin, il lui fallut bien reprendre son service à la Cour. Là elle ne pouvait manquer de rencontrer l'exempt des gardes. La première fois, elle s'éloigna sans lui parler; la seconde, après avoir été accablé par ses reproches, Pignatelli obtint qu'il serait reçu chez elle le soir. C'était la certitude du pardon.

Alors, ce fut à la princesse des Asturies à réclamer l'amant infidèle. Elle le fit mander, lui reprocha ses absences de la Cour et le contraignit à faire de nouveaux traits à la duchesse d'Albe. Pignatelli prit cette fois ses précautions pour que la belle duchesse n'en fût point informée. Elle n'avait point renoncé à sa vengeance.

Il y avait alors à Madrid un coiffeur français dont les services étaient payés à prix d'or par les femmes qui voulaient suivre la mode. On lui donnait jusqu'à une once (80 francs) par séance. Il coiffait également la princesse des Asturies et la duchesse d'Albe. Un jour que le coiffeur était venu chez la duchesse pour y travailler de son état, elle eut soin de laisser négligemment sur sa toilette la boîte d'or ornée de diamants que la princesse des Asturies avait donnée à Pignatelli. Elle l'avait remplie de pommade. L'artiste capillaire s'exclama sur la richesse de la pompadrière. « N'est-ce que cela? fit la duchesse. Si vous me promettez de nous servir de celle-ci pour vos pommades, je vous en donnerai une semblable pour votre tabac. » Le Français emporta la pompadrière et n'eut rien de plus pressé que de s'en servir chez la princesse des Asturies.

Celle-ci la reconnut et, questionnant le coiffeur, apprit de qui il la tenait. Marie-Louise fit alors de violents reproches à Pignatelli qui s'excusa comme il put. A l'entendre, il n'avait pu éviter d'offrir la boîte à la duchesse d'Albe, mais du moins, il avait su en taire la provenance. « Et le diamant ? » fit la princesse. Pignatelli soutint qu'il avait acheté la bague à Paris et offrit même d'en faire la preuve. La princesse des Asturies n'en crut rien et, sur ses instances, le prince s'entremit auprès de son père pour faire enlever la charge de dame du palais à la duchesse d'Albe, sous prétexte qu'elle avait de mauvaises mœurs (1).

A vrai dire, la duchesse était de celles dont on dit qu'elles ont la cuisse légère. Elle était de ces grandes dames de la Cour d'Espagne qui affectaient, comme les hommes, de vivre au milieu des toreros, qui imitaient leurs gestes et leurs façons et parlaient l'argot le plus bas de la capitale. Elle subissait la mode du *majisme*, crise analogue à ce qu'était pour la France la mode poissarde. Elle favorisait les Vadé de l'Espagne, prenait cet air déluré des filles qui encombraient à la nuit le Prado, copiait leur balancement de hanches, leurs toilettes et leurs propos salés. Plus qu'une autre, elle avait cette démarche enlevée qui fait ressembler une femme s'avancant dans les rues à un joli navire dont le vent enflé les voiles et dont la proue fend l'eau (2). Bien posé sur des hanches arrondies et pleines, le beau corps de la duchesse « faisait de l'air en marchant. » Charles III l'avait en piètre estime. Il savait bien qu'elle était toujours à la tête de toutes les intrigues ourdies par les gens de qualité pour faire opposition à ses ordonnances de police (3). Il savait aussi tout ce que l'on pouvait repro-

(1) *Vie politique de Marie-Louise de Parme, reine d'Espagne*, p. 38-71.

(2) A. Morel-Fatio. *La satire de Jovellanos*, 12.

(3) Charles III s'était mis en tête de supprimer la grande cape et le chapeau rabattu. Contrevenir à ses ordonnances fut alors faire acte d'indépendance et d'opposition au gouvernement absolu. On en vint même à une émeute qui fut presque une révolution.

cher à ses mœurs. La duchesse d'Albe se vit donc enlever la charge de dame du palais. Elle était trop fière pour montrer le moindre ressentiment à Pignatelli de ses indiscretions. Elle persista à ne vouloir point s'apercevoir de ses infidélités et l'exempt des gardes du corps continua ses amours en partie double jusqu'à ce qu'un nouveau tour de la duchesse d'Albe mit le comble à la fureur de Marie-Louise.

Il était d'usage que les Cours de France et d'Espagne échangeassent de temps en temps des cadeaux et des souvenirs, comme entre parents qui entretiennent une amitié sympathique. Marie-Antoinette, qui avait adressé à Charles IV un de ces albums de Trianon qu'elle faisait peindre par Châtelet (1), envoya un jour à la Cour d'Espagne des chaînes de montre en acier artistement travaillées. C'était la dernière création de l'article de Paris. Les membres de la famille royale se virent distribuer ces chaînes et, seul parmi les courtisans, Pignatelli en reçut une. N'appartenait-il pas irrégulièrement à la famille royale? La duchesse vit la chaîne d'acier sur le jabot de Pignatelli et comprit d'où venait le présent. Elle avait à Paris un agent tout dévoué à ses intérêts. Elle lui donna ordre d'acheter pour elle, à quelque prix que ce fût, une centaine de ces chaînes et de les lui adresser par un courrier qui les rapporterait à franc étrier. Une fois les chaînes aux mains de la duchesse, elle les distribua à ses domestiques et aux gens de la princesse des Asturies. Cette insolence était presque un crime de lèse-majesté. Marie-Louise fit une enquête sur l'origine des chaînes, et apprenant que c'étaient des cadeaux de la duchesse d'Albe, elle comprit que l'insulte la visait. Sa fureur s'apparessait sur Pignatelli. Elle commençait à en avoir assez d'un amant qu'on ne lui disputait pas et, lui imputant l'injure qu'elle avait reçue, elle le fit comprendre dans la liste des personnages

(1) Voir *Les Jours de Trianon*, par Albert Savine et François Bournard, p. 100 (paru dans cette même collection).

de la suite de l'ambassadeur que l'on envoyait en France (1). La duchesse d'Albe ne pardonna pas cet exil à Marie-Louise et, alors même qu'elle avait oublié Pignatelli dans les bras d'autres amants, elle continua contre la princesse des Asturies et puis contre la reine, la même guerre de mauvais tours et de tonadillas qu'elle achetait à beaux deniers comptant à tous les poètes qui chansonnaient sa rivale.

Après le départ de Pignatelli commença le règne d'Ortiz. C'était un garde du corps d'une taille avantageuse, que son talent sur la guitare avait introduit dans le petit cercle des princes. Ortiz était, avant tout, un homme content de lui et, s'il en faut croire un contemporain (2), il fit imprimer sous le titre de *Zelmire* le roman de ses amours avec la princesse. Il était, raconte-t-il, en train de lire un livre licencieux lorsque Zelmire, survenue derrière lui, sans qu'il l'ait entendu venir et qui regardait par-dessus son épaulé, ne put retenir un soupir. « Quelle fut ma surprise lorsqu'en me retournant, je me trouvai le nez sur la gorge de Zelmire qui avait à dessein ouvert son fichu. Troublé, éperdu, j'allais fuir, lorsque, me serrant étroitement dans ses bras, elle ne m'en laissa point la faculté. Je me mis en devoir de répondre à ses désirs. L'instant nous était favorable. Il était à peu près sept heures du soir, dans une belle journée d'été. Zelmire avait un déshabillé élégant et à la fois voluptueux. Elle se jeta nonchalamment sur un banc de verdure que des touffes de roses ombrageaient. Sa gorge palpitante semblait vouloir se dégager de ses entraves : j'achevai de la rendre à la liberté. Zelmire n'était point belle, mais dans ce moment elle l'aurait disputé à Vénus même. J'ai vingt fois depuis foulé l'édredon et le duvet avec Zelmire et je n'ai jamais goûté un plaisir aussi piquant. Ses mains caressantes rappelèrent la nature qui avait succombé sous des

(1) *Vie politique de Marie-Louise de Parme, reine d'Espagne*, p. 70. Pignatelli demeura en France jusqu'en 1790. Son portrait a été peint par Goya. L'administration du canal d'Aragon en possède une copie. Il mourut en 1793. (*La Viñaza, Goya*, p. 240).

(2) *Vie politique de Marie-Louise de Parme, reine d'Espagne*, p. 72.

efforts multipliés; elle lut dans mes yeux un nouveau triomphe et se hâta d'en profiter... Je lui marquai mes craintes... Elle m'interrompit en me conjurant de ne point parler dans ces moments enchanteurs de respects que n'admet point le plaisir. « Au château, dit-elle, je suis ta maîtresse et ton amante sous le berceau. » Elle me scella ces paroles par un baiser affectueux m'assurant qu'elle était contente de moi, et, pour me le prouver, elle me fit présent d'un fort beau diamant... Enchanté de cette conquête par son importance, je résolus de faire servir à ma fortune les faveurs du Destin. Zelmire pouvait tout faire pour moi. Aussi, j'étudiai ses goûts pour me mettre en état de les satisfaire. Elle fut contente de ma docilité et je n'eus pas à m'en repentir... Nous occupions les moments de repos à médire de son époux dont elle aimait à parodier les manières. J'avais si bien saisi son air lourd et brusque qu'elle me faisait faire souvent la répétition de ce rôle qui lui plaisait infiniment. Je me prêtais à toutes ses vues dans l'espérance d'une récompense proportionnée aux dangers que je courrais. Effectivement, elle me fit nommer à un grade que je n'avais pas droit d'attendre par l'obscurité de ma condition mais plus encore par la modicité de ma fortune. »

Ce fut la fin du règne d'Ortiz à qui succéda Luis Godoy. Luis Godoy était un garde du corps sans naissance, sans tournure, mais Marie-Louise fit pour ce beau soldat, son nouvel amant, ce qu'elle n'avait fait pour aucun de ceux qui l'avaient précédé. Elle en paraissait absolument folle et malgré la surveillance dont elle était entourée, elle traversait, sans se gêner, le palais en déshabillé pour aller converser avec lui quand il était de garde. Le prince des Asturies la surprit dans une de ces conversations. Elle lui dit qu'elle venait s'informer de l'heure et elle l'emmena, détournant par ses caresses l'idée du soupçon qu'il avait pu en concevoir (1). Charles était, d'ailleurs, doué d'une foi robuste.

(1) *Vie politique de Marie-Louise de Parme, reine d'Espagne*, p. 80.

Bien que la chose paraisse difficile à croire, il n'avait aucune idée des désordres de sa femme. Alors que sa conduite scandaleuse était notoire, sa bonhomie l'empêchait d'en rien soupçonner. Nature ouverte et pleine de franchise, scrupuleusement fidèle à sa parole, n'ayant jamais eu la moindre intrigue, extrêmement chaste, sa piété ne lui permettait pas de penser mal d'autrui (1). La princesse des Asturies profita de ces sentiments de son mari pour lever presque entièrement le masque. Luis Godoy, bientôt nommé exempt des gardes du corps par les soins de sa maîtresse, se transforma rapidement en un élégant officier. Il prit de l'aplomb et l'on ne tarda pas à lui trouver de l'esprit. Comme tous les gens de sa province, l'Estramadure, il avait de l'à-propos et une verve un peu populaciére de ton. C'était une note nouvelle dans les milieux *majistes* de Madrid; on la goûta et il fut bientôt recherché dans toutes les sociétés. Dans un de ces cercles, il fit connaissance d'une jeune fille qui le charma et le bruit courut bientôt de leur prochain mariage. La nouvelle en arriva aux oreilles de la princesse qui, furieuse, le fit exiler à Badajoz avec le grade de capitaine d'un régiment de milice (2). Elle se consola dans les bras de Manuel Godoy, frère de son favori, qui était entré par sa protection aux gardes du corps et qui avait, avec plus de jeunesse, les mêmes qualités physiques.

Manuel Godoy n'ignorait rien, ni de la bonne fortune, ni de la disgrâce de son frère. Il résista d'abord aux appels de la princesse, et ce fut elle qui fut contrainte de faire toutes les avances. Manuel Godoy, qui n'avait que vingt et un ans, déploya, d'ailleurs, dans les premiers temps de sa faveur, un tact et une habileté que lui avait évidemment

(1) Geoffroy de Grandmaison, *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, p. 197. — Lucien Bonaparte disait de Charles IV : « C'est une fleur d'antique probité castellane; religieux, généreux, confiant, trop confiant, parce qu'il juge les autres d'après lui-même ».

(2) *Vie politique de Marie-Louise de Parme, reine d'Espagne*, p. 80.



CARLOS IV Y MARÍA LUISA SU ESPOSA
REYES DE ESPAÑA.

D'peinture de Juan Bauxil, gravée par Rafael Esteve (1802). (Bibliothèque Nationale. Estampes.)

enseignés la rapide carrière de son frère. Sa douceur le faisait aimer de tout le monde. Il en profita pour gagner l'affection du prince des Asturies à qui son caractère violent et ses allures brutales de garde-chasse avaient fait peu d'amis dans le monde de la Cour. Il se soumit, d'autre part, sans résistance à l'importune surveillance dont le faisait entourer nuit et jour la jalouse de la princesse (1). Il n'y eut pas jusqu'à Florida Blanca dont il ne sut capter les suffrages. Personne que lui ne disait avec plus d'habileté et d'à-propos, après avoir évoqué d'un ton dédaigneux le souvenir de son prédécesseur, le duc de Grimaldi, que le ministre détestait profondément : « Voilà qu'on ne vous appellera pas le premier serviteur de la Cour de France », et Manuel Godoy savait écouter, avec une apparence d'attention respectueuse, les propos les plus lourds de Florida Blanca.

De la sorte, en dépit des deux prêtres que la princesse des Asturies payait pour l'espionner, en dépit de la police de Charles III et de son ministre, de complicité même avec ce dernier, qui savait bien que c'était peine perdue de vouloir empêcher Marie-Louise d'avoir des amants, Godoy sut prolonger l'aurore de sa faveur jusqu'à la mort de Charles III. Charles IV, loin de soupçonner l'intrigue, paraissait à toute heure la favoriser. Son indolence s'accommodait du rôle d'un favori qui savait aussi bien amuser sa femme. Sachant le goût de la reine pour la guitare, souvent, quand il sortait de chez elle, il envoyait chercher Manuel Godoy, pour qu'il vint en jouer et la distraire. Depuis son avènement, Marie-Louise n'avait rien modifié à ses désordres. « Jusqu'à ce jour, écrit Zinoview dans une lettre à sa Cour, elle ne s'est occupée que de pures fadaises. Elle cherche seulement à obtenir qu'on se soumette à tous ses caprices et qu'on ne contrarie pas ses passions. C'est pourquoi elle ne néglige rien pour conserver l'attachement de son mari et son pouvoir sur lui. Cette tâche est d'ailleurs

(1) *Vie politique de Marie-Louise de Parme, reine d'Espagne*, p. 84.

de plus en plus difficile, ses charmes extérieurs ne lui venant plus en aide... Souvent, bien qu'en plaisantant, le roi lui dit qu'elle est un laideron, qu'elle devient vieille. De semblables expressions, au fond sans importance, inquiètent beaucoup la reine. Elle craint que le roi ne tourne ses regards vers quelque autre femme auprès de laquelle il trouverait du plaisir. Pourtant, elle-même est loin de renoncer à l'amour. Elle s'y adonne au contraire avec plus de liberté depuis son avènement au trône. Tout le monde connaît ici ses intrigues jusqu'aux détails les plus minutieux. Un homme seul les ignore entièrement, c'est le roi. Les deux frères Godoy, officiers des gardes, se sont partagés jusqu'à présent ses faveurs; mais dans ces derniers temps, le cadet a pris le dessus et pour le moment il est seul en grâce auprès de Sa Majesté. L'aîné ne fut nommé caporal de la Cour (fonction toujours liée au grade), qu'après la mort de Charles III et le cadet obtint récemment cette dignité, malgré son peu d'ancienneté au service et la grande difficulté d'arriver à ce grade pour quiconque n'est pas de haute naissance. Toute la famille de ces jeunes gens a été comblée de bienfaits. Pour prévenir les questions du roi, on lui fit croire qu'il était en partie redévable de son trône à cette famille qui s'était ruinée sous Philippe V en défendant son parti. La reine est si jalouse de ce jeune homme qu'elle lui interdit toute société, surtout celle des femmes. En ce qui concerne son mari, elle est jalouse par ambition. Quant à l'amant, elle est jalouse par sensualité, les avantages intellectuels n'y sont pour rien et, sous ce rapport, Sa Majesté est invulnérable. Parmi ceux de ses amants que j'ai connus, aucun n'eût produit beaucoup d'effet sur une femme d'esprit. Elle-même les oubliait facilement, quand on les éloignait de la Cour, sous le règne précédent (1). »

Depuis l'avènement de Charles IV, la faveur de Godoy

(1) *Revue historique*, Art. de M. Tratchewsky : *L'Espagne à l'époque de la Révolution française.*

fut extrêmement rapide. Le 17 février 1789, Luis était nommé surnuméraire à la compagnie des gardes du corps. Le 9 juin, Manuel, qui n'était que cadet, devenait à son tour surnuméraire. Le 13 octobre, le père, Joseph, officier des Invalides, était fait ministre de cape et d'épée du Conseil des finances avec droit d'assistance et d'option à la seconde place vacante (1). La mère était dame d'honneur. La sœur, qui avait eu une intrigue très avancée avec Thompson, officier de la garnison de Badajoz, devint camériste de la reine. Joseph Godoy, un des frères du favori, qui n'avait qu'un très maigre bénéfice à la cathédrale de Badajoz, est pourvu du canonicat qu'y possédaient son oncle et l'oncle obtient un canonicat à Tolède. Le 18 janvier 1791, Manuel est nommé adjudant général des gardes du corps, brigadier des armées. Le 1^{er} mars, il est maréchal de camp. Le 4 mars, il obtient les clefs de gentilhomme chambellan en exercice. Le 2 août, il est sergent-major et lieutenant général des armées (2).

Les ambassadeurs étrangers se préoccupent de cette carrière si rapide et du cynisme avec lequel s'affiche publiquement la passion de la reine. L'envoyé français d'Urtubize signale à Montmorin, dans une dépêche du 28 juillet, la création d'un comité secret de la reine formé par Godoy, sous la présidence d'un homme de paille. Au mois d'octobre, Marie-Louise fait cadeau à son favori d'une superbe berline avec son chiffre surmonté de la couronne royale. Il a six chevaux, admirablement harnachés attelés à sa berline. Quand la reine sort, il la suit dans cette voiture et lorsqu'il paraît à pied en public, il est entouré d'une foule

(1) Sur les instances de son fils, il dut accepter la place de garde du sceau royal qui valait 15 000 livres. Dans le même temps, Manuel était nommé surintendant de la loterie royale avec 30 000 livres d'appointements. Il était admis dans l'ordre de Saint-Jacques et était presque aussitôt pourvu d'une commanderie de 35 000 livres. (*Vie politique de Marie-Louise de Parme, reine d'Espagne*, p. 84.)

(2) Les états de service de Godoy et les dates de ses promotions ont été établis en feuilletant le *Gaceta de Madrid* pour les années 1789 à 1793.

de solliciteurs et de courtisans (1). Chevalier grand-croix de l'ordre de Charles III depuis décembre 1791, grand d'Espagne depuis le 24 avril 1792 (2), il fait de son père un gouverneur au Conseil des finances, le 8 mai 1792. Lui-même, il est conseiller d'État en juillet; ministre d'État, honoré du collier de la Toison d'Or, secrétaire de la reine en février 1793, et, le 23 mai, capitaine général du royaume.

La famille des Godoy devient sacrée. Le chanoine Godoy a des démêlés avec son évêque, qui veut lui faire quitter une fille qu'il a installée chez lui et qui « offre des preuves non équivoques de l'incontinence de l'abbé ». Manuel, tout-puissant, change son frère de canonicat et le nomme à Séville où le joyeux chanoine, qui troque écus pour doublons, emmène avec lui sa compagne. Là, nouveau scandale. L'archevêque de Séville, homme de mœurs sévères, se permet une semonce. Le chanoine proteste et son frère le fait nommer à Tolède à un canonicat de 60 000 livres, bénéfice plus opime que les deux précédents. La reine, à la prière de Manuel, allait en faire un évêque et avait proposé la chose au roi, au retour d'une chasse, lorsqu'on apprit la mort du chanoine, brusquement décédé au cours d'une orgie (3). Diego, le plus jeune des frères de Godoy, nommé capitaine des grenadiers, vivait à la Cour, ses 14 ans ne lui permettant pas d'exercer un commandement. Au couronnement de Charles IV, il servit d'écuyer à la reine qui le prit en affection. Manuel, qui trouvait suffisant d'avoir partagé les faveurs de Marie-Louise avec son frère Luis, à qui il avait obtenu le grade de maréchal de camp, mais avec défense de se montrer à la Cour (4), envoie en 1791 Diego au gouverneur de Ceuta attaqué par les Marocains. Le gouverneur

(1) Geoffroy de Grandmaison. *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, 58.

(2) Godoy reçut avec le titre de Grand de 1^{re} classe, une riche propriété de la couronne, la vallée d'Alcudia, en même temps qu'il était fait marquis d'Alvarez et duc d'Alcudia.

(3) *Vie politique de Marie-Louise de Parme, reine d'Espagne*, p. 114.

(4) *Vie politique de Marie-Louise de Parme, reine d'Espagne*, p. 80.

de Ceuta fait une sortie heureuse. Aussitôt, la *Gazette de Madrid* porte aux nues le courage de Diego comme ceux du fils du ministre de la guerre et du général commandant la place. A la suite de ces exploits, Diego est nommé colonel d'infanterie. Mais, comme la reine a l'air de vouloir le récompenser personnellement, pour prévenir ce danger, Manuel fait épouser à son frère la fille du marquis de San Juan et l'investit lui-même d'un marquisat (1). Un Français, qui est alors à Madrid, agent secret de la légation et surtout surveillant du duc de La Vauguyon, décrit ainsi la faveur des Godoy : « Les deux nouveaux seigneurs logent dans une maison en face le palais et immédiatement après le roi, ils ont un dîner comme celui du monarque, pendant lequel ils reçoivent debout, les gens marquants de la Cour, qui vont se prostituer devant ces deux mannequins. Pour vousachever ce tableau, voici ce que j'ai vu, monsieur. Étant allé à trois heures avec M. l'ambassadeur et sa famille voir les diamants de la reine, comme nous étions à les examiner, on a crié : « Voilà la reine qui entre ! » En même temps a paru Godoy qui a traversé l'appartement où nous étions, le chapeau sur la tête, a honoré de quelques caresses familières des valets de chambre qui se trouvaient là à ouvrir la porte de l'appartement de la reine, qui entrait par le côté contraire. Il a tiré sur lui, avec l'air de négligence et de dédain la porte battante, nous regardant et cherchant par ses mouvements à nous faire connaître son bonheur. C'est M. La Tulipe, grenadier des gardes, qui va coucher avec M^{me} Jeanneton (2). »

Certes, Jeanneton n'est pas belle. En 1789, l'ambassadeur russe Zinoview traçait d'elle un portrait peu flatteur. « Les accouchements répétés, des indispositions et peut-être même un germe de maladie, l'ont complètement flétrie. Son teint devenu olivâtre et la perte de ses dents ont porté

(1) *Vie politique de Marie-Louise de Parme, reine d'Espagne*, 180.

(2) *Le Français à Madrid*, p. 43.

le dernier coup à sa beauté (1). » Godoy, au contraire, est à cette époque un fort séduisant cavalier. Souple, bien pris, aux traits réguliers, au teint mat, aux beaux yeux, il est bien plus jeune que la reine, étant né à Badajoz en 1767 alors qu'elle avait déjà seize ans (2). Le favori possède toute entière, un certain temps, cette reine au cœur capricieux. En 1790, leur liaison est devenue si publique qu'une lettre anonyme en avertit le roi. Charles IV met la lettre sous les yeux de la reine et lui conseille de se montrer plus réservée à l'avenir, d'éviter de prêter aux mauvais propos. Marie-Louise a une crise de nerfs et dès lors, Charles IV n'ose plus reparler de rien (3). Par contre, quand Godoy est grand d'Espagne et membre du Conseil d'État, Marie-Louise se permet d'aller rendre visite à un personnage d'aussi grande importance. « Bien que la visite ne durât qu'un instant, remarque Zinoview, les lois de l'étiquette en étaient transgessées et cela produisit un grand effet sur les Espagnols peu accoutumés à pareille chose (4). » Quelques jours après, on lâche un chien dans les rues d'Aranjuez avec cette inscription sur le collier : « Je ne crains rien, j'appartiens à Godoy. » Faute de pouvoir arrêter l'auteur de l'inscription, c'est le chien qu'on met en prison (5). Bientôt après, durant le séjour de la Cour à Madrid, Marie-Louise imagine de se promener avec Godoy escortés seulement par un exempt des gardes du corps. Ces promenades choquent tout le monde. La reine allègue qu'elles lui sont ordonnées par son médecin. Alors, des

(1) Cité par Tratchewsky. *L'Espagne à l'époque de la Révolution française*.

(2) *Mémoires de l'Académie de Caen*, 1895, p. 153.

(3) Desdevizes du Désert. *L'Espagne de l'Ancien Régime*, II, 20. — Tratchewsky. *L'Espagne à l'époque de la Révolution française*, p. 14.

(4) Tratchewsky. *L'Espagne à l'époque de la Révolution française*, p. 18.

(5) « La punition du chien, dit *Le Français à Madrid*, est une de ces extravagances espagnoles qui peint bien l'esprit du gouvernement », p. 45.

couplets sont improvisés et volent de bouche. Un jour, que la reine s'est rendue à quelque distance de Madrid, des lavandières accueillent les promeneurs par les cris : « Moins de coquetterie et plus de pain. » La reine rentre furieuse à Madrid et sur ses plaintes, le roi envoie un régiment et fait emprisonner les blanchisseuses (1).

La main de la duchesse d'Albe n'est peut-être pas étrangère à cette nouvelle campagne contre Marie-Louise. La duchesse d'Albe n'a-t-elle pas à Paris un agent qui la renseigne sur les toilettes nouvelles que la reine commande aux émules de M^{me} Bertin ? Si bien que le jour où Marie-Louise reçoit ses robes, les femmes de chambre de la duchesse se promènent au Prado et à la rue d'Alcalá avec des robes identiquement semblables (2). C'est que la duchesse d'Albe ne néglige rien pour être désagréable à sa souveraine. Aucun sacrifice ne lui coûte quand il s'agit de satisfaire ses rancunes. Par deux fois, le palais d'Albe a été incendié par des malveillants que la police n'a point voulu trouver. Par deux fois, elle l'a fait reconstruite plus magnifique et cette reconstruction amplifiée et embellie n'est pas le seul défi dont elle veuille se donner le plaisir. Après le second incendie, le jour où elle inaugure ses salons, elle donne une grande fête. A minuit, elle renvoie ses invités en leur disant : « Je ne veux pas laisser à d'autres le soin de brûler ma maison ; je me charge moi-même de ce soin. » Une heure après, le palais brûlait (3). Elle tire encore une autre vengeance de la reine. C'est l'époque où Goya peint les fresques de la chapelle royale de San Antonio de la Florida. Le célèbre peintre est en train d'achever son travail. Il n'a plus qu'à placer un ange debout près du maître-autel. La duchesse l'aborde. « Il paraît, monsieur le

(1) *Vie politique de Marie-Louise de Parme, reine d'Espagne*, p. 115.

(2) Desdevizes du Désert. *L'Espagne de l'Ancien Régime*, I, 167.

(3) Desdevizes du Désert. *L'Espagne de l'Ancien Régime*, I, 167. — Morel-Fatio. *Etudes sur l'Espagne*, 2^e série, p. 80.



Manuel Godoy, duc de la Alcudia, prince de la Paix.
Portrait par Antonio Carnicero, gravé par J. Selma. (Bibl. Nat. Estampes.)

peintre que vous avez mis là toutes les p... de Madrid? — Certainement, madame, réplique Goya, mais il y a encore une place, je vous l'ai réservée. » La duchesse d'Albe pose en effet sur le champ (1). Elle fait plus. Elle devient la maîtresse du peintre. Comblé de ses bienfaits, commensal de

(1) Lucien Solvay. *L'Art espagnol*, p. 260.

son logis, Goya, qui a joui jusque-là de la faveur de Godoy, épouse les haines de la duchesse et tourne ses crayons contre ses ennemis. Godoy la fait reléguer à Séville. Goya l'y suit (1). C'est d'après elle qu'il peint la *Maja vêtue*, la *Maja nue*. Le poète Quintana chante la beauté de la duchesse. « Le ciseau, dit-il, a pu représenter la gloire de ta beauté. Le feu prodigieux de tes yeux, qui enflamme à jamais, montre ton triomphe et tes victoires, au milieu des Grâces et des Amours (2). » Sa plus grande victoire, c'est celle qu'elle obtient quand dans ses *Caprices*, Goya, en Hogarth d'une période de décadence traçant le tableau caricaturesque du règne, montre Marie-Louise et Godoy en conversation amoureuse, Godoy en âne jouant de la guitare et tant d'autres pages qui flétriront à jamais la mémoire de ceux que détesta la belle duchesse (3). Cette fois, la duchesse a joué trop gros jeu. Un peu après que la Chalcographie royale a acheté les cuivres des *Caprices* (4), la duchesse d'Albe est prise d'un mal mystérieux que les médecins ne savent point enrayer (5). Mais si elle peut supprimer une ennemie, Marie-Louise ne peut mettre un bâillon à l'opinion publique. Dès l'été de 1789, des pamphlets ont pénétré dans l'appartement du roi. Vainement, Marie-Louise a pris ses précautions pour canaliser ce scandale. « La reine, écrit Zinoview, a partout des espions qui lui rapportent tout ce qui se passe dans la ville et toutes les paroles prononcées sur son compte. Le maître de la police de Madrid lui présente des rapports journaliers dans cet esprit; elle les lit passionnément. » Aussi note-t-on bientôt

(1) L. Matheron. *Goya*, ch. VII. Cet ouvrage était un des livres de chevet de Baudelaire.

(2) Conde de la Viñaza. *Goya, su tiempo, su vida, sus obras*, p. 57.

(3) Voir dans les *Caprichos*, notamment les planches 5, 6, 38, 56 et le commentaire du manuscrit Adelardo Lopez de Ayala.

(4) Le 6 octobre 1803, la Chalcographie royale acheta les 80 cuivres des *Caprichos* et les 240 exemplaires tirés. Une pension de 12 000 réaux fut accordé au fils de Goya.

(5) Desdevizes du Désert. *L'Espagne de l'Ancien Régime*, I, 167.

que la méfiance règne parmi tout le monde de la Cour, que la suspicion et l'agitation augmentent dans le peuple.

Au Palais-Royal, on mène la même vie monotone que sous le règne précédent. « On pensait, dit encore Zinoview, que la Cour deviendrait plus brillante, la reine aimant la société, les fêtes et les divertissements. Mais on s'est trompé : jamais elle n'a été si lugubre (1). » Seuls quelques membres de la grandesse et les ambassadeurs étrangers donnent des fêtes splendides qui choquent les dévotes (2), car le catholicisme espagnol a ses « puritains » dont la sévérité n'empêche point à côté d'eux les débauches et les orgies du Madrid qui s'amuse. La capitale a tantôt l'allure gourmée des milieux fonctionnaires et magistrats, tantôt elle agite les grelots de la folie, cherchant à s'étourdir et à oublier sa misère au sein des plaisirs. Entre ces deux mondes, d'attitude si tranchée, s'agit la foule des quémandeurs d'emplois ou de places : ecclésiastiques qui sollicitent des bénéfices, militaires qui demandent de l'avancement, civils qui briguent des emplois. Ils sont tant qu'ils font vivre une foule d'hôteliers et de logeurs qui en viennent à former une sorte de classe intermédiaire, entre la bourgeoisie aisée et le menu peuple; tant qu'on imprime chaque année à Madrid un *Guide du solliciteur* qui indique la marche à suivre pour parvenir à son but. Les embarras qu'ils créent à la police sont tels que, de temps à autre, une ordonnance les bannit de Madrid. Mais, sortis par une porte, ils rentrent aussitôt par l'autre (3). Godoy met ces malheureux en coupe réglée. « Il fait sa fortune, écrit Zinoview dans un de ses rapports, en vendant à l'enchère et sans scrupules sa protection. » Rien ne se fait en dehors du favori. Il est tout, il peut tout, il fait tout.

(1) Tratchewsky. *L'Espagne à l'époque de la Révolution française*.

(2) Desdevizes du Désert. *L'Espagne sous l'Ancien Régime*, I, p. XXIV.

(3) Desdevizes du Désert. *L'Espagne sous l'Ancien Régime*, I, XXIV.

Le roi cependant ignore, — il les ignorera jusqu'au bout, — les intrigues cachées de la reine. Il ne se doute même pas que de pareilles intrigues soient possibles de la part de Marie-Louise. Si on lui ouvrait les yeux, il faudrait s'attendre à une explosion, d'autant plus qu'il est incapable du calme nécessaire pour étouffer le scandale en secret, et que « son extrême violence peut le pousser à la dernière extrémité (1). » Pendant le carême de 1789, Charles IV se montre fidèle et rigide observateur de la loi religieuse. Il ne consent à user d'aucune dispense pour les jeûnes prescrits. Il affiche son mépris pour les incrédules qui lui font horreur. Il témoigne un grand respect pour les membres du clergé : ce sont les seuls de ses sujets qu'il ne tutoie pas. Cependant, il n'a pas de confesseur attitré. Généralement il donne sa confiance à un père capucin, mais, c'est rarement deux fois le même. Il vit solitaire, plus familier avec les petites gens qu'avec ses gentils-hommes, bien qu'il parle sur le même ton aux grands d'Espagne et aux valets d'écurie, et qu'en ses heures de grosse gaité, il leur distribue impartialement les taloches et les bourrades qui sont la marque de son contentement. Ce manque de dignité, qui déplairait ailleurs, fait sa popularité parmi les Espagnols qui l'appellent simplicité. Il est encore aimé pour la facilité avec laquelle il reçoit, de sa main, tous les placets qui lui sont remis (2). « Les heures de loisir, dit Zinoview, sont toujours remplies par les occupations les plus vaines. » Les plaisirs du roi sont des plus innocents. Pendant son long règne, cet Hercule aux formes athlétiques n'a pas une favorite. Aucun nom de femme n'est rapproché du sien. La chasse est toujours son passe-temps favori. Plus tard, Beurnonville qui le qualifia d'honnête homme se refusera à lui accorder d'autres notions que celles d'un bon garde-chasse, qui sait piquer

(1) Dépêche de Zinoview, citée par Tratchewsky.

(2) Geoffroy de Grandmaison. *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, p. 197.

son lièvre, faire une omelette et quelquefois du boudin (1). Il vit dans une intimité assez étroite avec son frère Antonio, absorbé comme lui dans les occupations les plus vulgaires, d'ailleurs sans crédit, sans souci et sans intelligence (2). Un seul point les sépare. Antonio n'aime pas la chasse. Charles IV a pour celle-ci le goût maniaque qu'on a constaté chez Louis XVI. Plus tard, quand il voudra résumer son règne à Napoléon, il ne lui parlera d'aucune des difficultés que l'Espagne a rencontrées.

« Tous les jours, dira-t-il, quelque temps qu'il fit, je partais après mon déjeuner et après avoir entendu la messe, je chassais jusqu'à une heure et j'y revenais immédiatement



*Tal para qual.
(Qui se ressemble s'assemble.)*
Caricature de Godoy et la reine. (*Caprichos de Goya.*)

(1) Lettre privée de Beurnonville à Talleyrand, 5^e jour complémentaire de l'an IX, citée par Geoffroy de Grandmaison.

(2) Geoffroy de Grandmaison. *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, p. 201.

après mon dîner jusqu'à la chute du jour. Le soir, Manuel avait le soin de me dire que les affaires allaient bien ou mal et j'allais me coucher pour recommencer le lendemain, à moins que quelque cérémonie importante ne me contraignît à rester (1). » La faveur de Godoy auprès de Charles IV semble avoir tenu moins à ce qu'il faisait de la musique qu'à son rôle comme ministre et comme favori de la reine qui enlevait tout souci, toute préoccupation au roi. Aussi Godoy dut-il se croire le vrai roi d'Espagne, alors que Charles IV n'en était que le premier chasseur. Quand vers la quarante et unième année, les premiers rhumatismes semblent devoir mettre un frein aux goûts de Charles IV pour la chasse à tir, il ne laisse point pour cela la paix aux daims de ses halliers; l'on établit, sur une hauteur, une batterie de canons chargés à mitraille, les rabatteurs pourchassent les malheureux daims jusqu'au pied de la batterie et, à défaut du plaisir de la chasse, le roi a celui du carnage. A Aranjuez, on a bâti au bord du Tage un arsenal et, comme Charles IV adore vivre au milieu des ouvriers, c'est là qu'il fait construire frégates et bricks en miniature qui seront les modèles de la marine dont il veut doter l'Espagne. « Il existe à une grande demi-lieue d'Aranjuez, rapporte Chantreau, une pissotière, espèce de lac long comme la pièce d'eau du jardin de Sceaux et cinq ou six fois large comme le bassin des Tuilleries, tout rempli de bas-fonds et impraticable pour y faire la moindre manœuvre. Cette pissotière est entre deux montagnes; pour faire honneur au monarque, elle a été pompeusement décorée du nom de mer d'Antigola; la flottille royale fait chaque année deux fois le voyage du Tage, pour y être transportée à dos d'homme et ramenée dans les chantiers; c'est là que le monarque, à la vue de tout son peuple, se promène gravement sur une de ces frégates qui est remorquée par une chaloupe à rames; et après deux ou trois tours en rond, il prend terre et se croit un grand marin pour avoir été sur

(1) Bausset. *Mémoires*, I, 224.

un mauvais petit lac. Ses officiers de marine sont tout fiers; c'est l'instant de leur triomphe et chacun d'eux se dispute l'avantage de partager les innocents plaisirs du monarque de 41 ans (1). » Après la chasse, un autre des amusements royaux, c'est la crèche, le *nacimiento*. S'il en faut croire Chantreau, son installation a coûté deux ou trois millions et l'entretien est d'environ un million par an. « C'est une représentation de la Nativité de Notre Seigneur, exécutée avec de petites figures de plâtre et de stuc, mais modelées avec le plus grand soin et un luxe de toutes choses qui ne peut être poussé plus loin (2). »

Le programme de la vie du souverain est tracé dans les correspondances des ambassadeurs étrangers. A cinq heures, le roi se lève, il entend deux messes, puis, il se fait lire des ouvrages de piété ou des livres sérieux. Ensuite, il visite ses ateliers, travaille, bavarde ou plaisante avec menuisiers, armuriers, mécaniciens. Une visite aux écuries et la réception des membres de la famille termine la matinée. Le roi déjeune seul et de grand appétit, un appétit de Bourbon (3), d'autant plus remarquable que tous ses sujets sont gens habitués à la vie frugale et qu'ils ne mettent pas le *puchero* chaque jour (4). C'est l'heure où la reine donne audience à Godoy. Tous les jours de l'année, quelque temps qu'il fasse, sauf pendant la Semaine Sainte où il suit les processions, le roi part aussitôt après son déjeuner pour la chasse. Douze gardes et deux exempts l'accompagnent en six voitures. Mais, entre les relais, les postes de

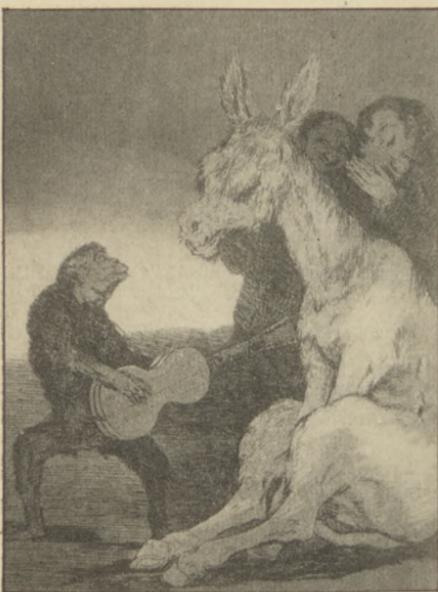
(1) *Le Français à Madrid*, 70.

(2) *Le Français à Madrid*, 39.

(3) Geoffroy de Grandmaison. *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, 196.

(4) Un petit morceau de bœuf maigre, une poule étique, du saucisson, des choux, des pois chiches, des carottes bouillies ensemble, voilà le *puchero*, régal du bon Castillan, plat national par excellence. « J'entrai, dit un voyageur du XVIII^e siècle, le marquis de Langle, « dans une bonne maison de Madrid; j'y trouvai quatre personnes... « On allait dîner, on venait de s'asseoir, tout était servi. Il n'y avait « qu'un œuf et quatre pommes sur la table. »

gardes, les rabatteurs, la chasse mobilise chaque jour, 700 hommes et 500 chevaux. A la nuit on rentre au palais.



Bravissimo!

Charles IV et Godoy, musiciens.
(*Les Caprichos de Goya*).

aura perdu ses dents, — en 1800, il ne lui en restera plus une seule et trois ouvriers, attachés à la suite de la Cour, seront sans cesse occupés à lui faire des râteliers, — elle devra s'astreindre à un régime particulier. Alors, le roi dînera seul et c'est après son dîner qu'on servira la reine, qui mangera en présence de quelques caméristes (2). Cela

(1) Archives des Affaires étrangères, Espagne, t. 637.

(2) Jung. *Lucien Bonaparte et ses Mémoires*, p. 15.

Le roi rencontre la reine à la promenade. Il dîne et la soirée est consacrée à la musique. Jamais de réunion du Conseil des ministres. Chacun d'eux travaille avec le roi en présence de la reine, qui ne tarde pas à travailler seule. Si bien que la signature est expédiée par le roi en quelques minutes (1). Le temps amènera d'ailleurs des modifications dans le plan de la journée royale.

Quand la reine

ne modifiera rien aux concerts du soir, aux fameux quintettes de Boccherini, la musique étant devenue pour Charles IV une habitude tellement impérieuse que parfois, il fera venir ses musiciens dès sept heures du matin. Ce concert a lieu, d'ailleurs, en tout petit comité. Rien ne rappelle les soirées de Versailles, le jeu de la reine ou des princesses. A Aranjuez, on montre encore près de la Casa del Labrador l'endroit où Godoy, sous un berceau d'aubépine, a joué de la guitare pendant les belles nuits. Après le concert, Charles IV fait une partie d'ombre avec deux vieux courtisans tandis que quatre ou cinq autres causent entre eux. Mais le roi, fatigué de sa chasse, s'endort régulièrement ses cartes à la main. Les autres joueurs et la galerie font de même et ne se réveillent que lorsque le maître d'hôtel vient annoncer que le roi est servi. Après le souper, Charles IV donne ses ordres pour le lendemain et, à onze heures, le souverain des Espagnes se couche (2).

(1) Dépêche d'Alquier à Talleyrand, 26 Vendémiaire, an IX.

Anarchie partout.



OINS de huit jours après la mort de Charles III, les ambassadeurs accrédités près la Cour d'Espagne annonçaient à leurs puissances respectives que « la reine gouverne le roi et gouvernera bientôt le royaume (1) ». Le premier ministre était alors le comte de Florida Blanca. Fils d'un tabellion, le comte de Florida Blanca n'était qu'un avocat parvenu et anobli. Lorsqu'un moine avait prononcé l'oraison funèbre de son père, il l'avait loué chrétienement de sa modestie, ajoutant cependant que, s'il l'eût voulu, il eût pu faire sonner ses titres et dire : « Je suis de la vallée de Moñino dans le district des montagnes; les ordres de la Banda et de Saint-Jacques ont brillé sur la poitrine de mon douzième et de mon treizième aïeul qui ont été commandeurs; mon dixième aïeul a été majordome et homme de confiance de Henri III. J'ai des alliances certaines avec les maisons de Lara, de Henriquez et de Guzman, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus raffiné dans la Grandesse. Je suis parent du grand patriarche saint Dominique, comme le prouvent les témoignages les plus irréfutables » (2). Toute la vanité grotesque et hypocrite de Florida Blanca, du légiste « arrivé » se peint bien dans cette tirade. Le rusé ministre, sur la fin du règne de Charles III, devait croire son autorité plus établie que jamais. Vainement, le 4 août 1788, ses adversaires avaient eu l'audace de faire paraître, dans le *Diario de Madrid*, une fable du lion et du renard, pleine d'allu-

(1) Baumgarten. *Geschichte Spaniens zur Zeit der französischen Revolution.*

(2) Desdevizes du Désert. *L'Espagne sous l'Ancien Régime*, t. I, p. 126.

sions non déguisées à l'empire tyrannique qu'il exerçait sur le vieux roi et prophétisant sa chute prochaine et humiliante. Le résultat de cette intrigue, les réunions de courtisans, que tenait chez lui le chef du parti aristocratique, Pedro Pablo de Abarca, comte de Aranda, n'avaient eu pour résultat que de faire inviter Aranda à se retirer en Aragon, et de briser de la sorte le faisceau des forces de l'opposition (1). Charles III, à ses derniers moments, avait recommandé à son fils de conserver un ministre aussi habile, ainsi que les hommes d'État pourvus des autres portefeuilles : Caballero, Lerena et Porlier. Florida Blanca avait bien à craindre les rancunes de la reine, mais, comme l'écrivait Sandoz-Rollin, le 8 janvier 1789, le ministre croyait avoir trouvé le moyen de se concilier sa souveraine. « Il a fait de grands progrès dans la faveur de ses maîtres, au point de déconcerter ses ennemis. Et d'où vient cela ? » Et Sandoz-Rollin expliquait comment l'intrigue de la reine avec Godoy l'avait mise dans la dépendance de Florida Blanca qui pouvait éloigner tout soupçon du roi, comment le comte avait profité de l'occasion pour assurer la reine de son silence, et comment il s'en était trouvé raffermi dans son emploi (2). Dès le 28 décembre précédent, Florida Blanca avait dû ne plus se faire d'illusions sur son sort. Après le travail avec la reine, il était resté trois heures à écrire, très abattu, très embarrassé, comme un homme qui hésite à prendre une détermination grave. Le 30, au Conseil, il parla vaguement de sa retraite. « Il n'en est pas temps encore, lui répondit la reine. » C'était peu encourageant, mais le délai qui lui était accordé lui permettait d'appeler au secours Azara, qui était à Rome, et de l'installer au ministère de la justice. Aux finances, Lerena, qui avait été

(1) Baumgarten. *Geschichte Spaniens zur Zeit der französischen Revolution.*

(2) Baumgarten. *Geschichte Spaniens zur Zeit der französischen Revolution*, 225. — « On ignore la chose à Paris, et, si Montmorin la connaît, cela lui servirait à faire marcher la reine d'Espagne », ajoute le diplomate.

mal avec la reine, avait fait son accord en se rapprochant de Godoy et en fournissant tant à la reine qu'au favori les moyens de satisfaire à leur luxe et à leurs plaisirs. Les choses demeurèrent ainsi pendant toute l'année 1789 (1).

Les intrigues avaient une trêve, jusqu'à ce que les Cortès, convoquées pour le 30 septembre au *Retiro*, se fussent réunies dans le salon historique des Royaumes, sous la présidence de Campomanès. C'était au lendemain du sacre, pendant les fêtes duquel quatre gentilshommes de haute naissance avaient combattu les taureaux dans l'arène. Soixante-seize procureurs, quatre ministres, les grands notaires des Cortès apportèrent solennellement au roi le vœu populaire d'établir dans toute son intégralité la loi salique. L'Espagne était alors toute secouée par les événements révolutionnaires de France. La prise de la Bastille, qui avait coïncidé avec des émeutes en Catalogne et dans nombre de provinces au sujet du prix du pain, avait vivement ému Madrid (2), et après les événements d'octobre, le roi Charles IV, en plein conseil des ministres, bondissant de son siège en grande agitation, se laissa aller à blâmer vivement son cousin Louis XVI de sa facilité à céder et de son imprudence. Et comme Florida Blanca exprimait cet avis que le roi de France aurait dû, tout au moins, gagner du temps : « Moi, s'écria Charles IV, j'aurais mieux aimé risquer ma vie à la tête de mes troupes que de renoncer ainsi à ma couronne (3). » Quelques jours plus tard, les Cortès étaient brusquement congédiées, d'ailleurs au milieu de l'indifférence générale. « Quel contraste, écrivait le baron de Sandoz à sa cour, le 8 novembre, entre ces Cortès et l'Assemblée nationale française! Tous les membres étaient à genoux, la tête découverte et le visage

(1) Général Gomez de Arteche, *Reino de Carlo IV*, t. I, 18-20. — *Revue historique*, p. 13, article de M. Tratchewsky.

(2) Geoffroy de Grandmaison. *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, p. 5.

(3) Baumgarten. *Geschichte Spaniens zur Zeit der französischen Revolution*.

penché vers la terre, lorsque le roi parut pour leur signifier leur congé (1). » Bientôt, les officiers de l'armée espagnole étaient prévenus qu'ils devaient s'abstenir de parler de l'état actuel de la France. Les journaux recevaient l'ordre de ne rien publier de ce qui se passait de l'autre côté des Pyrénées. L'Inquisition redoublait d'activité bien qu'aucun livre espagnol ou étranger ne pût échapper à la censure.

« Tout cela est inutile, écrivait mélancoliquement Zinoview, la jeunesse, toujours passionnée pour les idées nouvelles, trouvera moyen d'entrer en relations avec la France et de

discuter son état d'une manière peu favorable pour le Gouvernement. Les prohibitions ne peuvent qu'accroître la méfiance si propre aux Espagnols et provoquer les murmures contre la Cour et le ministère (2). »

L'ambassadeur de Louis XVI à Madrid, le duc de La Vau-



Le Comte de Florida Blanca.

Gravure de Juan Barcelon.
(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

(1) Baumgarten. *Geschichte Spaniens zur Zeit der französischen Revolution.*

(2) Tratchewsky. *L'Espagne à l'époque de la Révolution française.*

guyon, installé à l'ambassade depuis mai 1785 (1), s'y trouvait dans une position difficile. Son ministre, Montmorin, tout dévoué à la personne du roi, désirait qu'il louvoyât le plus possible et que, tout en paraissant empêcher la Cour d'Espagne de céder aux propositions du comte d'Artois qui avait émigré dès le lendemain de la prise de la Bastille, il sût fermer les yeux sur les agissements du frère du roi. La Vauguyon laissait donc les émigrés intriguer à leur guise (2), se bornant à répondre, quand il était sondé par des envoyés du comte d'Artois, qu'un ministre du roi ne pouvait rien faire sans autorisation légitime. De son côté, Florida Blanca, hautain et susceptible, était enchanté de prendre prétexte des moindres incidents pour ne rien faire et demeurer dans les considérations creuses (3). « Si Charles III vivait encore, écrivait le comte de Vaudreuil au comte d'Artois, sa chevalerie, son amour pour son nom électriseraient tous ses ministres. Mais son fils, avec de la loyauté et de l'honneur, n'a pas le même enthousiasme ni la même expérience (4). »

Les événements de France avaient fait du Palais-Royal une véritable place forte armée en guerre, continuellement parcourue par des rondes et des patrouilles. La monarchie espagnole se gardait comme si elle avait été menacée par les mêmes accidents que la monarchie française. Et cependant combien était alors innocente et inoffensive l'opinion

(1) Morel-Fatio. *Recueil des instructions données aux ambassadeurs. Espagne*, p. 365.

(2) *Le Français à Madrid* dit, au sujet du rôle de Lavauguyon : « L'Espagne plus que toute autre Cour mérite l'attention de l'Assemblée nationale ; il faut à Madrid, dans la personne de l'Ambassadeur, un homme qui honore sa nation et non pas un reptile de cour toujours prêt à la sacrifier à ses intérêts. »

(3) Florida Blanca était très suspect aux propagandistes révolutionnaires. « C'est un grand enfant, dont la tête fermente et qui déraisonne presque toujours, écrivait Chantreau. Il croit que son petit cabinet gouverne le monde et son mince génie peut à peine fournir des subsistances à la capitale ».

(4) Pingaud. *Correspondance du comte de Vaudreuil avec le comte d'Artois*, I, p. 103.

publique! « A Madrid, dans tout le royaume, écrivait Sandoz, règne une tranquillité profonde. Le peuple espagnol vénère les saints, craint Dieu, est patient et docile. Une seule preuve de confiance de la part de la Cour suffirait pour faire renaître l'empressement d'autrefois à obéir, mais la Cour suit maintenant d'autres règles et poursuit un dessein bien différent. Elle répand même le bruit que Leurs Majestés sont si ennuyées de leur séjour à Madrid qu'elles ont décidé de se transporter à Séville (1) ». Florida Blanca avait obtenu la pleine approbation du roi, c'est-à-dire de Marie-Louise, pour sa politique. « C'est au roi de France, disait-il à Sandoz, de se montrer digne d'être soutenu. Il est aussi insensé qu'impossible de le faire monarque malgré lui » (2). Cependant, Florida Blanca, s'il en faut croire les dépêches de La Vauguyon, n'avait aucune influence sur la reine. « Elle accorde sa principale confiance à M. de Lerena, écrivait l'ambassadeur à Montmorin, et celui-ci s'est rendu indépendant de son premier protecteur (3). » Pourtant, les événements finissaient par peser sur Florida Blanca et bien que Vaudreuil ne crût pas à la guerre d'Espagne, le ministère de Madrid faisait des préparatifs sur mer et négociait une entente avec le Portugal pour réunir trente-deux vaisseaux de ligne dans la Méditerranée afin de surveiller les ports français et au besoin de les bloquer. C'est à ce moment que Montmorin lui écrivait : « Si vous pouviez voir dans mon âme ce qui s'y passe depuis dix-huit mois, vous me plaindriez et vous verriez que je suis toujours digne d'être votre ami (4). » Un Français, peut-être un émissaire des clubs, — car cela ne résulta pas du procès, — attentait à la vie de Florida-Blanca à Aranjuez. L'assas-

(1) Baumgarten. *Geschichte Spaniens zur Zeit der französischen Revolution.*

(2) Baumgarten. *Geschichte Spaniens zur Zeit der französischen Revolution.*

(3) Geoffroy de Grandmaison. *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, 17.

(4) Cité par Geoffroy de Grandmaison, p. 24.

sin le frappait d'un poignard entre les deux épaules (1). « La blessure n'est point dangereuse, écrivait Vaudreuil au comte d'Artois; il a été sauvé des coups de l'assassin par le courage d'un brave et fidèle serviteur qui s'est jeté sur le scélérat, l'a arrêté et l'a empêché de se percer lui-même. On tirera de grandes lumières de cet événement qui va exciter la colère de l'Espagne et de Florida Blanca (2). » C'était, en effet, le premier résultat obtenu. Le comte d'Artois reçut de Charles IV une subvention de 400 000 piastres pour activer ses armements. Florida Blanca rappela au Conseil son plan de porter 30 000 hommes sur la frontière franco-espagnole. Mais l'état du Trésor ne permettait pas de pareilles dépenses (3).

Le rappel de La Vauguyon, remplacé par Bourgoing comme chargé d'affaires, mécontenta très vivement Charles IV. L'ambassadeur avait contre lui la majorité de l'Assemblée nationale. Louis XVI avait donc dû le sacrifier. C'est ce que Louis XVI ne put faire comprendre à Charles IV qui persistait à demander que le duc de La Vauguyon fût continué dans son poste (4). Entre temps, les Espagnols voulaient bien franchir les Pyrénées, mais où prendre l'argent? Charles IV s'impatientait, réclamait l'exécution immédiate du plan de Florida Blanca, la nomination d'un commandant en chef pour les manœuvres sur la frontière et au commencement d'octobre, non seulement les opérations n'étaient pas commencées, mais on avait très difficilement réuni 10 000 hommes en Catalogne et 2 000 en Navarre (5).

(1) André Muriel, *Historia de Carlos IV*, I, 135.

(2) Correspondance du comte de Vaudreuil avec le comte d'Artois, 225.

(3) Baumgarten. *Geschichte Spaniens zur Zeit der französischen Revolution*.

(4) Geoffroy de Grandmaison. *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, 24 à 34.

(5) Baumgarten. *Geschichte Spaniens zur Zeit der französischen Revolution*.

Alors éclatait un nouvel incident. Le 16 septembre, quand Louis XVI avait prêté serment à la Constitution, l'ambassadeur d'Espagne, le duc de Fernan Nuñez, avait assisté à la séance solennelle. Sa conduite est désapprouvée à Madrid, mais Louis XVI écrit à Charles IV pour lui demander de laisser Fernan Nuñez comme ambassadeur à Paris, parce qu'il reçoit de lui un appui sérieux. Florida Blanca, imaginant que cette lettre avait été inspirée par le duc de Fernan Nuñez qu'il considérait comme un rival, lui envoya un ordre immédiat de retour. C'est sur ces entrefaites qu'arriva à Madrid le nouvel ambassadeur français, M. d'Urtubize. Le 1^{er} octobre, il remettait à Florida Blanca la lettre l'accréditant comme chargé d'affaires et une lettre autographe de Louis XVI à Charles IV. L'accueil de Florida Blanca fut plus que froid. « Faites attention à ce que je vais vous dire, et conduisez-vous en conséquence,



Subir y bajar.
(*Monter et descendre.*)

Caricature sur le prince de la Paix. (*Caprichos de Goya.*)

dit-il d'un ton sec. Le roi d'Espagne ne peut voir dans le serment à la Constitution qu'une concession arrachée par la force. Il n'accorde aucune créance à la lettre particulière du roi de France, car il doit la regarder comme écrite sous la dictée du Comité des Affaires étrangères de l'Assemblée Nationale. Le roi doit encore moins agréer vos lettres de créance. Vous n'êtes en Espagne qu'un simple particulier, tout au plus un agent. Vous avez entendu? » Et Florida Blanca, se dirigeant vers la porte, planta là, sur ce brusque congé, M. d'Urtubize (1). Cependant, sa mauvaise humeur satisfaite, il envoya un courrier à Paris pour s'assurer de l'authenticité de la mission de d'Urtubize ou plutôt il se servit de ce prétexte pour réparer la brusquerie de son accueil et les effets de son refus (2). Sandoz n'avait-il pas raison de dire que la politique de Florida Blanca à l'égard de la France était un mystère d'inconséquence? (3).

Toute l'année 1791 fut employée à examiner l'éventualité de fomenter la guerre civile en France, que l'on considérait comme le seul moyen de rétablir l'ordre. C'était adopter des idées que le comte de Vaudreuil s'efforçait d'inspirer au comte d'Artois (4). Mais Florida Blanca suivait cette politique sans enthousiasme. « Que pensez-vous du prince de Condé? lui demandait Sandoz vers le milieu de décembre 1790. — Rien, répondit Florida Blanca. La politique du prince de Condé est dirigée par M^{me} de Monaco et celle du comte d'Artois par M^{me} de Polastron. Qu'attendre de gens plus préoccupés de leurs plaisirs que

(1) Baumgarten. *Geschichte Spaniens zur Zeit der französischen Revolution.*

(2) Baumgarten. *Geschichte Spaniens zur Zeit der französischen Revolution.*

(3) Baumgarten. *Geschichte Spaniens zur Zeit der französischen Revolution.*

(4) Vaudreuil écrivait : « J'en reviendrai toujours à dire que l'Espagne est très intéressée au salut de la France, et l'Angleterre ainsi que la Prusse sont au contraire acharnées à sa perte » (17 juillet 1790). « Le roi d'Espagne et le roi de Sardaigne seront les vrais sauveurs de la monarchie française » (14 mai 1792).

du rétablissement de leurs droits princiers ? Je leur donne beaucoup d'argent et c'est autant de perdu, comme les 6 millions de réaux que leur a donné le roi de Naples (1) ». A Las Casas, Florida Blanca se plaignait aussi de la légèreté du comte d'Artois. Le diplomate défendait le prince. « Il ne faut pas, disait-il, juger le comte d'Artois sur ce qu'il était autrefois. Il n'avait pas alors reçu les leçons que l'expérience lui a données. Il a apprécié les qualités des hommes qui l'ont entouré pendant les dix-huit derniers mois et enfin il s'est convaincu qu'ils n'étaient pas propres à traiter des affaires aussi importantes. Il s'est efforcé de chercher des hommes d'un talent supérieur et, avant de les trouver, il a été obligé de se servir de ceux qui témoignaient du zèle pour la défense de sa cause, dans des circonstances où il voyait par expérience que les malheureux ont peu d'amis. Tout le soin de ce prince a été de corriger les fautes de ces agents inexpérimentés. Ceux qui ne le connaissent pas l'accusent bien à la légère (2) ».

C'est au milieu de ces hésitations que la nouvelle de l'insuccès de la fuite de Varennes arriva à Madrid. Florida Blanca était évidemment dans le secret. Quand le courrier, tout couvert de poussière, mit pied à terre dans la cour de son hôtel, il allait se mettre à table. Son secrétaire lui dit à l'oreille : « Ils l'ont pris. » Pâle, ému, le ministre prétexta un malaise, se réfugia dans son cabinet pour y lire en hâte les dépêches et courut chez le roi : « Comment ne s'est-il pas sauvé lui-même par une mort courageuse, s'écria Charles IV. On ne m'aurait pas ramené vivant dans ma capitale (3). » Malgré cet héroïsme de façade, Charles IV et Marie-Louise étaient terrifiés des proportions que les événements prenaient en France. Florida

(1) Baumgarten. *Geschichte Spaniens zur Zeit der französischen Revolution.*

(2) Muriel. *Historia de Carlos IV*, I, 145.

(3) Geoffroy de Grandmaison. *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, 46.

Blanca en avait profité pour raffermir son pouvoir en se déclarant certain d'empêcher toute idée de révolution de transpirer en Espagne (1). « Notre Révolution, écrivait d'Urtubize à Montmorin, le 16 juin, cause ici une frayeur que je ne puis vous dépeindre, tout Français est regardé comme un homme qui vient susciter la révolte... M. de Florida Blanca a fait établir à Madrid un Comité de Recherches qui a une inspection générale sur tout le royaume, sans appel à un autre tribunal... Il m'a dit qu'il y avait une Providence, que la nation française était bien coupable et qu'elle serait certainement châtiée (2) ». En attendant, la police espagnole fit une guerre acharnée aux petits marchands limousins et auvergnats qui se livraient au commerce dans les bourgs d'Espagne. Encore cette persécution fut-elle plus théorique que pratique, la plupart des intendances n'ayant point donné suite aux ordres qui leur étaient expédiés (3). Les suivre eût été d'ailleurs plus facile que de trouver les moyens d'une intervention armée. « Godoy, disait Sandoz dans une de ses dépêches, est par principe anti-français, et la reine partage cette vue par passion pour lui. Néanmoins tous deux se déclarent opposés à des mesures agressives. Cela coûterait de l'argent qu'ils préfèrent employer à leurs plaisirs (4) ». Florida Blanca est d'ailleurs trop léger pour être bien ardent. Quand Gustave III offre son épée pour « la bonne cause », le ministre espagnol dit à Zinoview : « Il n'a qu'à se mettre à la tête du corps des émigrés et à percer quelque trou en France. » Et la plaisanterie leur paraît si fine

(1) Geoffroy de Grandmaison. *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, 44.

(2) Geoffroy de Grandmaison. *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, 51.

(3) Geoffroy de Grandmaison. *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, 53.

(4) Baumgarten. *Geschichte Spaniens zur Zeit der französischen Revolution*. — En 1791, d'après Zinoview, il manquait 7 millions de réaux destinés au salaire des ouvriers des ports; ils avaient été remis à la reine pour ses besoins. (*Revue historique*.)

qu'ils poussent de rire (1). Grâce à d'Urtubize, on a fini par connaître à Paris les dessous de cartes de la politique espagnole. Et c'est alors que Bourgoing arrive à Madrid (février 1792).

Il y a déjà des amis, puisqu'il a rempli l'intérim de l'ambassade d'octobre 1783 à mai 1785. Aranda fait très grand cas de lui. « Il m'a paru, dit-il à Iriarte, qu'on ne pouvait faire choix d'une personne mieux douée pour l'envoyer en Espagne. C'est un homme pondéré et modéré (2) ». Il est spécialement chargé de faire congédier Florida Blanca. Le ministre espagnol avait cependant décliné les propositions du comte de Lautrec de faire insurger le Languedoc et le Roussillon pourvu qu'on mit à sa disposition 7 000 fusils et 100 000 piastres. Fort habilement, Bourgoing utilisa ses amitiés espagnoles. Il mit en jeu tous les rivaux de Florida Blanca. Peut-être ses manœuvres n'eussent-elles point réussi, si l'aveuglement du ministre ne lui avait aliéné l'esprit de Marie-Louise. Se sentant menacé et jouant peut-être son va-tout, Florida Blanca entreprit d'ouvrir les yeux au roi sur les désordres de la reine. Charles IV parut comprendre (3). Il se promena avec le comte de Florida Blanca, mais le lendemain, au point du jour, Godoy lui-même vint trouver le ministre dans sa chambre et lui intima l'ordre de quitter aussitôt Aranjuez. « C'est une franche et rigoureuse disgrâce dont il est aisé de connaître la cause, écrivait Vaudreuil. Il est très présumable qu'il avait voulu attaquer la reine d'Espagne qui, en réunissant son parti à celui d'Aranda, a écrasé le ministre avocasseur. Pour mon compte, j'en suis enchanté et je crois que nous gagnerons beaucoup au change... Je vois plus que jamais que la reine d'Espagne est la personne la plus influente de

(1) *Revue historique*, article Tratchewsky.

(2) André Muriel, *Historia de Carlos IV*, I, 212.

(3) *Revue historique : L'Espagne à l'époque de la Révolution française*. — Desdevizes du Désert. *L'Espagne de l'Ancien régime*, I, 39. — *Correspondance de Vaudreuil*, II, 67. — Gomez de Arteche. *Reino de Carlos IV*, I, 73.

son royaume... Tous les gens bien intentionnés pour votre cause croient ici que c'est l'événement le plus heureux qui pût arriver dans ces circonstances. M. d'Aranda est un grand seigneur à l'âme élevée et donnera, je l'espère, du mouvement aux opérations (1) ».

Le comte d'Aranda, qui recueillait la succession de Florida Blanca, se trouvait donc l'homme sur qui compattaient tous les partis français. En réalité, il avait donné des gages à tout le monde. Disciple aimé de Voltaire, fondateur en Espagne du Grand-Orient, les révolutionnaires français devaient voir en lui un frère par qui « la douane des pensées ne fermerait plus la voie à la vérité (2) ». Aranda n'était-il pas l'homme qui, après avoir chassé de Madrid, dont il avait la police, vagabonds, apaches (garitos), prostituées, avait expulsé d'Espagne, et on sait avec quelle brutalité, les Jésuites ? Un tel homme ne devait-il pas être l'adversaire né du fanatisme et l'apôtre élu de la libre-pensée ? Qu'eussent dit les révolutionnaires français s'ils avaient entendu Aranda exposer ses vues à Sandoz : « Comme bon catholique, je vais exposer à un bon protestant ma façon de voir sur la politique de l'Espagne à l'égard de la France. Aussi longtemps que la France restera dans cet état de trouble et de dissolution, l'Espagne ne peut être pour elle ni une amie ni une alliée. Mais, je dois me conduire envers les Français comme envers les sujets d'une nation qui a, avec l'Espagne, des relations de toutes sortes, géographiques et autres, dont il est impossible de ne point tenir compte. Cela me fait un devoir d'être humain et modéré (3) ». Une autre fois, il allait un peu plus loin, disant : « Dans cet état de bouleversement des choses en France, on est forcé de souhaiter une guerre civile. Et

(1) *Correspondance de Vaudreuil*, II, 67.

(2) *Études religieuses*. Art. du père Delbrel sur le comte de la Union, 1889, III, 250.

(3) Baumgarten. *Geschichte Spaniens zur Zeit der französischen Revolution*.

je ne vois point d'autre moyen d'en finir. Quant à ce que peut et doit faire l'Espagne en ces circonstances, cela se réduit à rien. Le temps et la Providence seuls viendront à bout de calmer ces têtes échauffées (1) ». Il est vrai que, lorsqu'Aranda exposait les mêmes vues au ministre d'Autriche, comme celui-ci voulait tirer de lui quelque chose de plus décisif contre la France, le comte se mit en colère : On ne lui en ferait pas dire plus long qu'il ne voulait. Il commençait à perdre patience. Son interlocuteur devait se souvenir qu'il parlait à un Aragonais (2). Zinoview n'était pas plus enchanté du nouveau ministre. « Aranda est faible, il ne connaît pas les affaires, non parce qu'il vient d'entrer récemment en fonctions, mais cela tient à la disposition de son esprit. On ne saurait croire combien ses anciennes capacités se sont évanouies, sans laisser aucune trace de la gloire passée. Les autres diplomates ont de lui une opinion encore plus mauvaise que la mienne. Néanmoins ce vieillard a conservé une certaine ambition. Il ne parle que de la manière dont il va abaisser tel ou tel ministre. Il veut tout manier lui-même comme le duc d'Olivarès (3) ».

En vieillissant, Aranda s'était retrouvé militaire, autoritaire, tête. C'était bien l'homme à qui Charles III disait : « Tu es plus tête qu'une mule aragonaise (4) ». Charles IV, qui l'avait soutenu quand il était dans l'opposition, avait avec lui des scènes terribles depuis qu'il en avait fait son ministre. Ce louchon à la voix rogue n'avait rien de sympathique. Jadis on l'avait chansonné ainsi : « Mon amant a les yeux d'un président, l'un qui regarde au nord, l'autre au

(1) Baumgarten. *Geschichte Spaniens zur Zeit der französischen Revolution.*

(2) Baumgarten. *Geschichte Spaniens zur Zeit der französischen Revolution.*

(3) Tratchewsky. *L'Espagne à l'époque de la Révolution française.*

(4) « Que Votre Majesté me pardonne, répliqua Aranda, je connais quelqu'un de plus tête encore ! — Et qui donc ? — La Majesté sacrée du seigneur don Carlos III, roi d'Espagne et des Indes. Ferrer. *Carlos III*, tome III, 105.

levant (1). » Il n'avait jamais été beau, jamais imposant; il passait même pour un peu grotesque, avec son gros nez qui coulait sans cesse, à cause du tabac qu'il prisait. Son incontinence était célèbre. Lors de son premier voyage à Paris, en février et mars 1753, il fréquentait chez les appareilleuses à la mode, la Montbrun et la Baudouin. Le policier Durocher le citait dans ses rapports comme faisant de fréquentes visites aux filles de la rue Plâtrière. « Il aime le changement, disait-il, et change de fille comme de chemise (2). » Ambassadeur à Paris, il y avait vécu en epicurien, se souciant peu du qu'en dira-t-on. « Il use des femmes, disait un rapport de police, avec aussi peu de ménagement que de délicatesse dans le choix. ...Plusieurs courtières étaient occupées à lui procurer de petites ouvrières, introduites tous les matins par Saint-Jean, son valet de confiance. Jamais deux fois la même (3). » L'hiver de 1774, il protégeait Lolotte, danseuse à l'Opéra, mais il rompait bientôt avec elle (4) et envoyait son grison chez la demoiselle Morin, rue Jacob, au coin de la rue des Saints-Pères. « La demoiselle Morin, dit le rapport de police, est une brune piquante, petite, ayant de très beaux yeux et de belles dents, la bouche et le rire de la volupté dont l'ensemble forment une figure aussi jolie qu'intéressante. Cette Laïs a beaucoup de célébrité parmi les jeunes gens tant par son libertinage que par le long séjour qu'elle a fait chez la dame Gourdan (5). » Au printemps de 1774, d'Aranda faisait sen-

(1) Ferrer. *Carlos III*, tome III, 105.

(2) Capon. *Les maisons de rendez-vous*, p. 116 et 117. — Les grands seigneurs espagnols étaient très débauchés. Si quelques-uns entretenaient des actrices, danseuses ou comédieennes, avec lesquelles ils avaient des liaisons durables, beaucoup étaient affiliés à la *Bella Union*, société de plaisir où l'on faisait l'amour à la bohème et dont les déesses capricieuses et changeantes étaient la Candelaria, la Gertrudis, Mariquita la andaluza, la Nardita, Manuela, la Ramona et autres *manolas* célèbres. (Morel-Fatio. *Études sur l'Espagne*, 2^e série, p. 86 et 87).

(3) Morel-Fatio. *Études sur l'Espagne*, 2^e série, p. 170.

(4) Morel-Fatio. *Études sur l'Espagne*, 2^e série, p. 172.

(5) Morel-Fatio. *Études sur l'Espagne*, 2^e série, p. 173.

sation à Longchamps par la magnificence de son train⁽¹⁾, mais il était loin de réussir auprès des dames de la Cour.

« M. d'Aranda, écrit au comte de Périgord une femme qui a diné avec lui à Versailles, le jour de son audience, M. d'Aranda est loin de sa réputation. Non seulement il n'a pas dit une chose spirituelle, mais il a été dans le plus lourd et le plus commun. Il est vrai que je le crois un peu sourd et qu'il n'y voit pas. Il a l'air faux... On dit qu'il veut

faire tourner toutes les têtes. Je réponds qu'il aura les filles qu'il voudra, car il est fort riche⁽²⁾, mais il est bien laid, bien jaune, point de dents, l'air vieux, quoiqu'il n'ait que cinquante-quatre ans, un dragon dans l'œil⁽³⁾. » Avec les diplomates, il n'avait pas plus de succès. « J'ai connu bien des hommes d'un caractère très difficile, écrivait Ver-



Le Comte d'Aranda.

Portrait de Bonniet, gravé par Malenvre.
(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

(1) Morel-Fatio. *Études sur l'Espagne*, 2^e série, p. 153.

(2) Il avait trois millions de rentes (*Revista de España*, 1872, XXV, 253).

(3) Morel-Fatio. *Études sur l'Espagne*, 2^e série, 151.

gennes à Ossun. J'ai manié dans ma vie plusieurs affaires fort épineuses. J'ai négocié avec les Turcs, c'est tout dire, mais je n'ai rien vu de pareil à cet ambassadeur (1). » Il avait quitté Paris dans un éclat de rire. Ayant perdu en 1783 la femme qu'il trompait à draps ouverts (2), il se remaria trois mois vingt jours après à une petite nièce de seize ans. On en fit des gorges chaudes. « Le choix d'une compagne dont l'âge est si peu proportionné au sien et la manière presque puérile dont il lui témoigne ses sentiments, écrivait Bourgoing à Vergennes, ont rendu pour ainsi dire ridicule aux yeux du public cet ambassadeur d'ailleurs si respectable à tous égards (3). » Le 6 décembre 1786, il motivait sa démission en termes crus sur l'absence de sa femme (4). Il avait alors soixante-neuf ans.

Depuis son retour en Espagne, ses différends avec Florida Blanca avaient fait tant de bruit qu'on était un peu surpris de lui voir continuer la même politique. Vaudreuil n'en revenait pas. « Il me paraît, écrivait-il au comte d'Antraigues, que M. d'Havré croit M. d'Aranda très royaliste, mais que la pénurie de l'Espagne quant à l'argent, au nombre et à la qualité de ses troupes, sa défiance sur les autres Cours et principalement celle d'Angleterre, rendent sa marche timide et incertaine. Mais M. d'Havré ne doute pas que quand l'Espagne verra que Berlin et Vienne agissent franchement, M. d'Aranda prendra le galop rien que par vanité (5). » En attendant, d'Aranda refusait de

(1) Morel-Fatio. *Études sur l'Espagne*, 2^e série, 153.

(2) D'après les *Mémoires secrets* (28 août 1782), il fut l'amant distingué de Cléophile, ancienne danseuse de chez Audinot passée à l'Opéra, « ce qui l'a mise sur le trottoir et lui a procuré des amours distinguées. » Plus tard Cléophile quitta le théâtre et se consacra aux aventures galantes. La Harpe alors la chanta :

J'aime, j'aime Cléophile
Et ne vis que pour l'aimer.

(3) Morel-Fatio. *Études sur l'Espagne*, 2^e série, 159.

(4) *Revista de España*, 1872, XXV, 353.

(5) *Correspondance du comte de Vaudreuil avec le comte d'Artois*, II, 98 (24 juin 1792). Il disait encore : « Les dépêches de M. d'Havré nous apprennent que, quoique le royalisme le plus pur soit le prin-

s'engager, il se dérobait, il se refusait à répondre. Il se voyait même déjà forcé de solliciter une entente avec la reine, pour que celle-ci cachât systématiquement au roi toutes les nouvelles de France. L'indifférence de Charles IV en fournissait les moyens. Mais encore, fallait-il pour cela soumettre à une surveillance attentive tous ceux qui s'approchaient de Charles IV (1). D'Aranda avait aussi à lutter contre l'aristocratie et les moines qui le regardaient comme un libre-penseur et un Jacobin. Enfin, il tenait en méfiance Godoy, déjà désigné au poste de premier ministre qui devait lui être conféré le 25 août, jour anniversaire du baptême de la reine. Cette date avait été choisie d'avance. La révolution du 10 août à Paris en précéda l'échéance. Aranda, profitant d'un moment où le roi se trouvait isolé à la chasse, lui remit un *Mémoire* écrit de sa propre main, où il lui exposait l'inconvenance et les dangers d'une pareille nomination. Charles IV fut fortement ému par cette lecture. Il refusa de recevoir la reine et, quand elle força sa porte, il lui déclara catégoriquement que Godoy ne serait point premier ministre. Encouragé par ce premier succès, le comte d'Aranda osa alors dire à Marie-Louise qu'il s'opposerait de tout son pouvoir à la nomination de Godoy (2). Les circonstances étaient difficiles. Malgré l'habileté de Bourgoing, la chute de Louis XVI avait failli précipiter la rupture entre la France et l'Espagne. Le système d'équilibre soutenu par le comte d'Aranda n'avait

cipe de M. d'Aranda, il croit qu'on peut, qu'on doit même toucher aux biens du clergé sans le dépouiller tout à fait et qu'il y a grand parti à tirer de ses richesses pour la restauration des finances en France et en Espagne. Tel est le principe du destructeur des Jésuites et il ne sent pas qu'en détruisant les apôtres d'une religion toute monarchique, il a ébranlé toutes les monarchies et que si, dans l'état où est l'Espagne, il ose toucher à une pierre de l'édifice, tout s'écroulera ».

(1) Baumgarten. *Geschichte Spaniens zur Zeit der französischen Revolution.*

(2) Baumgarten. *Geschichte Spaniens zur Zeit der französischen Revolution.*

pas tardé à devenir impossible. Appelé au palais le 14 novembre 1792, le ministre y reçut son congé (1). C'était la revanche de Marie-Louise et de Godoy.

La succession de d'Aranda échut sans discussion au favori. Le nouveau ministre ne devait pas avoir une politique plus nette que son prédécesseur. Rien ne faisait impression sur son esprit. Selon l'observation de Sandoz Rollin, il écoutait tout avec une distraction et une indifférence qui glaçait les hommes et les affaires. Il n'était, d'ailleurs, nullement intelligent et n'avait aucune espèce d'instruction. Il n'aurait cependant pas demandé mieux que de satisfaire tout le monde. « Ce jeune ministre, disait Bourgoing à Danton, a quelque sens et de bonnes intentions, mais son extrême inexpérience, son inaptitude aux affaires ne peuvent échapper... Il cherche à faire personnellement aussi peu de mécontents qu'il est possible (2). » L'Espagne n'avait plus d'ambassadeur à Paris. Son consul Ocariz avait eu ordre de protester contre les événements accomplis. Bourgoing n'était bientôt plus à Madrid qu'un observateur que l'on se refusait à entretenir d'affaires et Danton parlait de déclarer la guerre à l'Espagne. A la fin de 1792, l'intérêt seul de la reine et de Godoy garantissait la paix. Le ministre disait à Zinoview : « L'Espagne soutiendra les efforts en faveur de la bonne cause, mais elle ne peut agir elle-même, car elle manque de troupes. De plus, elle est la voisine de la France. Pour la Russie, c'est autre chose. C'est le plus puissant état de l'Europe. Ses ressources sont inépuisables. En comparaison avec elle, nous ne sommes rien (3). » Il fut plus franc encore en causant avec les ambassadeurs d'Autriche et de Prusse. Il leur assura que c'était seulement la peur et la répugnance de la reine pour la guerre qui lui faisait ménager la république

(1) Général Gomez de Arteche. *Reino de Carlos IV*, I, 117.

(2) Geoffroy de Grandmaison. *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, 202.

(3) Tratchewky. *L'Espagne à l'époque de la Révolution française*.

française. « J'ai même grande envie, disait-il, de m'arranger avec les factieux, pourvu que ma sécurité soit assurée. » Sandoz, résument la situation, écrivait à Berlin : « La reine et Godoy désirent à tout prix la paix pour disposer à leur gré de l'argent public (1). » Cependant, pendant le procès de Louis XVI, Charles IV qui avait, au lendemain du 10 août, offert l'hospitalité à la famille royale, fit mettre à la disposition d'Ocariz les sommes que celui-ci jugeait nécessaires pour gagner des voix à la Convention (2). Ocariz se laissa berner par le conventionnel Chabot qui lui escroqua, dit-on, 1 800 000 livres et ne livra rien en échange (3). Pendant ce temps, les



Nadie se conoce.

(Personne ne se connaît.)

(*Caprichos de Goya.*)

(1) Baumgarten. *Geschichte Spaniens zur Zeit der französischen Revolution.*

(2) De Pradt (*Mémoires historiques*, p. 3), les évalue à 3 millions.

(3) André Muriel. *Historia de Carlos IV*, II, 74.

négociations autrement sérieuses, qui étaient suivies par Talon avec Danton, échouaient faute de numéraire suffisant.

A Madrid, où Calonne était arrivé le 28 décembre, demandant des subsides et un asile pour les princes, la mort de Louis XVI produisit une très vive émotion. Les ducs d'Havré et de La Vauguyon, le comte de Calonne y firent célébrer un service funèbre pour le repos de l'âme de leur maître. Les églises étaient pleines de fidèles recueillis. On lut en chaire le testament du roi. Toute la noblesse prit le deuil et, dans les théâtres et aux promenades, le peuple poursuivit de ses huées ceux qui portaient les modes françaises (1). Godoy, à qui Bourgoing demandait audience, l'invita à s'abstenir, et le 19 février « le ci-devant ministre de Sa Majesté très chrétienne », recevait ses passeports et quittait Madrid. « J'avais eu la faiblesse de désirer franchement rester en paix avec la France, disait Charles IV, mais je vois bien qu'il n'y a pas moyen de traiter avec un pareil gouvernement. » En France, on s'était bercé d'illusions semblables. « J'imagine, écrivait Lacuée à Bourgoing, que la Cour d'Espagne aura changé d'opinion après les événements du 20. Mais est-ce que la nation espagnole aura assez peu son véritable intérêt à cœur pour vouloir nous faire la guerre, parce que nous aurons bien ou mal jugé un homme qui nous trompait, qui avait violé tous ses serments et qui nous aurait fait tous égorger s'il en avait été le maître. Et que diable cela fait-il à un Andalou, à un Aragonais? Qu'importe à un Castillan ou à un habitant de la Manche que nous ayons un roi ou que nous n'en ayons pas? Que nous ayons fait tomber sa tête sous le glaive de la loi ou que nous l'ayons tenu renfermé dans nos châteaux? (2) » Au début de mars, la réaction inévi-

(1) Geoffroy de Grandmaison. *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, 79. — Le 23 février, le correspondant du *Moniteur* à Madrid lui raconte les avanies faites à la Polonia, actrice, et à la duchesse de Penafiel qui portaient des bonnets de la Liberté.

(2) *Archives de la guerre*. Lettre de Lacuée à Bourgoing du 29 janvier 1793.

table se produisit. A la séance du 7, Barère prend la parole avec véhémence. « Il faut, s'écrie-t-il en son éloquence boursouflée, que les Bourbons disparaissent d'un trône qu'ils ont usurpé avec les bras et les trésors de nos pères et que le plus beau climat, le peuple le plus magnanime de l'Europe reçoive la liberté qui semble faite pour lui. » La Convention décrète la guerre. La parole était au canon (1).

En Espagne, le peuple n'a jamais aimé les Français, les *guabachos*, comme il les appelle. Tous les écrivains du XVIII^e siècle ont été l'écho du sentiment populaire. « En rentrant au pays, dit le soldat Gerardo Lobo dans un de ses poèmes, deux habillés de soie me souhaitèrent la bienvenue et mon habitude des Français me fit entendre leur langage. » Le padre Butron, lui, prétend que la France dit tantôt oui et tantôt non et que son esprit ressemble toujours à un grelot (2). Dans les journaux de 1793 à 1794, on trouve la manifestation active de ces sentiments : noblesse, évêques, prêtres, moines, religieuses, magistrats, marchands, artisans, cultivateurs, jusqu'aux indigents et aux bandits, souscrivent pour les frais de la guerre (3). Les grands lèvent des troupes. Les mendiants versent les cuartos qu'ils ont recueillis en psalmodiant sur les ponts de Madrid. Les frères lais de saint François s'engagent pour la durée des hostilités quitte à regagner ensuite leurs cellules, et les contrebandiers, détenus dans la citadelle de Figuières, empruntent la plume du frère gardien des capucins pour demander à faire la paix avec leur pays et à s'engager pour le défendre. Mais cette noble ardeur ne dura pas. La campagne de 1793 a bien vite épuisé les faibles

(1) Geoffroy de Grandmaison. *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, 80.

(2) Desdevizes du Désert. *L'Espagne de l'Ancien Régime*, III, 269.

(3) *Études religieuses*, 1889, II, 641. — Une dépêche d'Urtubize évalue à 20 ou 23 millions les dons du clergé et de la noblesse. Geoffroy de Grandmaison. *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, 83.

ressources de l'Espagne. Le mécontentement se fait jour partout. La Convention n'emploie pas seulement les armes ; elle inonde l'Espagne de missionnaires républicains (1). D'abord, l'esprit des populations ne se laisse pas facilement prendre à leurs discours. Mais, avec les insuccès, une brèche s'ouvre dans l'enthousiasme des masses. Un revirement se produit qui, des villes, gagne les campagnes (2). « Il n'y a pas un boutiquier, écrit au mois de juin 1794 l'ambassadeur de Prusse, qui ne témoigne son mécontentement. L'opinion publique devient une force dont la police ne peut plus venir à bout et que des victoires seules tranquilliseront (3). »

Les victoires ne viennent pas. La mort de Dugommier est la rançon de la mort du comte de La Union. Le sol espagnol est envahi. On s'en prend à Godoy des défaites subies. « Nombre de lettres anonymes le menacent de mort, écrit Sandoz-Rollin, s'il ne se retire immédiatement. » A Madrid, des camisoles à la guillotine, des rubans d'un rouge sang, des cravates révolutionnaires deviennent à la mode même dans les classes élevées (4). Dès juillet 1794, Godoy est découragé. « Les Français, dit-il, sont vainqueurs sur terre et sur mer. Ils prendront Turin, Gênes, Rome, Naples et même Malte. Ils conquerront une grande partie de l'Allemagne et de l'Espagne. Ils ne trouveront peut-être pas même d'obstacles en Afrique et en Amérique (5). » Cepen-

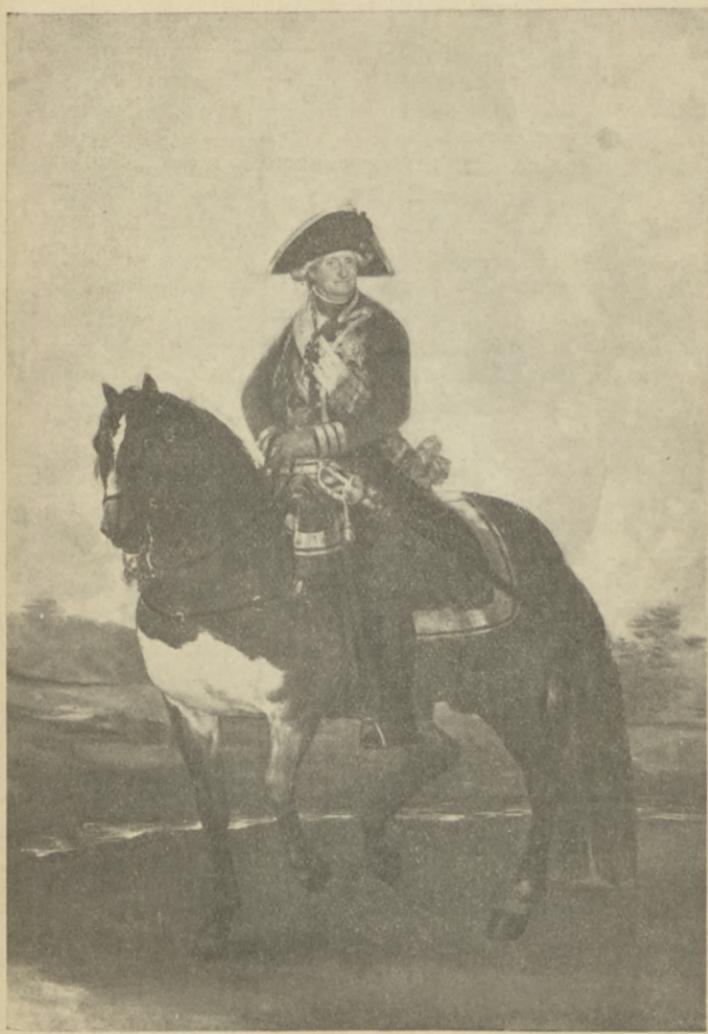
(1) Cette « petite machine d'espionnage » selon le mot de Lebrun, est montée dès novembre 1792. Geoffroy de Grandmaison *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, 82. — Masson. *Le Département des Affaires étrangères pendant la Révolution*, 268.

(2) Ce sont les comités révolutionnaires de Bayonne et de Perpignan qui le dirigent, Comeyras, Taschereau, Borel et Carles en sont l'âme. Le P. Delbrel, dans ses articles des *Études religieuses*, fournit de nombreux renseignements sur leur rôle et celui des conventionnels au nombre desquels figurait son grand-père.

(3) Baumgarten. *Geschichte Spaniens zur Zeit der französischen Revolution*.

(4) Tratchewsky. *L'Espagne pendant la Révolution française*.

(5) Baumgarten. *Geschichte Spaniens zur Zeit der französischen Revolution*.



Portrait de Charles IV.

Par Francisco Goya. (Musée du Prado, à Madrid.)

dant, en novembre 1794, il rejette les ouvertures que Tallien lui a fait faire par Colomera et qui avaient pour base le renoncement, par l'Espagne, à l'alliance anglaise et un prêt de 15 millions de piastres (1). La vraie cause de ce refus que, l'année suivante, Godoy avoue regretter à Sandoz, c'est le vide des caisses de l'Etat. « Le gouvernement, écrit Sandoz dans une de ses dépêches, n'a aucune ressource pour la guerre, pas d'argent, pas de soldats. Les levées sont de plus en plus improductives. Les jeunes gens se marient en foule pour éviter la conscription. Les nouveaux impôts indirects ne rapportent rien parce que la consommation baisse sensiblement (2). » Godoy, alors, songe à conclure la paix. Il sonde Sandoz pour connaître les dispositions de la Prusse. Dans un conseil qui est tenu chez la reine le 22 mars 1795, on aborde nettement la question de la paix. La condition essentielle, condition *sine qua non*, ce sera la sûreté personnelle et la destinée future de Louis XVII et de sa sœur qu'il faut assurer. Sur ces bases, tout le Conseil manifeste chaudement son adhésion. Le roi seul proteste. « Cesser la guerre ! s'écrie-t-il avec indignation, c'est abjurer sa dignité, son rang, sa religion. » Marie-Louise va au-devant des scrupules religieux de Charles IV. Fort habilement, fort vivement, elle lui représente les dévastations et les pillages d'églises et de couvents par les Français, l'expulsion des prêtres et des moines des lieux occupés par l'ennemi, la nécessité de surcharger le clergé de taxes extraordinaires, et enfin elle conclut en disant que la religion a besoin de la paix aussi bien que les hommes. Ces paroles tranquillisent le roi. Il n'entend rien à toutes ces questions. L'essentiel pour lui, c'est que les intérêts de l'Eglise n'aient point à souffrir. Godoy clôt la discussion par un résumé sentencieux. Il s'étend lon-

(1) Baumgarten. *Geschichte Spaniens zur Zeit der französischen Revolution.*

(2) Baumgarten. *Geschichte Spaniens zur Zeit der französischen Revolution.*

guement sur les maux de la guerre qui lui ont causé tant d'insomnies et déclare que les quatre ministres sont unanimes à souhaiter la paix. Les ministres donnent leur assentiment avec une hâte comique (1) et immédiatement après cette séance du Conseil, Don Domingo de Iriarte, alors ministre plénipotentiaire en Pologne, diplomate très fin, part secrètement pour Bâle, avec plein pouvoir de s'entendre avec Barthélémy et, si possible, avec le concours direct de la Prusse (2).

A Bâle, les négociations ne vont pas sans difficultés. Les prétentions, énoncées en novembre précédent par le Gouvernement espagnol, de constituer un royaume dans le Midi de la France en faveur de Louis XVII, seront inadmissibles aux yeux du Comité de Salut Public (3). Il est même difficile à Iriarte d'obtenir la remise des enfants de Louis XVI à la paix générale (4). Les Espagnols jugent, par contre, les plénipotentiaires français insolents et leurs demandes exagérées. Godoy subit des fluctuations d'opinion suivant les nouvelles qui lui sont arrivées les dernières (5). « Pour peu que le duc se sente rassuré, écrit Sandoz, il veut la guerre ; pour peu qu'il soit inquiet, il veut la paix. Cette dangereuse oscillation durera jusqu'à ce qu'un coup sensible y mette fin (6). » Soudain, un événement, dont on ne fait pas grand bruit à Paris, résout, d'une façon aussi brusque que favorable à la paix, le problème en discussion. Le petit prisonnier du Temple expire le 9 juin. Dès lors, il

(1) Baumgarten. *Geschichte Spaniens zur Zeit der französischen Revolution.*

(2) Baumgarten. *Geschichte Spaniens zur Zeit der französischen Revolution.*

(3) *Revue historique*, XI, 323. Article d'Albert Sorel.

(4) *Revue historique*, XIII, 45-56. Article d'Albert Sorel.

(5) Il a fluctué ainsi tout l'hiver précédent. « La reine veut la paix, écrivait Sandoz en février 1795 ; le roi ne veut rien du tout ; Godoy, jeune et sans expérience, s'imagine qu'on peut faire la paix et la guerre avec les mêmes moyens et attend, je ne sais d'où, une décision ».

(6) Baumgarten. *Geschichte Spaniens zur Zeit der französischen Revolution.*

n'y a plus à sauvegarder que l'existence de Marie-Thérèse-Charlotte et sitôt que la Convention a fait enterrer à la faveur des ténèbres le « petit Capet », les journaux, qu'inspirent certains conventionnels influents, entament une campagne pour le relaxe d'une jeune infortunée dont le seul crime est d'être née d'une race proscriite (1). Godoy, qui trouvait au début de juin qu'il valait mieux attendre les événements, prend sa décision. Le 6 juillet, après une nouvelle défaite du général Castelfranco, il écrit à Iriarte : « Tous les jours la paix est plus nécessaire. Il n'y a pas d'espoir que les choses se rétablissent... Je crains d'une part les exigences des Français, car elles seront excessives, et de l'autre, je ne trouve d'autre moyen de salut que la condescendance de Votre Seigneurie. Ne craignez point la dureté des propositions : discutez-les, recevez-les et communiquez-les moi en songeant qu'elles ne pourront jamais être si mauvaises que le pourraient être les effets d'un retard dans la négociation » (2). A Paris, on n'est pas moins pressé. Le jour même où le Comité de Salut Public annonçait à Barthélémy le décès de l'enfant du Temple, il lui transmettait la ratification des Conventions du 17 mai avec Hardenberg (3). Le 16 juin, il écrivait : « Le Comité vous invite à lui dépêcher un courrier pour l'instruire sans délai du résultat de votre conférence avec M. Iriarte aussitôt qu'il aura reçu le courrier qu'il attend d'Espagne » (4). Ainsi souhaitée par les deux adversaires, la paix devait être proche. Quelques jours plus tard, le traité de Bâle était signé. « Tout est tranquille, écrivait Bonaparte à son frère Joseph le 30 juillet 1795, la paix conclue avec l'Espagne nous a comblés de joie. Les fonds publics montent, les assignats augmentent. »

(1) *Journal de Perlet* du 28 prairial an III. *Gazette française* du 25 prairial an III. « Pourquoi même la Convention ne la rendrait-elle pas à sa famille ? » dit cette dernière feuille.

(2) Général Gomez de Arteche. *Reino de Carlos IV*, tome II, 4.

(3) *Papiers de Barthélémy*, VI, 329.

(4) *Papiers de Barthélémy*, VI, 337.

Diplomatie et Galanterie.



A vieille, l'autoritaire, l'intransigeante monarchie des Bourbons d'Espagne vient d'échanger le baiser de paix avec les hommes qui ont renversé le trône des Bourbons de France. Le comte de Provence crie que son neveu Louis XVII a été empoisonné par eux, comme ils avaient guillotiné son frère Louis XVI. Charles IV, le cœur léger, va accueillir à sa cour des ambassadeurs aux mains tachées du sang de sa famille. Les inexorables lois de la politique ont pu dicter cette paix. S'arrêtera-t-on en si beau chemin ? L'indifférence va-t-elle se transformer en amitié cordiale ? Le Comité de Salut Public propose un traité de commerce à l'Espagne. Le comte d'Iriarte déclare à Barthélémy que « le pacte de famille, en faisant abstraction de ce qui est personnel à la maison de Bourbon, était réellement un pacte national. » (1) Boissy d'Anglas, un des anciens chefs du Marais, qui est devenu un des plus importants personnages de la Convention en Fructidor, ne demeure pas en reste. « L'Espagne, loyale en politique comme en guerre, dit-il dans un grand discours, ne déguise point ses louables desseins sous ces voiles inutiles que tout le monde perce, et dont la diplomatie vulgaire veut toujours se couvrir en vain. Elle a prononcé publiquement que les intérêts communs nous commandent de nous rapprocher ; elle a déclaré à l'univers que, par sa médiation, elle comptait faciliter la paix avec l'Italie et délivrer le Midi de l'Europe du fléau de la guerre. » (2) Godoy, qui vient de recevoir le titre de

(1) Geoffroy de Grandmaison. *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution.*

(2) Geoffroy de Grandmaison. *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution.* Le discours est du 22 août.

prince de la Paix (4 septembre 1795); qui vient d'être gratifié du domaine de Soto de Roma (27 septembre); Godoy, qui vient de célébrer le mariage de l'infante Maria Amalia avec l'infant Antonio et celui de l'infante Marie-Louise avec Louis de Bourbon, héritier de Parme, se croit le devoir de concevoir de grands desseins politiques. « La crainte exagérée qu'il a de l'Angleterre et l'isolement total où il est, l'y contraignent », écrit Sandoz. En effet, s'il a déjoué l'intrigue de M^{me} Matallana, qui voulait le remplacer dans la faveur de Marie-Louise par Malaspina, le vaillant chef d'expédition de découvertes autour du monde (1), une intrigue analogue peut échapper à sa vigilance et le jeter dans les prisons ou l'exil. Il ne voit donc plus de salut que dans la République française. Le 11 septembre 1795, il a pressé Iriarte de conclure l'alliance et, le 22 octobre, il en précise les termes. « Sa Cour, écrit Barthélemy à propos d'Iriarte, sans avoir jusqu'ici plus approfondi la matière, lui a fourni trois points propres à établir quelques bases : garantie des possessions réciproques des deux puissances ; égalité dans la prestation des secours ; volonté de l'Espagne de se lier avec les alliés de la République française (2). » Quand on délibère en conseil sur la question des alliances, quelques conseillers auraient préféré la neutralité armée entre la France et l'Angleterre. Godoy prend la parole, se montre hautain et persuasif et le conseil tout entier adopte son opinion avec joie, avec une sorte d'enthousiasme (3).

Dès lors, on marche la main dans la main d'un versant à l'autre des Pyrénées. Depuis septembre 1795, Dhermand, consul général à Cadix, est devenu chargé d'affaires provisoire à Madrid, en attendant l'arrivée du général Péringon, tandis que le marquis del Campo, fils naturel d'un ambassadeur de Charles III à Londres et d'une miss Field,

(1) Général Gomez de Arteche. *Reino de Carlos IV*, tome II, 13. — Desdevizes du Désert. *L'Espagne de l'Ancien Régime*, II, 44.

(2) *Revue historique*, XIII, 253, article d'Albert Sorel.

(3) Desdevizes du Désert. *L'Espagne de l'Ancien Régime*, II, 59.

a été envoyé à Paris par Charles IV. On est en pleine lune de miel de cette entente cordiale. Swinburne, de passage à Paris, admire M^{me} Tallien dans la loge de l'ambassadeur d'Espagne. « Le marquis de Campo, dit-il, était là sans ses décorations. Sa platitude révolte même les gens au pouvoir. Il affecte tellement l'égalité, qu'il fait présider sa table par M^{lle} Chaleté, la grande danseuse de l'Opéra. M^{me} Monroë, l'ambassadrice d'Amérique, et d'autres femmes du monde ayant appris qui elle était, se levèrent et partirent » (1). La platitude de l'ambassadeur égale celle du ministre. L'armée espagnole compte plus d'un émigré dans ses rangs. Ce sont des compagnons d'armes de la veille. Quelques-uns même avaient pris du service en Espagne avant la Révolution. C'est le cas notamment de Crillon, capitaine général et grand d'Espagne (2). Dhermand veut « purger le sol de la péninsule de ces vampires. » Il en est de même des prêtres qui, déportés ou émigrés, se sont réfugiés en Espagne ; s'ils rentrent en France, on les fusille. Dhermand veut faire « renvoyer ces hommes inutiles qui surchargent le sol de l'Espagne de leur misère et de leurs remords, payant l'hospitalité que la superstition et la faiblesse s'obstinent imprudemment à leur conserver, par des projets sanguinaires de discorde et de vengeance. » Malgré l'apathie de Godoy en présence de ces insistances, les prétentions de la Légation de France sont telles que les adversaires du prince de la Paix commencent à se compter et à se rapprocher du parti anglais (3). On lui reproche de se laisser flatter par les Français de rêves les plus chimériques. Zinoview recueille le bruit que le Directoire a offert l'Italie à l'Espagne et que Godoy se berce de l'idée que son pays dominera seul dans la Méditerranée (4).

(1) Albert Babeau. *La France et Paris sous le Directoire*, 287.

(2) Geoffroy de Grandmaison. *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, 105.

(3) Geoffroy de Grandmaison. *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, 111.

(4) Tratchewsky, article de la *Revue historique*.

Pour atteindre ce but, le gouvernement espagnol avalera toutes les couleuvres. Il consent à donner ses passeports à lord Bute, à mettre l'embargo sur les navires anglais, à expulser les émigrés. Le 21 janvier 1797, Delacroix n'a-t-il pas eu l'insolence d'inviter l'ambassadeur d'Espagne à la fête commémorative de l'exécution de Louis XVI? Le marquis del Campo ne répondit pas.

La légation de Madrid est devenu un tripot, où Borel, chargé de la correspondance, organise sans pudeur la contrebande, tandis que l'adjudant général Clauzel, le joli garçon de la bande, fait le Don Juan, que Mangourit se persuade de son importance et dépense sans compter, et que Pérignon se gargarise du récit de ses victoires, jusqu'au jour où il tombe dans les filets d'une aventurière, Jeanne Riflon (1). C'est un agent du duc d'Havré. Arrivée en Espagne dans les bagages de l'ambassadeur de Hollande, elle se faufile à l'ambassade française sous un prétexte quelconque et captive le naïf diplomate qu'est Pérignon par sa beauté et son esprit. « Je la priai à dîner, raconte-t-il, elle vint, je l'engageai à venir souvent et en fait, ce fut bientôt tous les jours. » En effet, elle passe ses jours et ses nuits à l'ambassade. Si Pérignon est à l'Escorial ou à Aranjuez, elle se sert de ses équipages, dispose librement de son hôtel, s'installe dans son cabinet et fouille dans ses papiers. C'est incontestablement une très grande dame qu'Adélaïde dite Jeanne Riflon : elle est fille du maître des basses œuvres de Bourges, vidangeur et équarisseur. Elle a avec elle une suivante, Cadette Poyane, qui a conquis le cœur d'un des secrétaires de Pérignon. En même temps qu'il l'a lancée sur la légation de France, le duc d'Havré « sot médiocre et vain à l'excès » est aussi la dupe de l'aventurière qu'il croit « pourvue de grands moyens pour presser les effets de la bonne volonté du prince de la Paix. » C'est,

(1) Sur Jeanne Riflon on doit lire, avec l'article cité des *Études religieuses*, l'amusant récit d'Ernest Daudet : *Conspirateurs et comédiennes*. Le tableau de l'ambassade française sous Pérignon est un des plus jolis chapitres du livre de Geoffroy de Grandmaison.



Vue de Madrid prise sur la route de Sézovie.

Lithographie de G. Engelmann. (Bibliothèque Nationale. Estampes.)

comme le dira le comte de Provence, une véritable *intrigue de bal masqué*. En attendant, la Riflon est la maîtresse de Godoy et en tire de l'argent, des bijoux, un portrait dans un cadre enrichi de brillants. Elle sollicite pour des *pretendientes* et fait argent de son influence. Mais, en janvier 1797, elle part pour Paris et Labène, employé de l'ambassade, qui déteste Pérignon, en profite pour confesser Cadette Poyane. « La Riflon, écrit-il, que tout le monde croyait partie pour Paris, s'est arrêtée à Irun... Il est au moins singulier de voir une des belles petites maîtresses de Paris passer son hiver dans un village, toute seule, sans connaissance de la langue du pays, tandis qu'à cinq heures de là est la ville de Bayonne où elle trouverait des plaisirs et de la société. On ignore, au fond, ce qu'est cette Riflon. Elle est, au reste, très jolie, très adroite et avait complètement enlacé dans ses filets le bon Pérignon. » Labène ne tarit pas, d'ailleurs, sur la Riflon. « Cette Riflon, écrit-il une autre fois, qui a vécu dans une familiarité si intime avec l'ambassadeur et les adjudants généraux, avait des conférences secrètes avec le duc d'Havré et lui dévoilait tous les secrets de la Légation. » Une autre fois, il ajoute de nouveaux détails. « La nuit même qui a précédé son départ, elle est restée jusqu'à une heure dans les bras de Pérignon et jusqu'au jour dans ceux de d'Havré. »

En avril, Jeanne Riflon revient à Madrid, mais Pérignon est éclairé. Il tient à distance l'enjôleuse qui essaie vainement de rentrer en grâce. Le général semble avoir fait sa paix avec Labène qui le ménage désormais. « Il n'est pas étonnant qu'il se soit laissé séduire par une jolie femme... Le civisme de Pérignon l'emportera sur sa passion pour elle. » C'est d'Havré qui a désormais tous les lardons de Labène. « Plus d'une fois, écrit-il, il a dû attendre que l'ambassadeur eût satisfait son appétit avec la dame... Mais que ne fait-on pas pour son roi? » En réalité, d'Havré, si tant est qu'il fût un temps amoureux de Jeanne Riflon, est demeuré sa dupe. En septembre, la belle part de Madrid pour l'Allemagne à ses regrets. « Le retour de l'Inconnue,

écrit-il, sera précieux à M. le duc d'Havré. Elle remplit pour lui l'emploi dénommé par les troupes légères « enfant perdu ». Son sexe lui permet de s'élever au-dessus des convenances qu'un homme ne peut franchir et qu'il doit même respecter... Il est important de disposer les choses de manière qu'elle soit toujours sous ma main, et ne puisse agir que d'après mes ordres et mon impulsion... Nous nous sommes toujours bien entendus. J'ai été constamment sa boussole... On la regarde comme une Française qui, brouillée avec son ambassadeur, a réclamé la protection du ministre et les mal intentionnés ont cherché à jeter un vernis de galanterie qui n'a eu lieu qu'en compliments sans avoir aucune suite. »

En réalité, d'Havré a obtenu un résultat de toute cette intrigue. Il a brouillé les cartes entre Godoy et Pérignon. Le général, si bien accueilli au baise-main du 25 avril 1796 qu'à la sortie « aucun chapeau ne tint sur les têtes et que les Français avaient peine à rendre toutes les réverences qu'on leur faisait (1) », est maintenant froidement accueilli à la Cour. Labène le constate dans une lettre à Delacroix : « Au début, Godoy s'était enthousiasmé pour ce soldat et ses combats. Maintenant, ils ne se voient que très peu aux audiences hebdomadaires (2). » Pérignon n'obtient plus rien des nombreuses demandes qu'il adresse au gouvernement espagnol. Les émigrés, « ces perfides rayés de la liste des vivants, » les prêtres déportés sont ouvertement protégés. « Tous les agents de la République, tous les consuls ont à lutter plus que jamais contre les vexations, l'insolence même d'une foule d'agents subalternes (3). » Pérignon en est réduit à envoyer au Directoire un mémoire

(1) Desdevizes du Désert. *L'Espagne de l'Ancien Régime*, I, 158-159, d'après le récit pompeux de Mangourit. Archives des Affaires étrangères, *Espagne*, vol. 639.

(2) Daudet. *Conspirateurs et comédiennes*, 11.

(3) Geoffroy de Grandmaison. *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, 131 et 140.

secret qui est une sorte de réquisitoire contre la politique de Godoy. « C'est, y lit-on, l'Espagne qui pourvoit à la dépense de Louis XVIII à Blankenbourg. Elle lui fait un traitement chaque mois. C'est elle qui paye la maison du duc de Berry et l'armée de Condé, c'est un fait singulier que je peux attester (1). » Il est vrai, d'autre part, que depuis trois ans, l'Espagne a refusé de recevoir le comte de Provence, qu'elle n'a pas consenti à le reconnaître comme roi, qu'elle a renvoyé de son territoire les princes de la Maison d'Orléans. Il n'en est pas moins vrai que l'entente cordiale du début a subi une éclipse et qu'on cherche à renouer.

Charles IV songe à se faire représenter par Cabarrus, jadis persécuté, tiré des cachots par d'Aranda et réhabilité par Godoy en 1793 (2). Il est né à Bayonne, il est le père de M^{me} Tallien ; cependant le Directoire le juge « un homme dangereux, ni républicain, ni royaliste » et sa naissance en France paraît une raison de plus de s'opposer à sa nomination. Alors, Charles IV choisit pour ambassadeur d'Azara qui a donné des gages secrets aux idées révolutionnaires. C'est un artiste passionné de l'Italie, ancien ami des Encyclopédistes. Barras fait envoyer Truguet à Madrid. L'amiral est un jeune beau, élégant, poli, séduisant. Il réussira à merveille. Il est chargé d'amener Charles IV au bout de la voie sur laquelle l'a engagé Godoy. La République n'a pas de flotte ; elle ferait volontiers du roi d'Espagne son grand-amiral. Truguet, qui est un marin, s'entendra avec un prince qui s'intéresse aux constructions navales et l'amènera à fournir des vaisseaux à la République. Le premier résultat de la mission de Truguet, c'est une persécution contre les émigrés, qu'on avait jusque-là bercés de l'espoir d'une radiation, s'ils étaient appuyés par la Cour de Madrid. Désormais, ils partageront le sort des marchandises britan-

(1) Cité par Geoffroy de Grandmaison.

(2) « G'est un homme exceptionnel, disait de lui Jovellanos. Chez lui les talents rivalisent avec les faiblesses et les qualités les plus nobles avec les vices les plus extraordinaires. »

niques qu'on bannit de l'Espagne (1). Truguet a pour conseil, pour agent, pour *mouton*, le fameux prince de Carency, ce fils de La Vauguyon, dont la Révolution a fait un mouchard de Barras. Renseigné par lui, Truguet dresse toutes les listes d'expulsion. Le prince de la Paix « trop peu complaisant » se voit remplacé par Saavedra « philosophe » et, comme tel, admettant toutes les compositions. Mais au moment où Truguet triomphe, voilà qu'il lui vient la singulière idée de faire la cour à Marie-Louise. Ce marin n'est vraiment pas dégoûté. Il remplit sa correspondance du récit des progrès sensibles qu'il fait dans le cœur de la reine édentée, mais Charles IV se fâche d'un compliment qu'il juge trop risqué et Truguet est rappelé (2). Il a pris trop au sérieux son rôle de séducteur de vieille reine; il refuse de partir et il faut que le Directoire le brise en le portant sur la liste des émigrés.

Son successeur provisoire, de Perrochel, est doux et modéré, ses subordonnés complaisants. Les émigrés respirent. Mais Perrochel est nommé plénipotentiaire en Suisse et le conventionnel Guillemardet le remplace. Sans capacités, il a mené une existence obscure à la Convention. Il a voté la mort du roi, s'est rangé parmi les Thermidoriens, s'est rallié au Directoire et a applaudi au coup de Fructidor. Guillemardet patauge dans la question des émigrés et quand il croit en être débarrassé, il se trouve face à face, dans une soirée, avec le duc de La Force (3). Guillemardet sent qu'il a été joué; il s'en prend à Saavedra qui a déjà bien d'autres ennemis à combattre. Il vient de se former un parti nouveau dans la politique espagnole, il s'intitule parti catholique. Ses chefs sont, avec le prince de la Paix, l'infant de Parme, le duc d'Ossuna, le général Urrutia et l'arche-

(1) Geoffroy de Grandmaison. *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, 154-157.

(2) Geoffroy de Grandmaison. *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, 157-162.

(3) Geoffroy de Grandmaison. *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, 164-167.

vêque Musquirz. Ils trouvent avec quelque raison que l'alliance française coûte cher à l'Espagne (1). La flotte anglaise ne vient-elle pas d'enlever Mahon ? Elle bloque Cadix et coupe la route d'Amérique.

A Saavedra, qu'il a tout d'abord suppléé, succède Urquijo qui a plu à Marie-Louise par sa belle mine, mais qui cessera bientôt de satisfaire son auguste protectrice, l'homme ne répondant pas aux apparences (2). Guillemandet, qui ne sait pas attendre ce dégoût, se plaint d'Urquijo, comme il s'est plaint de Saavedra. Charles IV est blessé du ton de l'ambassadeur français : « Soyez assuré, lui dit-il d'un ton sec, que quand je choisis un de mes sujets pour un emploi, quel que soit son rang, c'est que je le juge à tous les points de vue digne de sa situation. » Azara s'emploie à apaiser le différend (3). C'est Guillemandet qui cède la place. Dès la rentrée de Talleyrand au ministère (novembre 1799), l'ancien conventionnel Alquier est chargé de l'ambassade (4). Talleyrand n'est pas homme à se donner la vaine satisfaction d'humilier un souverain par des taquineries malséantes et inutiles. Il s'attache à tirer de l'alliance espagnole les résultats matériels les plus avantageux. Il a tout autour de lui un groupe de financiers qui sont prêts à mettre la main dans les affaires de la puissance voisine. Alquier devient donc l'intime d'Urquijo. La protection du gouvernement espagnol obtient tout ce qu'il est possible pour les émigrés recommandés (5). Le souffle qui vient de Paris n'a plus rien d'un souffle de persécution et au moment de l'élection pontificale de Pie VII, Alquier se

(1) C'était aussi l'avis de la Réveillière-Lepeaux. « Jamais, dit-il, alliée ne fut plus fidèle », et il prétend avoir empêché de sacrifier l'Espagne aux négociations de Lille. (*Mémoires*, II, 73.)

(2) Modesto Lafuente. *Historia de España*, XV, 320.

(3) Modesto Lafuente. *Historia de España*, XV, 320.

(4) Alquier a toujours siégé au Marais. Au 9 Thermidor il était incarcéré comme « modérantiste ». Voir *Le 9 Thermidor* par A. Savine et F. Bourland, p. 121.

(5) Geoffroy de Grandmaison. *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, 185-189.

demande même s'il n'illuminera pas comme les autres ambassadeurs (1). Mais Urquijo ne reste au ministère que le temps nécessaire pour préparer le retour du prince de la Paix.

Lorsqu'en mars 1798, Charles IV a « exonéré » Godoy des charges de secrétaire d'État et de major de ses gardes, non seulement il l'a honoré d'un rescrit très gracieux, déclarant qu'il lui conservait honneurs, appointements, émoluments et entrées à la cour, mais il a tenu à lui communiquer lui-même le décret de retraite. Il est venu le trouver et, tirant le rescrit de sa poche, une grosse larme dans les yeux, il lui a tendu une main amicale. « Je vous assure, lui a-t-il dit, que je suis extrêmement satisfait des témoignages d'affection, de zèle et d'habileté que vous m'avez donnés dans l'exercice de votre ministère. Je vous en serai reconnaissant toute ma vie et dans toutes les circonstances je vous en donnerai des preuves pour récompenser vos services signalés (2). » Pouvait-il traiter en meilleurs termes un ministre qui demeurait son ami et qui, de par sa volonté, était devenu son parent? C'est en effet Charles IV lui-même, qui, sur les avis de Marie-Louise, a jadis décidé le mariage de Godoy avec la fille de l'Infant Luis, Maria-Teresa de Vallabriga-Bourbon. N'est-ce pas lui qui a donné à ce mariage la sanction d'un décret, qui a passé outre à tous les bruits publics, à toutes les rumeurs, à tous les scandales, car il était connu de tous que Godoy, s'il n'était pas marié, dès cette époque, à Josefa Tudo, avait avec elle une de ces liaisons qui ont un caractère durable. « Voilà plus d'une année, écrivait Zinoview, en 1799, que le prince, sûr de lui-même et d'une santé florissante, s'abandonne à toutes les femmes. Il a pris pour maîtresse une jeune fille de bonne famille et, pour comble de scandale public, il l'a établie quelque

(1) Geoffroy de Grandmaison. *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, 190.

(2) Godoy, prince de la Paix. *Mémoires*, trad. française, II, 190.

temps dans ses propres appartements, au palais. La reine s'est en vain efforcée de lui inspirer d'autres sentiments, mais elle n'a pas de confident, car Godoy les éloigne tous par intimidation. En outre, il effraie la reine en la menaçant de tout dévoiler au roi, si elle essaie de travailler à sa perte; il n'a pas, dit-il, autant à perdre qu'elle. La reine a dû céder et, à en croire la rumeur générale, il a été convenu que Godoy garderait sa maîtresse et que la reine lui choisirait un successeur. C'est aussi un officier aux gardes (1). » Godoy accueillit la faveur de Mallo avec un certain mépris goguenard. « Manuel, lui dit un jour le roi à Saint Ildefonse, qu'est-ce donc que ce Mallo? Je lui vois tous les jours des voitures et des chevaux récemment achetés : ou prend-il tant d'argent? — Sire, Mallo ne possède rien au monde; mais on sait qu'il est entretenu par une femme laide et vieille qui vole son mari pour payer son amant. » Le roi rit aux éclats et dit à la reine qui était présente : « Louise, que penses-tu de cela? — Eh! Charles, ne sais-tu pas que Manuel est toujours plaisant (2). »

C'est alors que Marie-Louise, pour satisfaire les ambitions de Godoy qui veut appartenir à la famille royale, a fait de sa main une princesse de la Paix en la personne de sa cousine Maria-Teresa. « Après son mariage, dit une dépêche de Zinoview, le prince sembla vouloir ménager la reine et sa femme. Mais, au bout de quelques semaines, il se souvint de nouveau de sa maîtresse. Dès le commencement de cette année (1798), elle passe tout son temps chez lui. Elle occupe la première place auprès de la princesse dans les diners et les réunions de gala. Les personnes de premier rang la traitent même avec beaucoup de respect (3). » Quand Godoy est congédié, le frère de

(1) *Revue historique*, Article de Tratchewsky, p. 53. — Godoy, *Mémoires*, II, 178.

(2) Geoffroy de Grandmaison. *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, 203 (d'après une dépêche d'Alquier du 29 vendôse an VIII).

(3) *Revue historique*, article de Tratchewsky, 54.

Josefa Tudo, par une sorte de compensation, reçoit une place.

Godoy lui-même reste à la Cour et voit chaque jour les souverains. Sa retraite est d'abord si peu un désastre, qu'un cortège considérable l'accompagne quand il quitte le Palais-Royal. Zinoview, qui constate cette intimité, est convaincu que si le prince de la Paix avait consenti à renvoyer Josefa Tudo, Saavedra était balayé. Quelles que fussent les intrigues qu'il put avoir liées avec la reine, tout aurait été oublié et le nouveau favori Mallo, qui avait reçu à la Cour un emploi correspondant à celui de gentilhomme de la Chambre, eût été renvoyé dans quelque régiment. « La société, concluait-il, attend avec la plus grande impatience la fin de cette espèce de lutte. Les deux ministres ne pensent qu'à leurs propres intérêts et encouragent par leur exemple la dépravation de mœurs et le



*F. P. M. D. Guillemardet, conventionnel,
ambassadeur de la République française.*

Portrait par Goya. (Musée du Louvre.)

désordre dans toutes les branches de l'administration (1). »

De l'aveu donc d'un observateur attentif, Godoy n'a passé la main que parce qu'il lui convenait de le faire, mais ceux qui l'ont remplacé finissent par l'éloigner des Résidences. Il se retire dans son domaine. Pourtant, ce n'est pas un vaincu que l'homme qui écrit à Marie-Louise la curieuse lettre que voici, datée du 26 septembre 1798 : « Madame, un homme poursuivi par l'envie et persécuté par la haine des injustes, ne peut reposer où leurs coups peuvent l'atteindre. Je sais ce que pensent de moi, je sais ce qu'en disent ceux qui m'ont obéi et qui m'ont craint. Je sais le degré d'autorité auquel ils sont parvenus. Mes désirs sont-ils donc indiscrets? Je suis bien partout. J'aime la solitude et les ruines. Je ne veux rien devoir à la violence ni que personne se gêne pour moi. Si Votre Majesté sait ce que je dois faire et si elle a quelque sentiment de bienveillance pour moi, qu'elle parle et j'obéirai. Manuel n'agira pas autrement. Manuel, cet homme qui a donné tant d'instants de plaisirs à Vos Majestés, ne veut pas leur être à charge une seule minute. Mais il sera toujours le même fidèle, loyal et reconnaissant vassal de Vos Majestés. » Et il ajoute avec sa verve d'Estramadurien : « Au nom de Dieu, que Votre Majesté songe à ce mal à la gorge. Prenez garde qu'il n'en arrive comme du fort de l'Escorial (2). » La solitude dont parle Godoy, c'est le fameux Soto de Roma, qui n'est pas précisément une ruine, qui n'est pas davantage une solitude, car le prince de la Paix y est entouré d'une petite cour de familiers. Mais solitude et ruines font mieux, on le comprend, dans la littérature épistolaire.

Si enchanté que Godoy se dise de la vie des champs, il se rappelle fréquemment au souvenir de Marie-Louise. « Madame, lui écrit-il, le 2 août 1799, Dieu bénisse Votre Majesté. C'est ce que je lui demande à ce moment même

(1) *Revue historique*, article de Tratchewsky, 54.

(2) Modesto Lafuente. *Historia de España*, XVI, 4.

où, dans la solitude, je regarde d'une part les rêves de l'ambition qu'a abattus votre bras puissant et de l'autre les pompes délicates de la reconnaissance en vous rendant l'hommage que je vous dois. Le livre de ma vie, Madame, l'histoire du monde, la mémoire de vos ancêtres, voilà ce qui préoccupe Manuel entouré de livres où il trouve le souvenir d'existences d'hommes utiles à la patrie, d'hommes dont les doctrines m'enseignent, me voyant inutile et réprimandé par mon propre cœur, à vivre plus graves les jours que je donnais à la mollesse. Ah! Madame, que je suis inutile! Je ne puis rien faire et je ne désire rien que ce que j'ai et j'ai ce que je ne mérite pas. Oh! justice éternelle! Dieu l'a voulu! J'obéis, Madame, avec résignation. Mais mon âme ne suit pas en sœur les misérables membres de ce corps. Ils aiment le repos et l'indépendance, tandis qu'elle leur impose les exercices qui sont leur devoir. L'esprit résiste, Madame, et Manuel ne pense plus à son existence. Mes yeux se mouillent de larmes, en m'expliquant à une amie dans la langue de la réalité. Ah! Madame, c'est maintenant qu'on voit tout clairement. Maintenant, la chaleur de mon zèle s'est calmée, mon langage a changé. Convaincu que je n'ai pas su tirer bon parti des dons que m'a accordés la nature, j'implore votre pardon, Madame. Que Vos Majestés me pardonnent. Qu'en bons rois, ils m'imposent l'obligation de réparer le mal, qu'elles y parent et qu'elles m'absolvent des fautes que j'ai pu commettre (1). » Marie-Louise, tout occupée de Mallo, fait la sourde oreille. Les lettres ne suffisent pas à l'apaiser. Enfin, Godoy réussit à l'attirer à Soto de Roma. Mais l'entrevue n'a pas, comme l'ont eu tant d'autres entrevues, le résultat vainqueur qu'il en espérait. « Madame, lui écrit Godoy au lendemain de son départ, j'ai vu Votre Majesté. Ma consolation sera complète si votre voyage a été aussi heureux que le promettaient vos visages. J'ai reçu la visite des Ossuna et aussi celle de

(1) Modesto Lafuente. *Historia de España*, XVI, 6.

l'ambassadeur de France. Eux ont parlé de leurs intérêts; lui d'affaires et de désirs. Ma personne a paru l'intéresser, et en dépit de ma modestie et de la réserve que j'ai mise à ne répondre que par oui et par non, il m'a fait de tout un plan développé. Je crois que Vos Majestés ne voient pas bien ce qui se passe, que du moins, elles ne croient pas que les envoyés d'ici n'ont pas confiance dans le gouvernement. Ils craignent, disent-ils, la ruine de l'Espagne et ils croient que le remède est dans mes mains à moi, pauvret, qui ne sais rien de rien. J'espère enfin que mon fils aura meilleure situation que le père, et son père a essayé, selon justice et vérité, de le détacher de pareilles idées. Ceci, Madame, est pour que Vos Majestés sachent ce qui s'est passé et n'ignorent pas ce que fait Manuel. La retraite où il vit est le meilleur don que Vos Majestés puissent lui faire (1). »

Malgré tout l'art qu'il met à tout demander sans demander rien, le prince de la Paix n'est pas rappelé au ministère. Il se confine alors dans le jardinage. C'est un bon père de famille, préoccupé de naissances et de progéniture, d'horticulture et de l'agrandissement de son domaine. Sur tous ces sujets, Godoy plaisante agréablement dans sa lettre du 9 septembre 1800. « Madame, écrit-il, quand j'étudiais le latin, je me suis beaucoup intéressé aux lettres de saint Jérôme. Le caractère de ce vieillard m'enthousiasmait et son entêtement, même vis-à-vis de Dieu, prouvait bien la rectitude de sa raison. Qui sait si le saint n'aura pas demandé que mon petit lui ressemble. C'est pour demain, j'espère que demain tout sera fini, car hier, il n'y eut rien et aujourd'hui voici un an de la fausse-couche. Enfin, Madame, j'aviserai et je vous renouvelle mes remerciements pour tout ce que Vos Majestés ont la bonté de faire. Mais mettrai-je le grand uniforme le jour du baptême? Celui des Suisses sera-t-il suffisant? Je le crois, mais soyons clairs, pourquoi vanter les choses avant de les

(1) Modesto Lafuente. *Historia de España*, XVI, 6.

connaître? Contentons-nous donc d'un peu d'excès, puis, si c'est lui qui est créancier, on lui donnera galas et galons. Voilà ce que je pense, Madame, et j'attends la résolution de Votre Majesté pour ne pas me tromper. Je pense à acheter le jardin, bien que le prix me tienne à cœur. Mais on doit se mettre d'accord, car j'ai proposé une nouvelle évaluation et j'irai le voir (1) ». L'enfant qui allait naître à Godoy fut une fille. Ce fut le seul enfant qu'il eut de sa femme. Il avait deux fils naturels de Pepa Tudo, fille d'un ancien militaire qui était intendant du palais du Buen Retiro. Josefa Tudo, d'un caractère doux et paisible, avait beaucoup contribué à calmer les violents et brusques emporements du prince de la Paix (2).

Même alors qu'il vivait dans cet exil doré, Godoy avait repris une sorte de faveur. Quand le gouvernement consulaire chargea Alquier d'offrir à Urquijo une Bible et un Virgile imprimés chez Didot avec une fort belle boîte de pistolets, l'on n'oublia point à Paris de faire la part de Godoy : il reçut une armure damasquinée (3). C'était aux yeux d'Alquier un des personnages les plus importants de l'échiquier politique madrilène. Traçant à son ministre, en frimaire an IX, le tableau de la Cour de Madrid, il s'exprimait ainsi : « La nécessité de cacher au roi, depuis trente ans, le dérèglement de sa vie, a donné à la reine l'habitude d'une dissimulation profonde. Nulle femme ne ment avec plus d'assurance et n'a une perfidie plus concentrée. Anti-dévote et même incrédule, mais faible et timide à l'excès, l'apparence du moindre danger lui fait éprouver toutes les terreurs de la superstition... Tous les jours, elle écrit au prince de la Paix. On l'informe en échange des aventures de tout genre qui arrivent à Madrid; pendant que le roi

(1) Modesto Lafuente. *Historia de España*, XVI, 7.

(2) Comte de Toren. *Hist. du soulèvement de l'Espagne*, trad. franç., I, 81.

(3) Geoffroy de Grandmaison. *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, 191.

dîne, le premier secrétaire d'État a régulièrement une conversation d'environ une heure avec elle. Cette déférence est de rigueur. Le ministre ne tiendrait pas vingt-quatre heures s'il voulait s'y soustraire... A cinquante ans elle a des prétentions et une coquetterie qu'on pardonnerait à peine à une femme jeune et jolie... Ses dépenses en toilettes et en bijoux sont énormes. Il est rare qu'un courrier expédié par l'ambassadeur arrive sans deux ou trois robes (1). » Aussi, lors de l'arrivée des présents consulaires aux ministres et au prince de la Paix, comme la reine s'enquit si le Premier Consul ne lui enverrait rien, on s'empressa de lui offrir un déjeuner de porcelaine de forme nouvelle et des robes de mousseline brodées très légères et très claires, comme on les portait à Paris. Durant tout le Consulat, ces présents se réitérèrent (2).

Le roi Charles IV, qui n'avait rien reçu, fit comprendre qu'il serait heureux qu'on lui envoyât des fusils de chasse de la manufacture d'armes de Versailles. Il ne voulut d'ailleurs pas demeurer en reste avec le Premier Consul. Il fit choix, en personne, dans les haras d'Aranjuez, de seize chevaux d'une rare beauté qu'il fit amener à Bonaparte par un adjudant de la grande écurie, assisté de vingt-deux palefreniers et d'un artiste vétérinaire. Toute cette escorte avait des livrées galonnées d'or avec cocarde espagnole et fleurs de lys. Le gouvernement consulaire craignit que

(1) Dépêche du 8 Brumaire, an VIII. — On lit dans un autre rapport : « C'est la débauche dans toute sa laideur ; c'est le scandale le plus révoltant : nulle urbanité, nulle délicatesse, nulle pudeur privée ni publique. Les mœurs sont corrompues sans être adoucies... Aucun ménagement, aucun voile ne dérobe cet affreux spectacle aux yeux de la multitude et peut-être de toute l'Espagne ; il n'est pas une seule personne qui ne sache que pour alimenter l'étrange sensibilité de la reine, ce n'est pas trop d'un fonctionnaire en titre (le roi) et des attentions passagères du prince de la Paix et du concours fréquent de l'élite des gardes du corps ».

(2) La reine d'Espagne figure en l'an IX pour 19 958 francs chez le citoyen Leroy, marchand de modes ; 29 000 francs chez la dame Minette ; 5 685 francs chez la demoiselle Loline, marchande lingère ; 3 173 francs chez le citoyen Duplan, marchand de fleurs artificielles.

l'exhibition, dans les rues de Paris, des armes des Bourbons, ne fit émeute. Il aurait bien voulu que les chevaux fussent présentés au Consul en tenue de route. Charles IV n'en voulut point démordre, disant que si quelqu'un insultait en Espagne les couleurs françaises il le ferait pendre, que le général Bonaparte n'avait qu'à en faire autant pour les couleurs espagnoles (1). Cependant, au lendemain de Marengo, le gouvernement consulaire se montrait très large, à ce point que le prince de Conti, réfugié en Catalogne, demanda un passeport pour traverser la France et se rendre en Allemagne (2).

Il y eut, cependant, quelques troubles passagers dans la bonne harmonie des deux gouvernements. Lucien Bonaparte ayant publié, sans le signer, un *Parallèle entre César, Cromwell, Monk et Bonaparte* qui émut beaucoup l'opinion, le Premier Consul crut devoir le désavouer. Il demanda fort bruyamment à Fouché comment il laissait circuler librement de semblables pamphlets dont l'auteur devrait être à Vincennes. « Mais, cet auteur, répliqua Fouché, c'est votre frère Lucien (3). » On n'envoya pas cet indiscret au château de Vincennes, mais on l'expédia comme ambassadeur en Espagne. La chose se fit si brusquement que le cabinet de Madrid ne fut pas consulté. Or, Lucien avait un passé révolutionnaire compromettant. A la nouvelle de cette nomination, Godoy écrivait à la reine le 17 novembre 1800 : « Cette nomination sera fatale, tant par les relations de cet homme que par le fanatisme de quatre prostituées et de tout autant de coquins qui bravent la pudeur et l'autorité (4). » Et, il suggérait une procédure capable d'écartier le danger. « Sans perdre de temps, disait-

(1) Geoffroy de Grandmaison. *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, 192.

(2) Geoffroy de Grandmaison. *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, 205.

(3) Modesto Lafuente. *Historia de España*, XV, 374.

(4) Général Gomez de Arteche. *Reino de Carlos IV*, tome II, 253.

il, il me semble que le Gouvernement pourrait dépecher un courrier pour dire à l'ambassadeur que la nomination de cet individu ne laisse pas d'étonner Vos Majestés. Car, aucune ouverture ne l'ayant précédée et Vos Majestés étant dans une entente si complète avec le gouvernement français, l'amitié ne pourrait que s'en ressentir et la confiance s'en plaindre. Le personnage désigné, d'une part, ne réunit pas les qualités qu'exige cet emploi. Il n'a qu'un avantage particulier et appréciable, c'est qu'il est le frère du Consul, circonstance d'autant plus nuisible qu'à sa faveur il sera accueilli dans bien des maisons à Madrid et que ce sera un moyen de troubler la tranquillité publique. Le roi qui n'a voulu se mêler d'aucune intrigue en France au temps des chimères et des partis, mettant peut-être les intérêts de la république avant ses intérêts propres, ne devait pas s'attendre maintenant à une semblable réciprocité. Bien que ce ne soit point une personne que Votre Majesté recevrait avec plaisir, ses idées sur ce point changeraient s'il s'agissait d'un objet de grave importance pour le Gouvernement et si les explications qu'exige la confiance précédaient. Je crois, Madame, que sans m'en mêler davantage, voilà ce qu'il faudrait. » Les Espagnols ne pouvaient se faire à cette idée que Bonaparte envoyât « en Espagne, comme si c'était un pays inculte, les bêtes féroces et les perturbateurs de la tranquillité (1). »

Il était trop tard pour toutes les démarches. Récemment veuf d'une femme qu'il avait adorée (2), n'étant retenu par rien en France, Lucien s'était mis en route dès sa nomination et arrivait à l'Escorial le 2 décembre (3). Godoy en était informé sur l'heure et le 4 il répondait à la reine : « Le

(1) Modesto Lafuente. *Historia de España*, XV, 375.

(2) « Le temps de mon grand bonheur est passé avec cette Christine, écrivait-il le 14 novembre, la meilleure, la plus aimable, la plus douce des épouses. Le vide qu'elle m'a laissé n'est pas rempli. Il ne se remplira jamais. Ayez bien soin de sa tombe. Que les fleurs^{ne} se flétrissent pas! »

(3) Iung. *Lucien Bonaparte*, II, 6.



Marie-Louise de Parme, reine d'Espagne.

Portrait de Francisco Goya. (Musée du Prado, à Madrid.)

portrait du nouvel ambassadeur me paraît mal, très mal et pires encore les erreurs où je vois Vos Majestés, car il n'arrive pas chargé de la colère de son frère, mais avec de grands projets qui ne se lieront que par le moyen des négociations avec les puissances qui traitent de la paix, sans que Vos Majestés les connaissent. Enfin, Madame, le Français est toujours Français, et aujourd'hui on ne garde pas sa parole quand les choses changent (1). »

Godoy était bien informé. Le départ de Lucien de Paris n'avait eu que pour prétexte l'incident de son pamphlet. Si Bonaparte était heureux de l'éloigner de Paris, il avait surtout besoin de lui, pour une mission toute confidentielle, sur laquelle on n'allait pas tarder à s'expliquer.

Au début de son séjour à la Cour d'Espagne, Lucien Bonaparte ne parut préoccupé que de réorganiser. Il n'avait amené avec lui que sa fillette et la gouvernante qui l'élevait. Ce fut donc la femme de son secrétaire, M^{me} Desportes, jeune Espagnole d'une grande beauté, qui fit les honneurs des salons de l'ambassade (2). Il en résulta que beaucoup de ses compatriotes s'y trouvèrent comme chez eux et que Lucien et son personnel furent aussitôt de plain-pied avec l'aristocratie espagnole. Lucien se lia étroitement avec M^{me} de Santa Cruz. Le marquis, très vieux, remplissant une charge au Palais, était un vrai type de courtisan. Sa femme, un peu sur le retour, était encore belle et d'un esprit charmant. Sans cesse Lucien allait prendre le chocolat chez elle. La marquise était une des dames les plus élégantes de Madrid, et M^{lle} Minette, la célèbre marchande de modes de la rue Laffitte, fraudait la douane espagnole pour introduire pour elle, au delà de la frontière, des toilettes à la dernière mode de Paris et que nulle indiscretion n'eût déflorées (3). Introduite par une lettre de Talleyrand,

(1) Lafuente. *Historia de España*, XV, 376.

(2) Iung. *Lucien Bonaparte*, II, 7.

(3) Iung. *Lucien Bonaparte*, II, 32-35. — La marquise de Santa-Cruz semble avoir été plus qu'une amie pour Lucien qu'elle atten-

dont la chaleur prouve peut-être seulement que l'intelligente modiste avait le crédit large et facile pour la belle, nonchalante et dépensièrre créole qu'était M^{me} de Talleyrand, M^{le} Minette était un des personnages les plus importants de l'ambassade. « Vous savez, écrivait le ministre, que tout ce qui tend à couronner la supériorité française en quelque genre que ce soit d'industrie, donne des droits à la bienveillance du Gouvernement. L'élégance et l'urbanité françaises, dans quelque genre que ce soit, plaident en faveur de tout ce qui tient au rétablissement de nos modes qui sont un des objets les plus importants de nos anciennes exportations (1). » Lucien accueillit donc de son mieux cette nouvelle ambassadrice, bien qu'à part lui, il la jugeât commune et surtout très bavarde (2). L'important était que les robes plussent. Comment n'eussent-elles pas charmé Marie-Louise. « Chaque groupe ou trophée de trois robes était composé d'un très élégant habit du matin, dit un déshabillé, d'une robe de promenade d'étoffe toute nouvelle et d'une autre robe extrêmement riche en broderie, d'un genre aussi tout récemment produit par les manufactures de Lyon et dite robe de gala. Au pied de chacun de ces groupes une très grande corbeille de satin blanc à torsade d'or et d'argent contenait, avec les chausures adaptées à chaque costume, tous les accessoires de rigueur ou de fantaisie (3) ».

Ainsi étayé par une prétresse de la mode, bien accueilli

dait à Paris à son retour d'Espagne. « Sallé, écrivait-il en 1801, fait pour moi la *Vénus en mantille*. Ici Sallé a sacrifié son genre à un portrait de femme qui domine son paysage. Il s'inspire pour cette figure de femme de celle de la marquise S. C. Il pouvait plus mal choisir. Ce tableau est très gracieux et peut-être le meilleur du maître. » *Id. ibid.*, II, 112.

(1) Jung. *Lucien Bonaparte*, II, 23.

(2) En véritable prétresse de la mode, la citoyenne Minette était vêtue fort élégamment. Elle était même jolie femme de figure, blanche, rose, grassouillette, mais n'avait rien de distingué dans sa manière de s'exprimer. *Mémoires*.

(3) *Lucien Bonaparte, Mémoires*.

par les salons, Lucien se mit en devoir de remplir sa véritable mission. Elle fut facilitée par l'homme même qui avait si mal accueilli sa nomination. Le prince de la Paix venait d'être rappelé. Il se montra pour lui aimable, obligeant et sincère et il fit tout à fait la conquête de Lucien. « J'avais autant d'amitié pour lui, écrit-il dans ses *Mémoires*, qu'il voulut bien m'en témoigner en toute occasion (1). » Mais quels que fussent ses efforts pour ranger le Premier Consul à son appréciation, il n'obtint de lui qu'un refus très sec à la demande qu'il lui faisait de son portrait pour le favori. « Je n'enverrai jamais mon portrait à un homme qui tient son prédécesseur au cachot et qui emploie les moyens de l'Inquisition. Je puis m'en servir, je ne lui dois que du mépris (2). »

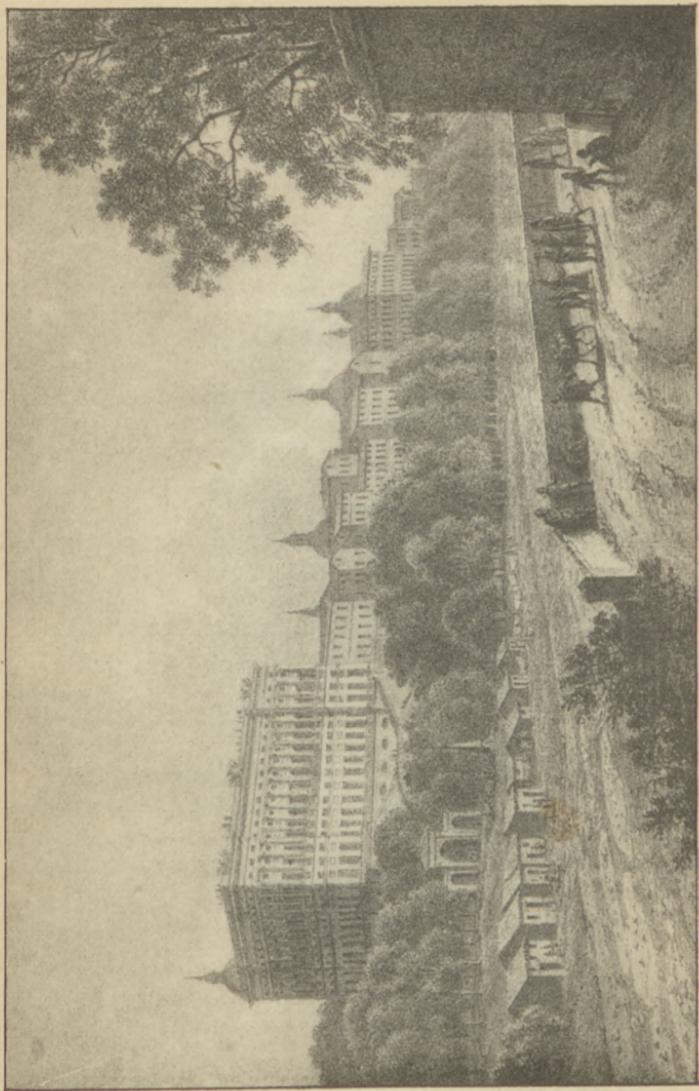
Les travaux souterrains que Godoy menait depuis deux ans de Soto de Roma avaient abouti. Après avoir longtemps fait entendre à la reine que de mauvais conseillers lui dérobaient la vérité, qu'ils étaient incapables de trouver les expédients nécessaires pour éviter des dangers quand il s'en présentait, dans une lettre du 5 février 1801, il avait pris, sans masque ni ambage, l'initiative de la lutte. « Je sais, Madame, écrivait-il, que les ennemis de Vos Majestés et les miens mettent à profit l'absence et que les intrigues vont leur train. Je crois qu'il faut tout de suite couper court à ce mal. Jovellanos et Urquijo sont les chefs de l'association. Leurs partisans sont peu nombreux, mais il vaut mieux qu'ils n'en aient aucun. J'irai dimanche ou lundi à la Résidence et je voudrais mettre à profit le voyage pour connaître les décisions du Portugal, ruiner le complot qui entoure Vos Majestés et revenir sans plus de doutes sur des choses aussi importantes (3). »

Le résultat de ce voyage fut de transformer Godoy de

(1) *Lucien Bonaparte, Mémoires.*

(2) Jung, *Lucien Bonaparte*, II, 117. La lettre de Napoléon est du 8 avril 1801.

(3) Modesto Lafuente. *Historia de España*, XV, 347.



Le Palais du Roi à Madrid.
Dessiné par Bacler d'Albe. Lithographie de G. Engelmann. (Bibliothèque Nationale. Estampes.)

conseiller occulte en maître avoué. Urquijo est disgracié et le nouveau secrétaire d'État est Caballero, parent de Godoy. On donne comme raison à cette disgrâce le mauvais accueil que le ministre a fait aux propositions françaises. Bientôt même Urquijo est arrêté (1). Quant au favori Mallo, c'était ce qu'on appelait au XVIII^e siècle une espèce. « Mallo, écrivait un diplomate français, ne peut aller à rien. Sa médiocrité convient fort bien à la reine empressée de jouir de l'autorité qu'elle a ressaisie et au prince de la Paix qui, dégoûté depuis fort longtemps des fonctions personnelles d'amant en titre, a bien pu consentir à avoir un remplaçant, mais non pas un rival. Mallo est majordome de semaine, ce qui revient à nos gentilshommes servant par quartier. On le paie en argent qu'il gaspille en bijoux, en chevaux, en voitures. Au reste, toujours environné d'espions, n'ayant pas la liberté de se lier avec qui que ce soit, surtout avec des femmes, il est certainement l'homme le plus malheureux, car il est difficile de concevoir qu'il puisse trouver son bonheur dans l'exercice de son état (2). » A peine le prince de la Paix réinstallé à la Cour, le malheureux Mallo se brouilla avec la reine. « La disgrâce de Mallo, écrivait Lucien à Talleyrand le 5 avril 1801, a été l'effet d'une boutade de la reine, qui s'est repentie le lendemain. Le prince l'a aidé à rentrer en grâce. Cet homme seul lui convient (3). »

La politique française n'avait pas à s'occuper de cette nullité. Il en était différemment de Godoy, malgré le mépris que Bonaparte affectait à son sujet. L'idée, qui avait motivé l'envoi de Lucien à Madrid, était un arrangement à faire avec l'Espagne dans lequel Godoy devait avoir sa part. On fit, en effet, briller à ses yeux l'espoir d'une principauté. La victoire de Marengo avait mis à la disposition

(1) Geoffroy de Grandmaison. *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, 212.

(2) Iung. *Lucien Bonaparte*, II, 8.

(3) Iung. *Lucien Bonaparte*, II, 19.

du Premier Consul la plus grande partie de la haute Italie. Le plan de Napoléon était celui-ci : on agrandira les États du vieux duc de Parme, qui abdiquera au profit de son fils, gendre et neveu de Charles IV, qui deviendra de la sorte roi de Toscane. La Cour de Madrid rétrocédera la Louisiane cédée en 1763 et donnera, d'autre part, tout son concours contre l'Angleterre, fallût-il pour cela combattre le Portugal (1).

Les agents français qui sont mêlés à la négociation, Lucien compris, se rendent bientôt compte que Marie-Louise est séduite par cette combinaison qui assure à sa fille un trône. Certains donc d'atteindre le but qu'ils visent, ils font entendre dès le début des pourparlers qu'ils entendent eux aussi tirer parti de la négociation. « J'avoue de bonne foi, disait alors Urquijo à Hervas, que bien que j'en sache long sur la corruption des hommes, je n'en suis pas moins surpris de l'abîme de corruption que je vois, mais ne faut-il pas jouer avec les cartes qu'on a en mains (2) ». Cevallos sera moins scrupuleux encore et toute la Cour de Madrid fait fête à Lucien ravi. « Ici, écrit-il, je suis comblé de faveurs. J'ai rompu la barrière de l'étiquette, je suis reçu quand il me plaît, et en particulier, je parle affaires avec le roi et la reine. Le prince de la Paix, loin de s'en alarmer, s'en réjouit (3). » Tout le personnel de l'ambassade est jeune, élégant, gai, mondain. Il y a là Desportes, Bachioci, le futur mari d'Elisa, Sapey, le poète Arnault. On court les aventures, et un jour Lucien reçoit dans ses bras une belle Espagnole qui fuit à l'Ambassade la jalouse de son mari. Il y a scandale et il y aurait duel sans l'intervention de la marquise de Santa Cruz (4). Mais Lucien, au milieu de plaisirs qui ne s'arrêtent pas au pied du trône,

(1) Geoffroy de Grandmaison. *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, 210.

(2) Modesto Lafuente. *Historia de España*, XV, 375.

(3) Lettre du 24 Pluviôse an IX.

(4) Iung. *Lucien Bonaparte*, II, 48.

a cru trouver l'occasion de jouer un mauvais tour à Joséphine qui est la bête noire de tous les Bonaparte. La plus jeune des infantes, Marie-Isabelle, a treize ans, l'âge nubile en Espagne. Elle a été élevée par une Française et l'on prétend qu'au rebours de ses compatriotes elle aime beaucoup la France. Un jour la reine dit à Lucien : « Isabelle est ma fille chérie. On ne peut pas être plus jolie ni meilleure et je veux qu'elle soit heureuse (1) ». Ce premier propos est un peu vague. Godoy le met en valeur en exprimant un jour d'avril 1801 le regret que Bonaparte ne soit ni veuf ni divorcé (2). Lucien est trop heureux de prendre acte de cette ouverture. Il en transmet la nouvelle à Bonaparte qui communique naturellement la lettre à Joséphine et la commission n'est pas pour améliorer les rapports entre beau-frère et belle-sœur. Bonaparte refuse de se laisser entraîner dans la voie du divorce, mais ce n'est pas sans qu'il y ait eu plus d'une conversation (3). D'Azara, qui est à Paris, entretient de ce grand projet et Talleyrand et tous ceux qui, dans sa pensée, peuvent le faire aboutir. La jeune princesse ne serait-elle pas un lien de plus entre la France et l'Espagne ? Et la politique du Premier Consul ne doit-elle pas avoir pour base l'union sans limite des deux peuples ? Le seul qui, semble-t-il, n'ait rien su ni des ouvertures, ni de la négociation, c'est Charles IV qui compte de moins en moins à sa Cour. Voici plusieurs années que Marie-Louise l'a tout à fait dressé. Dans des conversations gaies et amicales, elle lui a tout d'abord prouvé que l'éclat, dont elle est environnée, suffirait pour éloigner les tentations si elle pouvait en avoir ; puis,

(1) Jung. *Lucien Bonaparte*, II, p. 67.

(2) Geoffroy de Grandmaison. *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, p. 214, d'après les *Mémoires* de Lucien. — Godoy prétend, dans ses *Mémoires*, que l'idée lui fut proposée par Lucien.

(3) Modesto Lafuente. *Historia de España*, XVI, 14, d'après les *Mémoires* d'Azara. Ces *Mémoires* vont être prochainement traduits en français.



Quand elles sont jeunes!
Tableau de Francisco Goya. (Musée de Lille.)

elle lui a démontré qu'user du mariage nuisait à sa santé et Charles IV, toujours complaisant, a consenti à faire lit à part. Il y a plusieurs années que cela dure; il en a pris l'habitude et n'y pense plus. D'ailleurs, il dit à qui veut l'entendre et avec une bonhomie qui contraignait, paraît-il, Alquier et Truguet à baisser les yeux, « que son frère de Naples est un sot, qui se laisse mener par sa femme (1) ». On n'a pu, cependant, lui dissimuler la négociation relative à la Toscane. Comment s'en inquiéterait-il, puisque Godoy, bien qu'il ne soit pas encore rentré aux affaires, dirige tout dans la coulisse? C'est en effet le favori qui trace à Marie-Louise le schéma de la lettre qu'elle doit adresser à son frère, le duc de Parme, pour sonder ses intentions (2). Voici en effet ce qu'elle lui écrit le 28 février: « Je ne sais, mon cher frère, si, bien que les conditions du traité entre l'Empereur et la France (3) soient très avantageuses en ce qui concerne notre famille, nos façons de voir pourront être les mêmes. Mais la chose est faite : si tu veux passer en Toscane, tu y deviendras roi. Nous avons fait quelques sacrifices pour acquérir ces avantages et je ne crois pas, ni le roi non plus, que tu puisses les regarder avec indifférence. Mais, quoique le traité soit fait et qu'on attende sa ratification, il reste un point à fixer. Il faut que tu me répondes. Il y a longtemps que tu manifestes ton désir de ne pas quitter Parme. Ta tranquillité nous intéresse et nous voudrions la rendre compatible, car, ignorant si le traité secret n'a pas disposé déjà de ces États, je ne puis t'assurer la permanence. Mais, au cas où nous l'obtiendrions et où cela te conviendrait, ton fils et ta fille, avec notre petit-fils, deviendraient rois de Toscane en renonçant aux droits qu'ils ont sur les États de Parme et alors tu en jouirais

(1) Tableau de la Cour d'Espagne cité par Jung. *Lucien Bonaparte*, II, p. 10.

(2) Le brouillon de cette lettre porte de la main du prince de la Paix cette annotation : « Madame, on ne peut ni raccourcir, ni dire moins dans le cas présent. Je désire avoir réussi. »

(3) C'est la paix de Lunéville.

tranquillement toute ta vie durant, mais si tu veux venir tout de suite à Florence, renonçant à Parme, tu peux le faire et, alors, ta maison demeurera réunie comme jusqu'ici. Tout cela est préventif, car nous ne savons pas si, même pour ta vie durant, nous pouvons compter qu'on te conserve l'État dont tu jouis, car nous ignorons les clauses du traité secret entre l'Empereur et la France et l'on pose la question aujourd'hui, par courrier extraordinaire. Mais il est bon que tu me répondes catégoriquement, si tu veux ou ne veux pas aller en Toscane (1) ». Dès lors, les négociations marchèrent rapidement.

Au début de mai, le prince et la princesse de Parme quittèrent Madrid pour aller prendre possession du nouveau royaume qui leur était échu, l'Étrurie. Bonaparte avait tracé le plan de leur voyage qui comportait un séjour à Paris. « Il voulait voir, à écrit la reine d'Étrurie, quel effet produirait en France la présence d'un Bourbon (2). » Roi et reine se mirent en route, terrifiés, indignés des calculs de la politique qui se souciait peu de mettre leurs jours en danger en les envoyant « dans un pays où il avait déjà été fait un massacre si atroce de leur famille (3) ». Ils voyagèrent incognito sous le nom de comte et comtesse de Livourne. Quand ils arrivèrent aux limites de la Gironde, ils furent accueillis par le général Bessières et la garde des Consuls, le préfet et le général commandant la 11^e division militaire. Ils firent leur entrée à Bordeaux au son des cloches et au bruit de l'artillerie (4). A leur arrivée à Paris, le 25 mai, leur terreur devait être apaisée, mais la reine d'Étrurie avait la fièvre tierce. Le roi, accompagné par d'Azara, dut se rendre seul à la Malmaison, et bientôt les fêtes commencèrent. Le 29, le *Journal de Paris* saluait les

(1) Modesto Lafuente. *Historia de España*, XV, p. 79.

(2) Général Gomez de Arteche. *Reinado de Carlos IV*, II, 276.

(3) *Mémoires de la Reine d'Etrurie*, p. 9.

(4) *Journal de Paris*, 3 Prairial an IX.

arrivants par la publication de ce quatrain du vieux poète Augustin Ximenez :

Entre les descendants du plus grand des Henris,
Bonaparte choisit comme aurait fait la France.
La Toscane autrefois nous donna Médicis;
Aujourd'hui, la vertu va régner dans Florence (1).

La reine d'Étrurie, remise de la fièvre, a pu se rendre à la Malmaison le 28. Le 30, dîner chez le Premier Consul, et le soir à neuf heures et demie les jeunes souverains assistent, dans la loge de Bonaparte à l'Opéra, à la représentation d'*Iphigénie* et du ballet de *Télémaque*. Le lendemain, Talma, Lafond et la Raucourt jouent pour eux *OEdipe* au Théâtre-Français. Bien que Lafond ne soit pas très en voix, le public applaudit avec enthousiasme ce vers :

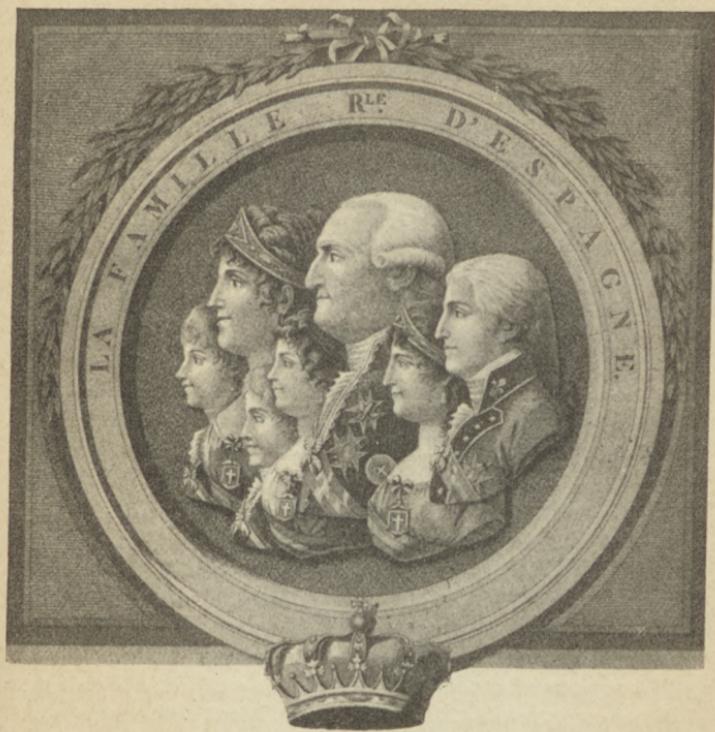
J'ai fait des souverains et n'ai pas voulu l'être (2).

Le lendemain, le roi d'Étrurie visite le Muséum des Arts, les salles et la bibliothèque de l'Institut où il feuillette l'*Histoire des Poissons* de Lacépède. « Quel bel ouvrage ! » s'écrie-t-il (3). Lalande, jaloux d'avoir laissé l'honneur du mot historique à Lacépède, offre au roi d'Étrurie le calcul exact qu'il vient de faire du méridien de Florence. Le 5 juin, il y a grande parade militaire, visites officielles, dîner aux Tuileries. Le 8, Talleyrand offre une fête parée à Neuilly. L'avenue et la cour du château sont illuminées. M^{es} Siro et Grassini chantent au concert. Dans les jardins décorés, entre les fontaines en nappes d'eau et les colonnes flamboyantes, des bergers étruriens dansent. Mais la réception la plus splendide, c'est celle que Berthier, ministre de la guerre, donne le 14 juin pour l'anniversaire de Marengo. Les femmes de Paris se pressent aux jeux militaires et aux exercices de l'aéronaute Garnerin. « La

(1) *Journal de Paris*, 9 Prairial an IX.

(2) *Journal de Paris*, 11 Prairial an IX.

(3) *Journal de Paris*, 17 Prairial an IX.



Dessin de R. Cosway, gravé par Cardona. (Bibliothèque Nationale. Estampes.)

plupart d'entre elles, dit une note du *Moniteur*, s'étaient déjà trouvées à des fêtes données par les ministres des relations et de l'intérieur. Mais tel est le goût exquis, dont l'art de plaire semble avoir doué particulièrement les Françaises, que lors même que leur beauté réputée est déjà l'objet d'une sorte de culte public, leur grâce semble chaque jour se développer sous une forme nouvelle. » Un grand banquet termina cette fête, où l'on avait montré aux hôtes du Premier Consul « l'élite des beautés que cette cité

possède, servie par l'élite des chefs de nos guerriers (1). »

Après ce long séjour, les jeunes souverains ne surent pas partir. Ils avaient fait bonne impression sur le public et sur le corps diplomatique, mais Bonaparte avait conçu une déplorable opinion du roi d'Étrurie. « C'est un triste prince, disait-il. On n'a pas idée de son indolence. Pendant son séjour ici, je n'ai pu obtenir qu'il donnât un instant d'attention à ses affaires, ni qu'il prit une plume. Il ne pense qu'aux plaisirs, au théâtre, au bal. Le brave Azara, qui est un homme de mérite, fait tout ce qu'il peut, mais il perd son temps (2). » Ainsi Bonaparte avait l'impression qu'il installait un souverain incapable en Étrurie.

La deuxième partie de la mission de Lucien avait-elle eu des résultats plus satisfaisants? Charles IV avait bien consenti à attaquer les Anglais dans leur allié le Portugal, dont le régent était son gendre. Mais il avait posé comme condition que le pays ne serait pas morcelé. Dès lors, Godoy voyait s'évanouir sa principauté, et le titre de généralissime, qu'on lui donnait pour le consoler, le laissait très froid (3). Ni les Espagnols, ni les Portugais n'avaient envie de se battre. « Pourquoi nous battrions-nous? disait le généralissime portugais au général espagnol Solano. Le Portugal et l'Espagne sont des mulets de charge. L'Angleterre nous a lancés, la France nous aiguillonne. Sautons, agitons nos grelots, mais, au nom de Dieu! ne nous faisons pas de mal. On rirait trop à nos dépens (4). » Godoy entendit ce langage. 15 000 Français venaient de traverser le nord de l'Espagne, accueillis en amis, fêtés, accablés d'invitations (5). Il semblait qu'on n'avait plus qu'à

(1) *Moniteur Universel*, 27 Prairial an IX. La 17^e demi-brigade, qui avait décidé de la journée de Marengo, jouait naturellement le premier rôle dans cette fête.

(2) Modesto Lafuente. *Historia de España*, XV, 382.

(3) Geoffroy de Grandmaison. *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, p. 219.

(4) *Mémoires de l'Académie de Caen*, 1895, p. 159.

(5) Marbot, *Mémoires*, I, 138.

prendre Lisbonne. Godoy arrêta soudain la campagne, malgré les éloges et les fleurs de rhétorique dont le couvrait le *Moniteur*, et s'installa à Badajoz. Deux mois plus tard, Lucien signait la paix.

Bonaparte se laissa aller à une épouvantable colère (1). « Le rôle d'un ambassadeur, écrivait-il, lorsqu'il remplit ses instructions, aide, par là, le développement des plans généraux. » Lucien blâmé, désavoué, démissionna bruyamment. A Paris, on évaluait à 50 millions ce qu'il avait grappillé en Espagne (2). Les chiffres qu'il avouait étaient moins élevés. « Pour le traité de Toscane, disait-il dans une sorte de confession adressée à son frère, j'ai reçu vingt beaux tableaux de la galerie du Retiro pour ma galerie et l'on fait monter cent mille écus de diamants pour moi. J'en recevrai autant pour la paix de Portugal. Sans doute, si l'argent était ma passion, je serais déjà millionnaire, car j'ai fait la conquête de toute la famille et un mot équivoque suffirait pour que je fusse accablé de trésors. Il me suffit de vous dire que je n'ose pas regarder avec quelque attention une chose qui me plait dans la peur qu'elle me soit aussitôt offerte. Je vais vous en citer un exemple. La reine portait il y a quelques jours, pour la première fois, je crois, une superbe montre enrichie de diamants. Je ne pus faire autre chose que ce que faisait tout le monde, l'admirer; c'en fut assez et la reine me força de l'accepter de sa main, et la plaça elle-même dans ma poche. Le roi et la reine m'ont proposé tous les ordres d'Espagne; celui de la Toison d'Or et cent mille francs de pension. J'ai répondu comme vous le pensez bien. Alors Leurs Majestés m'ont dit que tout cela m'était donné *in pectore* et que, dès que les circonstances me permettraient de les accepter, ces grâces m'appartiendraient (3). » Lucien

(1) Geoffroy de Grandmaison. *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, 223.

(2) M^{me} de Rémusat. *Mémoires*, I, 134.

(3) *Le prince Lucien Bonaparte*, p. 41.

n'en était pas venu à ces aveux du premier coup. N'osant affronter la colère du Premier Consul, c'était à Talleyrand qu'il avait d'abord présenté ses doléances. « Je suis ici sans équipages, lui écrivait-il au lendemain de sa démission, tout est parti, mes relais sont placés, je vais rouler vers Paris. Cette nouvelle brouillerie entre mon frère et moi fera plaisir à bien du monde, je m'en doute. Mais la brouillerie de mon frère est un mal moindre que le déperissement de ma santé et l'exil de ma patrie et de ma famille (1). »

Comme il rentrait en France, il eut la malchance, en traversant la Vieille-Castille et la Navarre, de perdre une partie de ses diamants dans une *posada* (2). Mais il était loin de revenir gueux d'Espagne. « On a rapporté, dit un rapport de police, qu'il portait au col une double chaîne d'or à laquelle pendait un portrait de femme enrichi de diamants. C'est celui de la reine d'Espagne. Lucien fait entendre que c'est un gage des faveurs de cette princesse. Elle n'est pas jolie, dit-il, mais elle a des charmes secrets. Indépendamment de ce trophée, Lucien laisse apercevoir à son doigt, un diamant de plus de 100 000 écus qu'on pourrait appeler le petit *régent* d'Espagne (3). » Le valet de chambre de Napoléon, Constant, avait vu cent fois au cou de Lucien le portrait qu'il tenait de Marie-Louise. « Loin d'en faire un mystère, dit-il, il affectait au contraire de le montrer, et se penchait en avant pour qu'on vit le riche médaillon se balancer sur sa poitrine au bout de sa chaîne de cheveux du plus beau noir (4). »

Tandis que Lucien réabilitait ainsi Godoy, le Premier Consul, disait-on, avait juré la perte du prince de la Paix. Les instructions qu'avait apportées à Madrid Hermann étaient des plus menaçantes pour le ministre espagnol.

(1) Lettre du 2 Brumaire an X, cité par Geoffroy de Grandmaison.

(2) Jung. *Lucien Bonaparte*, II, p. 119.

(3) *Correspondance royaliste inédite de 1800-1801* (Communication de M. Léonce Grasilier).

(4) Constant. *Mémoires*, 266.

« Le caractère du prince vous est connu et vous n'ignorez rien de ce qui tient à sa position. Vous savez quels sont les appuis de son crédit et de quelles jalousies, de quels ressentiments, de quelles haines, sa puissance est entourée. Votre arrivée doit

naturellement raviver les espérances que la perspective de sa chute a dû faire naître. Vous n'avez rien à cacher sur ce point au prince de la Paix. Il faut qu'il sache que l'alliance de la France est indispensable à l'Espagne et que, le Premier Consul ne voulant

pas que l'Espagne périsse, il faut qu'il envisage avec effroi l'abîme qu'il a creusé sous lui et qu'il reconnaîsse que nul homme dans ce royaume ne peut conserver un pouvoir tel que celui qu'il exerce avec l'inimitié de la France (1). » Causant avec d'Azara, Bonaparte éclata, lui demandant si ses maîtres étaient las de régner pour oser ainsi jouer leur couronne en le provoquant à la guerre (2). Mais d'Azara lui-même ne prenait pas ces menaces très au grave. Il se rendait bien compte que Bonaparte ne voulait abîmer ni le favori, ni la monarchie, mais qu'il



Lucien Bonaparte.

Portrait anonyme (1801). (Bibl. Nat. Estampes.)

(1) Geoffroy de Grandmaison. *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, 308.

(2) Rosseuw-Saint-Hilaire. *Histoire d'Espagne*, XIII, 303.

voulait tirer pour sa politique tout le parti possible de la terreur qu'il inspirerait de l'autre côté des Pyrénées. Ce système de pressions successives, de plaintes continues, de menaces et même d'injures, régna sans discontinuité jusqu'en 1807. Il coûta à l'Espagne la perte de sa marine, la désorganisation de son armée et ce ne fut que lorsque Napoléon vit la monarchie espagnole en pleine décomposition qu'il songea à exécuter ce qui jusque-là n'avait été à ses yeux qu'un vain épouvantail sans consistance.

L'Escorial et Aranjuez.



U milie de l'année 1807, Godoy énumère ainsi ses titres dans les pièces officielles : « Don Manuel Godoy y Alvarez de Faria Rios, Sanchez Zamora, prince de la Paix, duc d'Alcudia, seigneur de Soto de Roma et de l'État d'Albala, grand d'Espagne de 1^{re} classe, regidor perpétuel de la ville de Santiago, chevalier de l'ordre de la Toison d'Or; grand-croix de l'ordre de Charles III: commandeur de la commanderie de Valencia, Ventora, Rivera et Accuchal dans l'ordre de Saint-Jacques; chevalier grand-croix de la religion de Saint-Jean; conseiller d'État; premier secrétaire d'État et des Dépêches; secrétaire de la reine; surintendant général des postes et des chemins; protecteur de l'Académie royale des Arts et du cabinet d'Histoire naturelle, jardin botanique, laboratoire chimique et de l'observatoire astronomique; gentilhomme de la chambre de la reine; capitaine général des armées royales, inspecteur et major du corps royal des gardes du corps (1). » Charles IV admet bénévolement que, descendant des rois goths, le prince de la Paix est son parent. Riche à près de cent millions, gardant entassés chez lui jusqu'à 12 millions en or, il n'est plus ni dignités ni richesses qu'il puisse envier. Quand il sera grand-maître de l'artillerie et du génie et amiralissime, cela satisfera sa cupidité bien connue, mais les émoluments qu'il touchera pour ces nouvelles charges, si opimes soient-ils, n'accroîtront pas sensiblement ses revenus.

(1) Geoffroy de Grandmaison, *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, 75.

C'est à ce moment que l'orage qui va menacer son pouvoir commence à se former à l'horizon.

Le 30 juillet 1807, trois jours après l'arrivée à Saint-Cloud de Napoléon qui y rapporte les lauriers d'Iéna, d'Eylau et de Friedland, le prince Masserano, ambassadeur d'Espagne à Paris, a envoyé à son gouvernement une note l'avisant de la formation à Bayonne d'un camp retranché de 20 000 hommes destinés, de concert avec les troupes espagnoles, à obliger le Portugal à déclarer la guerre à l'Angleterre. En Espagne, la nouvelle n'était pas mal accueillie (1). Tant de fois troupes espagnoles et françaises ont collaboré dans les divers épisodes de la lutte contre l'Angleterre, que nul ne peut voir une menace dans la formation du camp retranché. Godoy est convaincu que Napoléon le considère comme un bon serviteur et un allié sûr. Le temps est loin où il tremblait lorsqu'Hermann avait eu la charge d'établir dans tous les esprits « qu'il était dur d'avoir une armée française au milieu de l'Espagne, parce que les passions basses d'un favori y avaient pourri le Gouvernement. » Et c'est tandis qu'il se croit maître absolu et sans conteste, que se groupe le petit noyau d'adversaires qui vont, d'ailleurs sans génie et sans grand talent personnels, le faire tomber du pouvoir suprême. Ces nouveaux conspirateurs, ce sont les amis intimes du prince des Asturies.

L'aîné des infants d'Espagne a alors vingt-trois ans. Il ne voit que par les yeux de son ancien précepteur, le navarrais Escoïquiz (2). Poète médiocre, prosateur à peine suffisant, homme d'Église se croyant les talents d'un Richelieu ou d'un Alberoni, Escoïquiz est dévoré d'ambition. Un faux pas dans sa conduite politique après 1798 l'a fait renvoyer à Tolède comme archidiacre de Alcarraz. Il s'est repenti d'avoir voulu alors briser le crédit de Godoy et,

(1) Général Gomez de Arteche. *Historia de la guerra de la Independencia*, I, 141-142.

(2) Modesto Lafuente. *Historia de España*, XVI, 190.

sans abandonner ses trames secrètes, il s'est terré dans sa retraite, sûr qu'il possédait toute entière l'affection de Ferdinand (1). Comme son maître, Ferdinand est épris des lettres. C'est une passion malheureuse, car le prince des Asturies n'est qu'un écrivain balbutiant, mais, dans l'abêtissement de la vie de cour espagnole, il peut s'illusionner sur sa valeur, alors qu'il est le seul des princes de la famille royale qui sache se créer une occupation intellectuelle, ses efforts fussent-ils malheureux. Pendant l'hiver de 1806 à 1807, Ferdinand a beaucoup travaillé en secret. Il a traduit les *Révolutions romaines*, de l'abbé de Vertot et, sa traduction, soumise au visa de l'abbé Melon censeur, aussitôt imprimée, il surprend ses parents de l'hommage de son œuvre. Marie-Louise frissonne à un titre aussi séditieux. Charles IV est choqué de l'initiative de son fils. L'édition, signée seulement d'initiales, est mise en réserve. « Qu'il traduise le cours d'études de Condillac, écrit pour son oncle le prince de Parme », conseille Charles IV. Ferdinand obéit, le roi est satisfait (2).

Escoiquiz, qui a poussé Ferdinand à obéir à son père, est depuis longtemps en rapport avec deux grands seigneurs espagnols, le duc de San Carlos et le duc de l'Infantado. Alors qu'Escoiquiz avait délaissé son canonicat de Saragosse, pour devenir précepteur du prince des Asturies, l'un, le duc de San Carlos, a quitté les armées, où il a fait la campagne de 1793 contre les armées de la République française, pour remplir le rôle de gouverneur de Ferdinand. Il n'a eu garde de se prononcer contre Godoy. Aussi n'a-t-il à aucun moment été atteint d'une disgrâce, tandis que le duc de l'Infantado, élevé en France, fils d'une mère allemande, adonné à l'étude des sciences, protecteur dans ses propriétés de certaines industries inconnues en Espagne, n'a jamais caché son antipathie pour le prince de la Paix; les trois personnages forment le conseil secret avec lequel

(1) Comte de Toreno. *Histoire du soulèvement*, I, 90.

(2) Modesto Lafuente. *Historia de España*, XVI, 191.

Ferdinand communiquait presque quotidiennement (1). Depuis la mort de la jeune princesse napolitaine qu'il avait épousée, Ferdinand est nourri par ses trois amis dans la pensée que la princesse des Asturias a été empoisonnée. Environ un an avant sa mort (20 mai 1806), le cabinet noir français a intercepté une lettre de la jeune princesse à sa mère, Marie-Caroline, la reine de Naples, et en a transmis l'avis au prince de la Paix. A l'occasion d'une maladie qui avait paru menacer les jours de Charles IV, la princesse écrivait que dans la demi-heure qui suivrait la mort du roi, le prince de la Paix serait arrêté. « Ne serait-il pas possible, écrivait Napoléon à Godoy, de réparer la sottise que l'on a faite de laisser mettre une princesse de Naples en Espagne. (2) » La phthisie, dont la princesse des Asturias portait en elle le germe, se chargea seule de supprimer la fille de Marie-Caroline (3). Mais Ferdinand, tendrement attaché à la princesse des Asturias, partagea une conviction alors courante en Espagne et cette conviction, devenue pour lui un article de foi, fut un des principaux excitants qui permirent l'action aux adversaires du prince de la Paix qui l'entouraient (4).

A ce moment même, le favori songeait que l'héritier du trône ne pouvait plus longtemps demeurer veuf et sans progéniture. Malgré les réticences et les dénégations de ses Mémoires, il songeait à lui faire épouser sa belle-sœur, la seconde fille de l'infant Luis et M^{me} de Vallabriga. A la première nouvelle de ces projets, Ferdinand déclara qu'il ne consentirait jamais à se prêter à une union qu'il qualifiait de déshonorante et il pria Escoïquiz de revenir de Tolède pour lui apporter ses conseils (5).

(1) Comte de Toreno. *Histoire du soulèvement*, I, 91 et 92.

(2) Modesto Lafuente. *Historia de España*, XVI, 100.

(3) Modesto Lafuente. *Historia de España*, XVI, 160.

(4) Rosseuw-Saint-Hilaire. *Histoire d'Espagne*, XIII, 365.

(5) De Pradt. *Mémoires historiques*, 36.

Au cours des mois qui avaient précédé, le prince avait repris ses habitudes laborieuses de travail nocturne. Quelles études pouvaient bien absorber ses veillées, puisque la traduction de Condillac était terminée. Les agents de Godoy s'en préoccupèrent et leur enquête ayant abouti, un pli fut mystérieusement déposé sur le bureau du roi dans lequel un anonyme dénonçait la conspiration : « Le prince Ferdinand prépare un mouvement au palais. La couronne de Votre Majesté est en péril. La reine Marie-Louise court le danger d'être empoisonnée. Il faut sans aucun retard entraver de pareils desseins. Le sujet fidèle qui donne cet avis n'est ni en situation ni en posture de pouvoir s'acquitter autrement de son devoir (1). » Présentée sous cette forme, la nouvelle qui lui était donnée ne pouvait que bouleverser Charles IV. Le roi redoutait par-dessus tout les agitations populaires. Il idolâtrait son fils ainé. Il se trouvait donc balancé entre ses craintes et ses affections. Marie-Louise, qui détestait Ferdinand, agit sur le roi et, le 28 octobre 1807, Charles IV entra subitement chez son fils, sous prétexte de lui remettre un exemplaire spécialement relié à son intention des poésies composées au sujet des victoires espagnoles à Buenos-Ayres. Ferdinand était plongé dans des travaux d'écriture. Il se troubla à l'arrivée de son père, et le roi, voyant dans ce trouble une confirmation de ses soupçons, saisit les papiers de son fils et le consigna dans ses appartements (2).

Les agents du prince de la Paix étaient bien informés. Depuis qu'Escoïquiz était venu de Tolède à l'Escorial, le temps n'avait pas été perdu pour la conspiration tramée. Escoïquiz avait estimé que le prince des Asturies n'avait qu'un seul moyen d'échapper au déshonneur d'épouser la belle-sœur de Godoy, c'était de se placer sous la protection du puissant voisin qui avait, à tant de reprises, tenu dans sa main la fortune du favori. Sur son conseil, le prince des

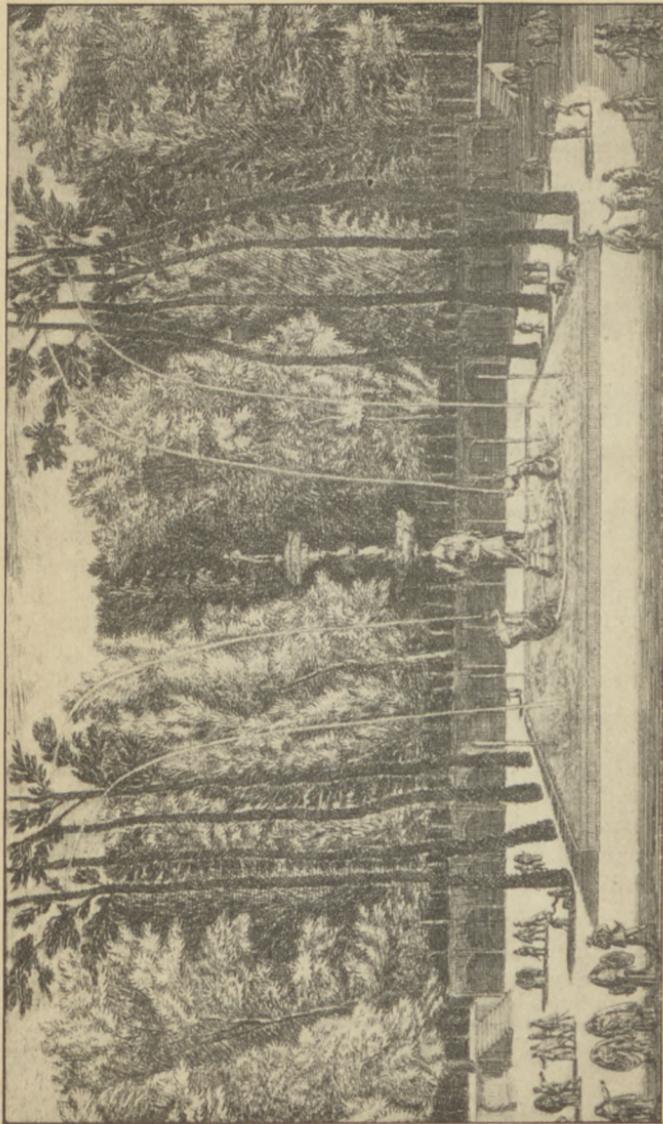
(1) Modesto Lafuente. *Historia de España*, XVI, 190.

(2) Modesto Lafuente. *Historia d'España*, XVI.

Asturias avait écrit à Napoléon le 11 octobre : « Je suis bien malheureux d'être obligé par les circonstances à cacher comme un crime une action si juste et si louable, mais telles sont les conséquences funestes de l'extrême bonté des meilleurs rois. Rempli de respect et d'amour pour celui auquel je dois le jour, et qui est doué du cœur le plus droit et le plus généreux, je n'oserais jamais dire à Votre Majesté Impériale, ce qu'elle connaît mieux que moi, que ces mêmes qualités si estimables, ne servent que trop d'instrument aux personnes artificieuses et méchantes pour obscurcir la vérité aux yeux des souverains, quoique si analogue à des caractères, comme celui de mon respectable père. Si ces mêmes hommes qui, par malheur existent ici, lui laissaient connaître à fond celui de Votre Majesté Impériale, comme je le connais, avec quelle ardeur ne souhaiteraient-ils pas de serrer les nœuds qui doivent unir nos deux maisons ! Et quel moyen plus propre pour cet objet que de demander à Votre Majesté Impériale, l'honneur de m'allier à une personne de votre auguste famille ? C'est le vœu unanime de tous les sujets de mon père. Ce sera aussi le sien, je n'en doute pas, malgré les efforts d'un petit nombre de malveillants, aussitôt qu'il aura connu les intentions de Votre Majesté Impériale. C'est tout ce que mon cœur désire, mais ce n'est pas le compte de ces égoïstes perfides qui l'assiègent, et ils peuvent dans le premier moment le surprendre (1) ».

La lettre de Ferdinand rédigée, il restait à la faire parvenir à Napoléon. Le canal naturel de la transmission, c'était Beauharnais, ambassadeur de l'Empereur en Espagne. Beauharnais, esprit médiocre, se savait peu considéré de Napoléon. Beau-père de Joséphine et tenant son existence de la grandeur à laquelle un second mariage avait porté la veuve de son cadet, il fut ravi d'une circonstance qui

(1) *Moniteur*, 5 février 1810. Napoléon prétendit n'avoir pas reçu cette lettre. Il y répondit, cependant, le 16 avril alors que Ferdinand VII était sur la route de Bayonne.



La Fontaine des Tritons à Aranjuez,
Gravure du xvme siècle. (Bibliothèque Nationale. Estampes.)

lui permettait de se mettre en évidence. Sauf la fille de Lucien, qui était encore bien jeune pour qu'on songeât à la marier (1), il n'existe pas parmi les membres de la dynastie reconnue aucune princesse nubile du nom de Bonaparte; Beauharnais se mit donc en tête que Napoléon serait amené à choisir dans la famille de sa femme la future épouse du prince des Asturies en l'élevant tout d'abord au rang de princesse. Il en avait agi ainsi pour la grande-duchesse héréditaire de Bade. Certainement la future princesse des Asturies ne serait autre que M^{lle} de Lapagerie, créole d'un peu moins de vingt ans, que dans des conversations avec Escoïquiz, il avait présentée comme parente de l'Empereur (2). Dès la fin d'août, Beauharnais avait prétendu sonder M. de Champagny, ministre des affaires étrangères « sur les projets d'un jeune prince vertueux opprimé » (3). Il était donc tout prêt, bien qu'il n'eût pas été encouragé dans cette voie par M. de Champagny, à joindre la lettre du prince des Asturies à son courrier diplomatique. Il tint, cependant, à s'assurer de l'authenticité de la pièce qu'il recevait et, dans l'impossibilité d'une entrevue, il fut convenu qu'à la première réception au palais le prince adresserait la parole à l'ambassadeur, en tirant son mouchoir et en lui demandant s'il connaissait Naples. Ce programme exécuté, la lettre de Ferdinand avait pris la route de Paris.

De ceci, on ne trouvait aucune trace dans les papiers saisis chez Ferdinand et que Godoy, peu désireux d'être mêlé à cette histoire avant que les responsabilités de chacun fussent établies, laissait dépouiller par Caballero, ministre de la justice. Les documents saisis étaient au nombre de quatre. Il y avait, d'abord, un *Exposé au roi* dicté au prince par Escoïquiz et qui était un véritable ré-

(1) Charlotte Bonaparte était née en 1795. Napoléon pensa à l'épouser. (Frédéric Masson. *Napoléon et sa Famille*, IV, 52.) Elle était aussi indisciplinable que son père.

(2) Geoffroy de Grandmaison. *L'Espagne et Napoléon*, 83.

(3) Geoffroy de Grandmaison. *L'Espagne et Napoléon*, 85-87.

quisitoire contre Godoy. On y offrait à Charles IV la preuve des accusations portées si, sous prétexte d'une partie de chasse au Prado, ou à la Casa del Campo, il interrogeait les témoins, hors la présence du favori et de la reine et devant Ferdinand. Le roi devait juger lui-même sans introduire la cause devant un tribunal. « Godoy arrêté, concluait Ferdinand, il faut de toute nécessité que Votre Majesté me permette de ne pas la quitter un seul instant, de façon que ma mère ne puisse lui parler seule à seul et que les premières ardeurs de sa colère se déchargent sur moi. »

Le deuxième document saisi émanait encore d'Escoïquiz. Il en résultait la preuve des hésitations par lesquelles étaient passés les conjurés. On étudiait l'hypothèse où le prince renverserait Godoy de concert avec sa mère, femme, reine et mère. Il se jetterait à ses pieds et lui révélerait les crimes du favori. « Le prince, observait prudemment Escoïquiz, n'invoquera que l'autorité des morts. » Cette instruction donnait, d'ailleurs, aux parties en cause des noms supposés.

Le troisième document était une feuille de papier sur laquelle était noté le chiffre de la correspondance secrète que Maria Antonia, princesse des Asturies, employait avec la reine Marie-Caroline et qui avait été celui de la correspondance de Ferdinand avec le duc de l'Infantado, alors qu'elle s'échangeait par les soins du marquis d'Ayerbe et du marchand de toile Joseph Manrique.

Enfin le quatrième document, note datée de la journée même, non signée et sans adresse, indiquait que le prince avait décidé de faire présenter au roi son exposé par un religieux (1).

Le ministre de la justice, après examen des pièces, conclut à l'arrestation. « Il y avait, disait-il, sept cas de peine de mort (2). » Le jour même, Charles IV, instruit peut-être

(1) Modesto Lafuente. *Historia de España*, XVI, 195.

(2) Modesto Lafuente. *Historia de España*, XVI, 192-195.

que, la veille, Beauharnais avait reçu à l'ambassade les confidences d'un certain nombre de grands d'Espagne (1), jugea opportun d'écrire à Napoléon : « Monsieur, mon frère, lui disait-il, dans le moment où je ne me préoccupais que des moyens de coopérer à la destruction de notre ennemi commun (2), quand je croyais que tous les complots de la ci-devant reine de Naples avaient été ensevelis avec sa fille, je vois avec une horreur qui me fait frémir que l'esprit d'intrigue le plus horrible a pénétré jusque dans le sein de mon palais. Hélas! mon cœur saigne en faisant le récit d'un attentat si affreux. Mon fils aîné, l'héritier présumptif de mon trône, avait formé l'affreux projet de me détrôner; il s'était porté jusqu'à l'excès d'attenter à la vie de sa mère! Un attentat aussi affreux doit être puni avec la rigueur exemplaire des lois. La loi qui l'appelait à la succession doit être révoquée; un de ses frères sera plus digne de le remplacer et dans mon cœur et sur le trône. Je suis dans ce moment à la recherche de ses complices pour approfondir ce plan et je ne veux pas perdre un seul instant pour instruire Votre Majesté Impériale et Royale en la priant de m'aider de ses lumières et de ses conseils » (3).

Le lendemain 30, le roi étant à la chasse, Ferdinand demanda à sa mère de l'entendre. Marie-Louise avait cruellement ressenti le réquisitoire dressé contre elle par Ferdinand. Elle refusa de l'écouter et lui envoya Caballero. Au ministre, le prince déclara avoir agi à l'instigation de conseillers perfides. Il était très abattu, très troublé. Il parla de sa lettre à l'Empereur du 11 octobre. Il révéla qu'il avait signé un décret confiant le commandement des troupes de la Nouvelle-Castille, à la mort de son père, au

(1) Geoffroy de Grandmaison. *L'Espagne et Napoléon*, 107.

(2) Depuis octobre 1807, Napoléon voulant châtier le Portugal, qui « offrait la scandaleuse conduite d'une puissance vendue à l'Angleterre », avait offert à Charles IV de s'entendre avec lui pour faire de ce pays ce qu'il leur convenait (*Revue historique*, XII, 295. Article d'Albert Sorel).

(3) De Pradt. *Mémoires historiques*, 31.

duc de l'Infantado; il dénonça Escoïquiz. Il avoua qu'il était en correspondance avec Beauharnais (1).

La nouvelle de ces aveux transmise à Godoy le troubla au plus haut point. Désormais, il ne pouvait plus se fier à personne pour tirer au clair une situation aussi difficile. Il n'était pas encore en possession de la nouvelle de la signature du traité secret de Fontainebleau qui devait, lui promettait son agent Izquierdo, lui assurer une principauté. Que pouvait donc signifier le rôle joué par l'ambassadeur français? Un ambassadeur désobéissait-il à Napoléon? Il se persuada que la main de l'Empereur était dans l'affaire. Si cela était, il importait que l'union régnât de nouveau dans la famille royale, en face du péril commun (2). Quoique malade, il accourut à l'Escorial le 3 novembre, et se rendit auprès de Ferdinand.



Le chanoine Escoïquiz.

Portrait gravé par Oortmann.
(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

(1) Modesto Lafuente. *Historia de España*, XVI, 196-197.

(2) Godoy. *Memorias*, V, 174. Je publierai dans quelques mois une traduction de cette partie des *Mémoires* de Godoy inédits en notre langue et de beaucoup la plus intéressante.

En le voyant entrer dans l'appartement où il était détenu, le prince se jeta dans ses bras en pleurant et lui déclara qu'il voulait être son ami. « Tire-moi, lui dit-il, de l'affliction où je suis ! — Je suis venu pour cela, tout malade, tout tremblant de fièvre, comme Votre Altesse peut le voir. » Et Godoy, protestant de son affection pour le fils de ses rois qu'il avait si souvent porté dans ses bras, pour lequel il donnerait mille vies s'il les avait, pleura d'abord avec le prince. Il affirme dans ses *Mémoires* que ses larmes étaient sincères et celles du prince également. C'est bien possible, les grands artistes finissent par être dupes de leur propre jeu. « Mes parents sont-ils bien en colère ? reprit Ferdinand. J'ai nommé tout le monde. Pouvais-je donner une autre preuve de mon repentir ? Toi aussi, je te prie de me... » Mais Godoy ne le laisse pas achever. Il n'est pas venu pour être autre chose que l'avocat de Ferdinand. Le prince reprend ses doléances. Caballero, qu'il a vu, l'a découragé, lui a dit qu'il était trop tard pour se repentir, qu'il n'y avait plus de place que pour l'expiation. Godoy le réconforte. Il s'offre à porter au roi ses suppliques, à défendre ses intérêts devant lui. « Alors, dicte-moi, dit Ferdinand. — Écrivez-vous-même, répond Godoy, les meilleures paroles sont celles que ses sentiments inspireront à Votre Altesse (1). » Alors Ferdinand écrit au roi : « Sire, mon papa, j'ai failli, j'ai manqué à Votre Majesté en sa qualité de roi et de père, mais je me repens et j'offre à Votre Majesté l'obéissance la plus humble. Je ne devais rien faire à l'insu de Votre Majesté, mais ma religion a été surprise. J'ai dénoncé les coupables et je demande à Votre Majesté qu'elle me pardonne de lui avoir menti l'autre nuit et qu'elle permette de baisser ses pieds royaux à son fils reconnaissant. » Puis, il écrit à Marie-Louise : « Maman, je suis bien repentant de l'énorme délit que j'ai commis contre mes parents et souverains et ainsi je demande avec la plus grande humilité

(1) Godoy. *Memorias*, V, 158-159.

à Votre Majesté qu'elle daigne intercéder auprès de papa pour qu'il permette d'aller baiser ses pieds royaux à son fils reconnaissant. (1) ». Les lettres qu'emporte Godoy ne sont pas datées. C'est Caballero qui les datera deux jours plus tard (2) en même temps qu'il contresignera le décret de style extraordinaire, qui mettra le prince hors de cause et nommera une junté criminelle pour instruire le procès de ses complices. Les perquisitions faites chez les conseillers de Ferdinand n'avaient presque rien donné qui pût armer contre eux. La faiblesse sans pareille de Ferdinand les a livrés aux vengeances sous l'assurance assez vague de leur liberté. Un seul de ceux qui ont été en rapport avec Ferdinand est laissé en dehors des poursuites, c'est Beauharnais, protégé par l'immunité diplomatique et plus encore par la terreur qu'inspire le nom de Napoléon.

Ce n'est, en effet, qu'après avoir reçu le 4 l'assurance que les conventions secrètes de Fontainebleau avaient réglé le sort de la péninsule que Godoy a pris position par les décrets du 5. Ce traité de Fontainebleau remplit tous les rêves de Godoy. Tandis que la reine douairière d'Étrurie et son fils échangent leur royaume contre le nord du Portugal, désormais qualifié du nom de royaume de Lusitanie et placé sous la suzeraineté du roi d'Espagne, les provinces d'Alemtejo et le pays des Algarves deviennent une souveraineté héréditaire pour le prince de la Paix. Seule, la partie centrale du Portugal entre le Tage et le Douro n'aura son sort réglé qu'à la paix générale. La France et l'Espagne se partagent les colonies portugaises et Charles IV prendra désormais le titre d'empereur des Deux-Amériques. Il est vrai qu'une convention secrète est jointe au traité secret. Elle prévoit la traversée de l'Espagne par 28 000 hommes de troupes françaises qui viennent, avec un nombre égal de soldats espagnols, occuper Lisbonne. Un général en chef français commandera les troupes d'opérations et gouver-

(1) Comte de Toreno. *Histoire du soulèvement*, I, 30.

(2) Godoy. *Memorias*, V, 159.

nera jusqu'à la paix le Portugal central. Le camp fortifié de Bayonne sera porté à 40 000 hommes.

Si ravi que soit Godoy, qui offre à l'empereur des Français « son épée et l'âme qui la dirige », même après la ratification du traité le 8 novembre, le favori n'est pas pleinement rassuré jusqu'à ce qu'il ait reçu du prince de Masserano, et surtout de l'agent qui a toute sa confiance, Izquierdo (1), l'assurance qu'il n'y a pas d'arrière-pensée dans le cœur de Napoléon. A la lettre de Charles IV, que Godoy semble considérer comme une faute et une maladresse, Napoléon répond le 13 novembre : « Je n'ai jamais reçu aucune lettre du prince des Asturies. Directement ni indirectement, je n'ai jamais entendu parler de lui. De sorte qu'il est vrai de dire que j'ignore s'il existe (2). » Cette insolente boutade, audacieux mensonge, à moins que Napoléon ne lise pas la correspondance de son ambassadeur, est apportée à Charles IV par le comte de Tournon-Simiane, chambellan et officier d'ordonnance de l'Empereur, chargé d'ailleurs d'observer en route l'opinion du pays, de s'informer, sans faire semblant de rien, de la situation de Pampelune et de Fontarabie et des armements de places que l'on pourrait faire (3). Tournon se croise, chemin faisant, avec une lettre de Beauharnais à Champagny. « Le prince de la Paix, écrit-il, est aussi inconséquent qu'il est indiscret. On se réjouit d'avance, dans la maison de M^{le} Tudo chez laquelle Son Altesse passe toutes les soirées. Ses amis disent que Son Altesse sera récompensée des services importants qu'elle a rendus... La conduite, qu'on a exercée

(1) Godoy raconte l'édifiante histoire de l'emprunt fait à la maison Hope et C^{ie} et où Talleyrand et lui, à la fin de 1807, touchèrent 2 1/2 pour 100 de pot de vin.

(2) Napoléon. *Correspondance*, XVI, 189.

(3) Malgré la rapidité de son voyage, Tournon-Simiane observa judicieusement l'Espagne. Il connaissait mieux que personne l'âme espagnole et, rallié par l'état-major de Murat, il supplia Napoléon de ne prendre aucun parti définitif avant d'avoir vu l'Espagne de ses propres yeux ». (Rosseuw-Saint-Hilaire. *Histoire d'Espagne*, XVI, 432).



Ferdinand, prince des Asturies.

Portrait dessiné par Antonio Carnicero, gravé par Juan Bonetti (1802).

vis-à-vis des détenus, a été aussi illégale qu'inconvenante. Leurs papiers ont été saisis, les armoires enfoncées, sans autre témoin, pendant la nuit, que le capteur. On n'a rien trouvé que ce qu'une main inconnue a bien voulu y faire placer. M. le duc d'Infantado, l'honneur de toute l'Espagne, a été enfermé les premiers jours dans un galetas sans portes ni fenêtres. Des plaintes, des murmures, ont donné de l'inquiétude à Son Altesse. Le duc de l'Infantado est

descendu du grenier du monastère de l'Escorial dans une cellule d'un des moines. Le gouverneur du prince montre la plus grande fermeté et le plus grand talent. Il étonne les juges, fait pâlir ceux qui l'interrogent. A la fin de chaque séance, il dit : « Messieurs, écrivez tout ce que j'annonce, tout ce que je prouverai, ou je ne signe rien (1) »

Les accusés se sentent soutenus par l'opinion publique. La dépêche de Beauharnais est exacte en tant que peinture de l'agitation des esprits. Les incidents de l'Escorial semblent avoir tué ce qui restait de loyalisme monarchique dans le cœur des Espagnols. Le mécontentement général se fait jour en toutes occasions. Quand le carrosse des souverains sort, c'est au milieu du silence ou des sifflets, tandis que des vivats saluent la voiture du prince des Asturies sitôt qu'elle paraît. Au *Te Deum* prescrit pour remercier le ciel, c'est en vain qu'on a invité la grandesse et les chevaliers de Charles III. Quatre seulement d'entre eux ont pris place sur l'immense estrade et, parmi ces quatre, deux seulement sont Espagnols (2). Le procès des conspirateurs se prolonge jusqu'à la fin de janvier sans que nulle part, « par égard à ce que Sa Majesté Impériale et Royale a fait signifier, » il soit question de l'intrigue de Beauharnais. L'accusateur Simon de Viégas a prononcé à la fin de décembre un réquisitoire, dans lequel il a osé parler des vertus de Marie-Louise « qui, nuit et jour, se dévoue au bien de ses enfants et de ses vassaux ». Il y requiert la peine de mort contre Escoïquiz et l'Infantado, des peines extraordinaires contre le marquis d'Ayerbe, le comte d'Orgaz et les principaux serviteurs du prince des Asturies. Le soulèvement de l'opinion est tel que, tandis que certains des accusés refusent de désigner un défenseur parce qu'ils ne se sentent pas coupables, les avocats les plus célèbres de l'Espagne ont mis gratuitement leur talent au service de ceux qui veulent être défendus. Arquimosa, qui n'a

(1) Geoffroy de Grandmaison. *L'Espagne et Napoléon*, 110.

(2) Geoffroy de Grandmaison. *L'Espagne et Napoléon*, 109.

pas osé prendre en mains la cause d'Escoïquiz, est destitué par le chapitre de Tolède de ses fonctions d'avocat pensionné (1). L'affaire passionne l'opinion.

Quand, le 25 janvier au matin, les juges s'assemblent à l'Escorial, l'un d'eux, Alvarez Caballero, n'est pas sur le siège. Une lettre de lui déclare à ses collègues que, tout mourant qu'il est, il demande à se faire transporter au lieu de leurs séances, pour émettre son vote. Tout d'une voix, les conseillers décident de se rendre chez le malade pour la suite de la procédure. Caballero, assis sur son lit, revêtu de sa toge et de ses insignes, demande à opiner le premier. A ce moment, il remarque la présence de Simon de Viégas, l'accusateur, et, la première opinion qu'il émet, c'est qu'après avoir donné ses conclusions, l'accusateur n'a plus le droit d'assister aux délibérations d'un tribunal. Simon de Viégas fait mine de ne pas entendre. Alors Andrès Lasauca déclare que, si l'accusateur ne se retire pas, sa conscience lui interdit de poursuivre la délibération. Simon de Viégas, très pâle, se retire après avoir fait à la junte une courte révérence. Caballero reprend la parole. Son opinion n'est pas un résumé de la cause, c'est une seconde défense des accusés. Il félicite les avocats de la fermeté qu'ils ont montrée dans une situation aussi périlleuse et manifeste l'espoir de voir son opinion prévaloir parmi ses collègues. Nul ne demande la parole après Caballero. A l'unanimité, ces juges, que Godoy a choisis, déclarent qu'il n'y a pas matière à rendre une sentence, attendu que le dossier ne contient aucune des pièces originales nécessaires à un procès criminel; que le tribunal ne peut s'appuyer sur des copies informes; que l'audition du prince des Asturies est obligatoire et qu'il ne peut être entendu que devant les Cortès du royaume en séance publique; qu'enfin le Conseil de Castille n'a pas donné le nom du dénonciateur. A défaut de sentence, les membres de la junte font connaître à Sa Majesté Catholique leur opinion qui est que, dans

(1) Geoffroy de Grandmaison. *L'Espagne et Napoléon*, 119.

l'état actuel de la procédure, les détenus doivent être immédiatement mis en liberté. La rédaction des conclusions a duré toute la journée. C'est à la nuit, dans cette chambre de moribond transformée en prétoire, à la lueur de quelques flambeaux de cire, sous le grand crucifix d'ivoire suspendu au chevet du lit, que les vingt et un magistrats, qui composent la junte, apposent leur signature sur le procès-verbal de la séance. Puis ils s'embrassent, jurant qu'ils ont agi pour l'acquit de leur conscience et le bien du royaume (1).

Le 26, ils portent l'acte à Charles IV qui, d'abord, ne voit qu'un sujet de remerciements dans une décision qui met fin à un incident aussi gênant pour son repos. La reine, au contraire, manifeste aigrement sa colère et, à ses propos acerbes, les conseillers répondent par une muette salutation.

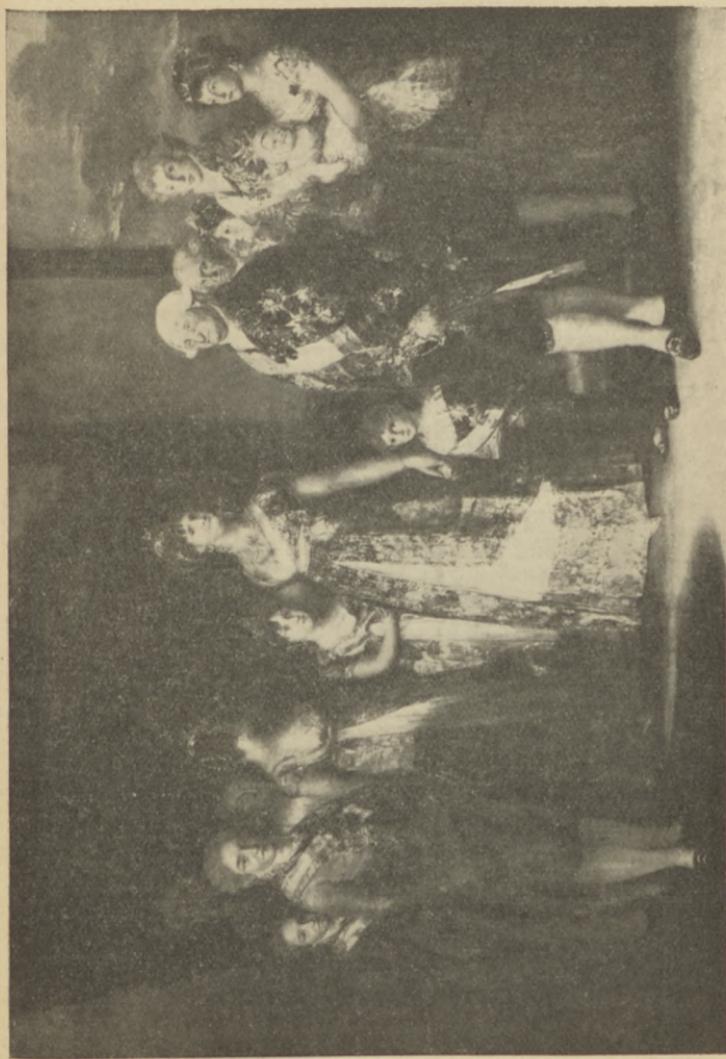
Le 27, l'opinion apprend avec stupeur que le roi, passant outre à l'absence du jugement, a porté de lui-même une condamnation. Tous les accusés sont privés de leurs grades et de leurs emplois. Escoiquiz est relégué près de Cordoue au monastère du Padron « pour y apprendre à bien vivre et bien mourir en chrétien ecclésiastique ». Le duc de l'Infantado est exilé à Ecija, le comte d'Orgaz à Valence, le marquis d'Ayerbe en Aragon, le duc de San Carlos à 60 lieues de la résidence royale, tous les autres accusés à 40 lieues de Madrid (2). Vainement les amis du prince de la Paix rapportent que le président de la junte, Arias Mon, a dit à Godoy qui lui reprochait ce qu'il appelait sa trahison : « Quand le principal accusé a obtenu la clémence royale, quand demain ou après-demain, il peut prendre le sceptre en mains, nous appartient-il de condamner ceux qui ont été ses agents (3) ? »

Le lendemain, la nouvelle de la mort d'Alvarez Caballero

(1) Geoffroy de Grandmaison. *L'Espagne et Napoléon*, 118.

(2) Geoffroy de Grandmaison. *L'Espagne et Napoléon*, 120.

(3) Godoy. *Memorias*, V, 258.



La famille du roi Charles IV.
Peinture de Francisco Goya. (Musée du Prado, à Madrid.)

est le signal d'une grande manifestation de l'opinion publique. Toutes les communautés du quartier qu'il habite se disputent le droit de lui rendre les derniers devoirs. Le grand conseiller de Castille est mort pauvre. Effrayée des proportions que prennent les préparatifs funèbres, sa famille s'inquiète de la dépense, mais alors les moines répondent qu'ils réclament pour leurs couvents l'honneur de déployer aux funérailles du juge intègre tout ce que l'Église a de pompe. Toutes les classes de la société prennent place dans le cortège funèbre (1). Dans la foule, s'il en faut croire Beauharnais, c'est à qui réclame la régénération de l'Espagne par la main du tout-puissant Napoléon, béni et attendu comme un libérateur.

« Le bruit, dit une correspondance de Madrid, publiée par le *Journal de Paris*, s'est répandu il y a quelques jours que Sa Majesté l'empereur des Français irait au printemps prochain passer la revue de son armée en Portugal. Ce bruit, quoique sans fondement peut-être, a néanmoins produit la plus agréable sensation dans toute l'Espagne. Les Castillans se font une fête de voir parmi eux cet homme si extraordinaire dont la Renommée les entretient depuis si longtemps (2). » On dit que Napoléon est décidé à renverser Godoy, que l'entrée des troupes françaises ne peut que s'interpréter d'une façon sinistre pour lui (3). Le prince de Masserano, terrifié par la scène que lui a faite Napoléon le 11 novembre à propos des événements de l'Escorial, a dans ses lettres à ses amis divulgué ses récentes émotions (4). Sa fille a aussi écrit à de jeunes amies et Godoy, qui craint pour lui-même, a vainement essayé de faire comprendre à Charles IV le danger qui menace la dynastie. Plusieurs fois il parle de démissionner.

(1) Geoffroy de Grandmaison. *L'Espagne et Napoléon*, 119.

(2) *Journal de Paris*, 18 février 1808. La Correspondance, très bien faite, est en date du 1^{er}.

(3) Archives nationales AFIV, 1609. *Rapport de Carroyon de Vandeuil*.

(4) Godoy. *Memorias*, V, 227.

Il aurait, dit-il, depuis longtemps prié le roi de consentir à sa retraite « s'il ne craignait par là de le faire mourir de chagrin (1) ». Un jour qu'ils sont tous deux à l'Escorial, accoudés à un balcon qui a vue sur la route de Madrid, le favori, particulièrement mélancolique, s'est laissé aller à exprimer ses inquiétudes. « Votre Majesté, a-t-il dit, en indiquant du geste les collines voisines, voit ces hauteurs si bleues, si gaies à cette heure, sous ce beau ciel d'Espagne. Hélas! je les vois couvertes de soldats français, je vois leurs camps, leur train de campagne, l'éclat des fusils. Je vois la couronne de Votre Majesté, cette couronne que les siècles ont faite glorieuse, ravie par l'aigle sanglant qu'adorent ces masses de soldats dont je crains même les baisers. — Je ne vois pas l'horizon si noir que tu le peins, répliqua le roi. De nos jours, un attentat pareil n'est plus possible. Attendons, l'Empereur s'expliquera, il est impossible que de lui-même il n'explique pas ses intentions (2). »

La confiance de Charles IV en Napoléon demeurait en effet invariable. Pour apaiser sa conscience au sujet de l'alliance qu'il avait faite avec son redoutable voisin, il aimait à voir en lui le restaurateur de l'ordre, l'homme qui avait rouvert les églises, et qui, malgré ses brouilles avec le pape, était à ses yeux le véritable soutien de la religion. En janvier 1808, il pensa plaire à Napoléon en renouvelant personnellement la demande de la main d'une personne de sa famille qu'avait faite à son insu Ferdinand. L'Empereur répond que « fort honoré de cette demande, il avait besoin de savoir, avant de l'accorder, si le prince des Asturies, poursuivi comme criminel d'État, était rentré en grâce auprès de ses parents, car personne ne voudrait s'allier à un fils déshonoré (3) ». En février, Charles IV supplie Napoléon de lui expliquer ses intentions à l'égard de l'Espagne.

(1) Archives nationales, AFIV, 1609. *Rapport de Carroyon de Van deul.*

(2) Godoy. *Memorias*, V, 235.

(3) Napoléon. *Correspondance*, XVI, 281.

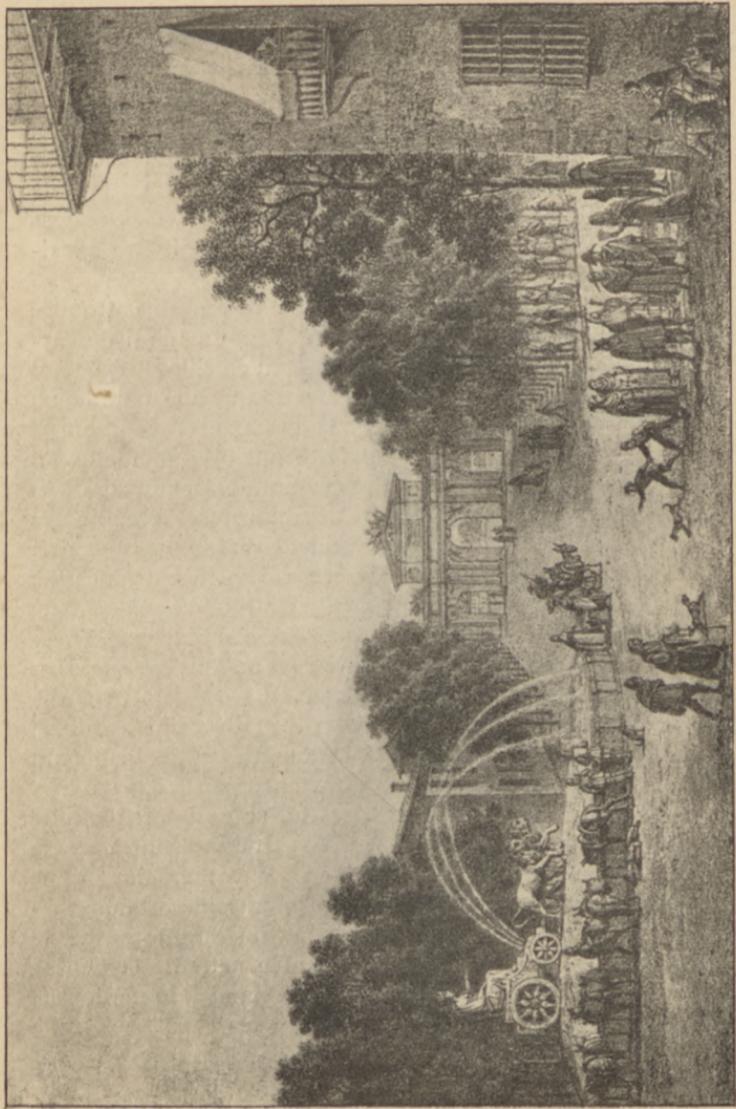
Alors Napoléon se plaint qu'on ne parle plus du mariage auquel il a consenti. « Tout cela laisse dans l'obscurité bien des objets importants pour l'intérêt de nos peuples. J'attends de votre amitié d'être éclairé sur mes doutes (1). » Dès lors, Charles se reprend à ses plaisirs habituels, l'éternelle chasse et les travaux manuels. Quand la reine d'Étrurie arrive en Espagne, terrifiée et désolée d'avoir vu sacrifier son trône pour le royaume problématique de Lusitanie, il continue à demeurer insouciant. « L'indifférence du roi sur ce qui se passe, dit une lettre interceptée par le cabinet noir, est assure-t-on parfaite et absolue. Ce monarque n'est absolument occupé que de sa chasse (2). » Sion l'en détourne pour le faire assister à des audiences diplomatiques qui ne sont point prévues, il s'émeut, il soupire, se plaint qu'on le tracasse, prétexte de son attachement pour l'Empereur (3). Et cet attachement demeure le même aussi bien après l'occupation de Pampelune que celle de la citadelle de Barcelone et du fort de Monjuich.

Dans la nuit du 15 au 16 février, le général Darmagnac, logé sur l'esplanade voisine de la citadelle de Pampelune, fait venir chez lui cent grenadiers, les uns après les autres, avec leurs fusils et leurs cartouches. Le 16, à sept heures du matin, une corvée de 60 hommes va aux vivres, comme de coutume. Mais elle est sous le commandement d'un officier de tête et de vigueur. Sous prétexte d'attendre le quartier-maître, la corvée s'arrête partie sur le pont-levis de la citadelle, partie à l'avancée où les soldats feignent d'engager un combat de boules de neige. Il pleut. Quelques hommes entrent dans le corps de garde, comme pour s'y mettre à couvert. A un signal donné, ils sautent sur les fusils qui sont au râtelier, désarment les sentinelles et maltraitent à coups de crosse les Espagnols qui veulent défendre le corps de garde. A ce moment arrivent au pas

(1) Napoléon. *Correspondance*, XVI, 445.

(2) Archives nationales, AFIV, 1609.

(3) Geoffroy de Grandmaison. *Napoleon et l'Espagne*, 129.



Madrid : La fontaine de Cybèle et la porte d'Alcalá.

Dessin de Bacler d'Albe. Lithographie de G. Engelmann. [Bibliothèque Nationale. Estampes.]

de course les grenadiers embusqués dans la maison du général. Tout le parapet se trouve garni de Français avant que la garnison espagnole songe à prendre la défensive. Darmagnac annonce au vice-roi et au Conseil de Navarre, qu'obligé de séjourner dans la ville, il a cru devoir, pour la sûreté de ses troupes, faire entrer un bataillon dans la citadelle où il fera le service conjointement avec les troupes espagnoles. « Cette action, dit-il sans rire, doit être considérée comme un nouveau lien d'amitié (1). »

A Barcelone, le général Duhesme a répandu ses troupes dans les faubourgs. Le lendemain, c'est un lundi de carnaval, les soldats espagnols descendant en ville. Le général Lecchi, du contingent italien, a ordonné une parade au pied du chemin de ronde. Sous prétexte d'évolution, il monte jusqu'à la poterne et jette dans la citadelle un bataillon entier. Le général espagnol, descendu au bruit dans la cour, est entouré et Lecchi refuse d'ouvrir les portes aux soldats isolés qui veulent rentrer au quartier. A Montjuich, le colonel Alvarez a levé les chaînes du pont-levis. Duhesme, changeant d'attitude, prévient le capitaine général d'Espeleta que s'il n'obtient pas l'hospitalité il devra user de la force et on lui livre le fort. Napoléon commence à s'expliquer.

Le 20 février au soir, Murat a reçu du ministre de la guerre un pli lui annonçant sa nomination de lieutenant de l'Empereur en Espagne et l'invitant à partir dans la nuit même pour Bayonne. Le 7 mars au soir, il sort de cette ville et traverse la Bidassoa. « Mes troupes sont à trente lieues de Madrid, écrit Napoléon le 10 mars au prince Eugène, et il se prépare des événements importants (2). » Godoy en a la sensation. Vainement, il s'est efforcé par le canal d'Izquierdo de se faire une idée nette de la pensée de derrière la tête de Napoléon. Quand Izquierdo est

(1) Général Foy. *Histoire de la guerre d'Espagne*, III, 82. — Castellane. *Journal*, I, 13.

(2) Napoléon. *Correspondance*, XVI, 481.

devenu trop pressant et que, maître de la rive gauche de l'Ebre, Napoléon a jugé le moment venu de prendre la parole, il a envoyé à Madrid Izquierdo, que des conversations avec Duroc et avec Talleyrand ont suffisamment travaillé pour qu'il communique à la Cour d'Espagne l'effroi que lui suggère l'avenir de sa patrie. Godoy, atterré, essaie les protestations. Mais quand il comprend que l'Empereur songe en réalité à régler, une fois pour toutes, la succession au trône d'Espagne, le péril même lui donne le courage d'oser.

Napoléon est arrivé à son but. Il a « effarouché ces gens-là. » C'est à la fuite que rêve Godoy, c'est la fuite que Napoléon, qui le connaît bien, a prévue comme l'aboutissant forcé de sa tactique. Un important conseil est tenu au palais d'Aranjuez. Désireux de « chercher dans un autre hémisphère les voluptés prêtées à lui échapper dans celui-ci, » le prince de la Paix conseille à Charles IV et à Marie-Louise de se réfugier en Amérique avec toute la famille royale (1). Cependant, on prend les dispositions nécessaires pour exécuter le projet. Le marquis de la Solana, qui est en Portugal avec sa division, reçoit l'ordre de venir occuper les montagnes du Guadarrama. On appelle de l'artillerie de Ségovie; des corps de cavalerie et d'infanterie sont échelonnés sur la route de Séville. On fait venir de Madrid à Aranjuez, où est la Cour, les gardes du corps, les carabiniers royaux, les gardes wallonnes, les gardes espagnoles, tous les régiments qui constituent la garnison habituelle de Madrid, si bien que la capitale se trouvera dégarnie de troupes quand Murat, qui en approche, viendra s'y présenter (2). Pour plus de sûreté même, par une proclamation datée du 16 mars, Godoy apprend aux populations que les bruits de départ de la famille royale pour l'Amérique, qui courrent, sont dénués de tout fondement.

Le même jour, un nouveau conseil est convoqué. Le

(1) Duc de Rovigo. *Mémoires*, III, 246.

(2) Général Foy. *Histoire de la guerre de la Péninsule*, III, 110.

prince des Asturias y est appelé par son père. On lui fait part de la nécessité où se trouve le roi de s'éloigner. On lui offre soit d'accompagner ses parents dans leur retraite en Amérique, soit de rester en Espagne à la tête des troupes avec le titre de lieutenant général du royaume. Le prince des Asturias fond en larmes, prend la main de Godoy et l'embrasse plusieurs fois en lui disant : « Je vois bien que tu es mon ami ». Cependant, en sortant du conseil, il dit aux gardes du corps sur lesquels il peut compter : « Le prince de la Paix est un traître ; il veut emmener mon père, empêchez-le de partir (1). » Au Conseil, l'infant Antonio est le seul qui se soit prononcé contre le départ. Depuis le mois de février, il a pris parti pour son neveu. Il est entré en rapports avec Beauharnais de qui il prend les avis, et il a décidé dans sa sagesse que la Cour ne devait pas s'embarquer. Il insiste auprès de Ferdinand, pour le décider à la résistance (2). Les confidents de Ferdinand sont unanimes à se prononcer contre le départ. On pourrait, propose l'un d'eux, au moment où le carrosse de Ferdinand suivra ceux du roi et du ministre, l'arrêter, couper les traits des mules et le faire supplier par le peuple et par les soldats de ne pas les abandonner. Mais aussitôt le parti est considéré comme insuffisant. La perte seule du favori peut mettre un terme aux maux dont il est l'auteur. Dans des conciliabules entre partisans de Ferdinand et officiers des gardes on se décide à l'action.

Le comité de Montijo et ses paysans surveillent Godoy. « Le départ est pour ce soir et je ne veux pas partir », déclare Ferdinand, poussé par son oncle Antonio (3). Tout autour du palais, bourdonne la foule qui, venue de Madrid par la route poudreuse, s'agit et se préoccupe des moindres symptômes de départ qui viennent démentir la proclamation affichée. Le roi, cependant, croit tout calme.

(1) Duc de Rovigo. *Mémoires*, III, 246.

(2) Godoy. *Memorias*, V, 340.

(3) Modesto Lafuente. *Historia de España*, XVI, 223.

Il va à la chasse; la reine, le prince, les enfants à la promenade. Le ministre de la justice, sommé par Godoy de signer les ordres de départ, répond : « Je n'ai d'ordres à recevoir que du roi (1) ». Cependant à midi Charles IV témoigne à Godoy qu'il est rassuré. « Je n'ai pas peur d'ici, mais de l'extérieur, » répond le favori (2). Et l'après-midi, par un court billet, il presse les mouvements de troupe.

Le favori n'ignore pas les conciliabules qui se tiennent. Il sait qu'on a vu rôder autour du palais des palefreniers de l'infant Antonio et que des distributions d'argent ont été faites par certains officiers des gardes. Cependant, il ne renforce pas le peloton d'infanterie qui veille à sa porte, car ses hussards ne sont point encore arrivés à Aranjuez (3). Le soir, il va seul au Palais. Marie-Louise, la reine d'Étrurie, les infants sont là. En leur présence, le roi le plaisante sur ses visions. A dix heures et demie il se rend en voiture chez lui, tout est calme (4). Il soupe avec son frère Diego et un ami. Peut-être a-t-il la visite de Josefa Tudo? A minuit, la femme qui est chez Godoy se retire. Elle sort au bras de Truxol, officier qui est de service chez le favori et qui la raccompagne à sa voiture. Les conjurés, qui surveillent la maison de Godoy, se sont rapprochés de la porte depuis qu'il est rentré au gîte. L'un d'eux, voyant une femme voilée, veut savoir qui elle est. Truxol le repousse. L'homme tire un coup de feu. Aussitôt, une sonnerie de trompettes donne l'alarme (5). La foule accourt. Des valets de l'infant don Antonio et du comte de Montijo poussent le cri de : « Mort à Godoy! vive le roi! » Don Diego Godoy, duc d'Almodovar del Campo, le frère du favori, veut amener à son secours le régiment de gardes

(1) Rosseuw-Saint-Hilaire. *Histoire d'Espagne*, XIII, 412.

(2) Godoy. *Memorias*, VI, 29.

(3) Godoy. *Memorias*, VI, 30.

(4) Godoy. *Memorias*, VI, 31-34.

(5) Modesto Lafuente. *Historia de España*, XVI, 224. — Godoy. *Memorias*, VI, 35. — Comte de Toreno. *Histoire du soulèvement*, I, 75.

espagnoles qu'il commande. Les soldats, travaillés depuis plusieurs jours, refusent de faire feu. Ils insultent et frappent leur colonel. C'est un tumulte effroyable (1).

L'hôtel du favori est forcé. Godoy, qui était en train de se coucher, a été mis en éveil dès le commencement de la scène. Il est monté tout en haut de son hôtel pour voir ce qui arrivait et s'est fait enfermer par son valet de confiance dans une sorte de pièce de débarras. Il était temps. Les domestiques du palais, les veneurs de l'infant don Antonio, après avoir enfoncé les portes, se sont mis en devoir de briser les meubles et de dévaster les appartements. D'autres ont obligé le roi à paraître à une des fenêtres du palais pour entendre la demande qu'on lui fait de la tête du prince de la Paix. Dans ce désordre, il semble qu'il y ait une consigne et une discipline. La croix, les cordons et tous les insignes des hautes dignités, auxquelles Godoy a été appelé successivement, sont respectés et remis aux mains de Charles IV (2). La princesse de la Paix, qu'on regarde comme la première victime du favori, et sa fille, rencontrées sur l'escalier, sont traitées avec égard. La foule s'attelle à leur berline et la traîne jusqu'au palais (3). Tandis qu'on met à sac la maison de Godoy, le roi se décide à signer un décret qui retire au prince de la Paix ses honneurs et ses dignités. A la nouvelle de la révocation, une joie folle règne dans la foule. Beauharnais vient au Palais féliciter le prince des Asturies et l'assurer des sympathies de son auguste maître et de l'appui de ses armées (4). Charles IV se hâte d'écrire à Napoléon. « Il y avait long-temps, lui dit-il, que le prince de la Paix m'adressait des instances réitérées pour obtenir de se démettre de la charge de généralissime et amiral. Je me suis prêté à ses désirs en lui accordant la démission de ses charges, mais, comme je

(1) Modesto Lafuente. *Historia de España*, XVI, 225.

(2) Comte de Toreno. *Histoire du soulèvement*, I, 75.

(3) Comte de Toreno. *Histoire du soulèvement*.

(4) Geoffroy de Grandmaison. *L'Espagne et Napoléon*, 144.

ne saurais oublier les services qu'il m'a rendus et notamment celui d'avoir coopéré à mes désirs constants de maintenir l'alliance et l'amitié intime qui m'unît à Votre Majesté Impériale et Royale, je conserverai à ce prince mon estime (1). »

Il n'y a que huit heures de Madrid à Aranjuez : le décret royal est bientôt connu dans la capitale. « Elle s'est livrée à une joie immoderée, dit un correspondant du *Journal de Paris*, et les Français qu'on y annonce depuis ce matin seront reçus avec un enthousiasme frénétique (2). »

A Aranjuez, Ferdinand est tout-puissant. Lui seul dispose des troupes. Le roi fait appeler son fils qui consent à s'interposer. Pendant 36 heures, Godoy est resté caché. Roulé dans une natte qui lui interdit tout mouvement, n'ayant même pas une cruche d'eau à sa disposition, il se décide le 19 mars à sortir de sa cachette. Il tente de se réfugier chez la duchesse d'Ossuna, mais la porte qui fait communiquer leurs hôtels est fermée. Alors, vaincu par la fatigue et la faim, il se résoud à implorer la pitié. Entendant un bruit de pas, il s'avance. « Pour Dieu, procurez-moi un verre d'eau. » L'arrivant est un garde wallonne qui le reconnaît et passe son chemin. La foule s'amasse et veut faire au favori déchu un mauvais parti. Quelques gardes du corps l'entourent et l'entraînent jusqu'à leur caserne. Il y arrive, un œil presque arraché d'un coup de pierre, la cuisse percée d'un coup de couteau, les pieds broyés par les sabots des chevaux. On l'enferme dans une écurie. A la nouvelle des tourments qu'il endure, Marie-Louise conjure Ferdinand de lui sauver la vie (3). Le prince des Asturies court à la caserne que la foule commence à assiéger. A l'ordre de Ferdinand, tout s'apaise. « J'ai vu le prince, dit Théodore Chemineau, témoin oculaire, arriver comme

(1) *Moniteur* du 5 février 1810.

(2) *Journal de Paris*, 29 mars 1808.

(3) Général Gomez de Arteche. *Historia de la guerra de la Independencia*, I, 266-267.

un Dieu sauveur pour que le sang de la victime ne souillât pas son triomphe (1). » Ferdinand pénètre jusqu'au prisonnier. « Je te promets d'oublier tous tes torts, lui dit-il, et de te faire grâce. — Es-tu déjà roi pour faire grâce ? riposte Godoy. — Non, je ne le suis pas, mais je le serai bientôt (2). » Tel est le déchaînement contre le favori que gardes et peuple, malgré leur respect religieux pour l'héritier du trône, ne se résignent à épargner leur victime que par la promesse que Godoy sera jugé (3).

A peine Ferdinand est-il de retour au Palais que Charles IV le fait demander. Au moment même où se produisait le tumulte causé par la découverte de Godoy, trois capitaines des gardes ont dit au marquis de Caballero qu'il y aurait le soir une nouvelle émeute. « Comment, messieurs, s'est écrié le ministre, ceci est autre chose. Et pourquoi ce deuxième mouvement ? Il me paraît qu'il est dirigé contre le roi. Il faut l'empêcher. — Le prince seul le peut, répondent les officiers (4). » Vers 3 heures de l'après-midi, l'émeute gronde devant le Palais. Il se tient des propos affreux. On demande des têtes et du sang. Les souverains sont insultés. Des soldats se mêlent à ces rassemblements (5). Charles IV, brisé par les émotions de la matinée, intimidé par un tumulte de soldats menaçants, remet à son fils son abdication. « Comme mes infirmités habituelles, dit le décret royal, ne me permettent pas de supporter plus longtemps le poids important du gouvernement de mon royaume et ayant besoin pour ma santé de jouir d'un climat plus tempéré et de la vie privée, j'ai décidé, après

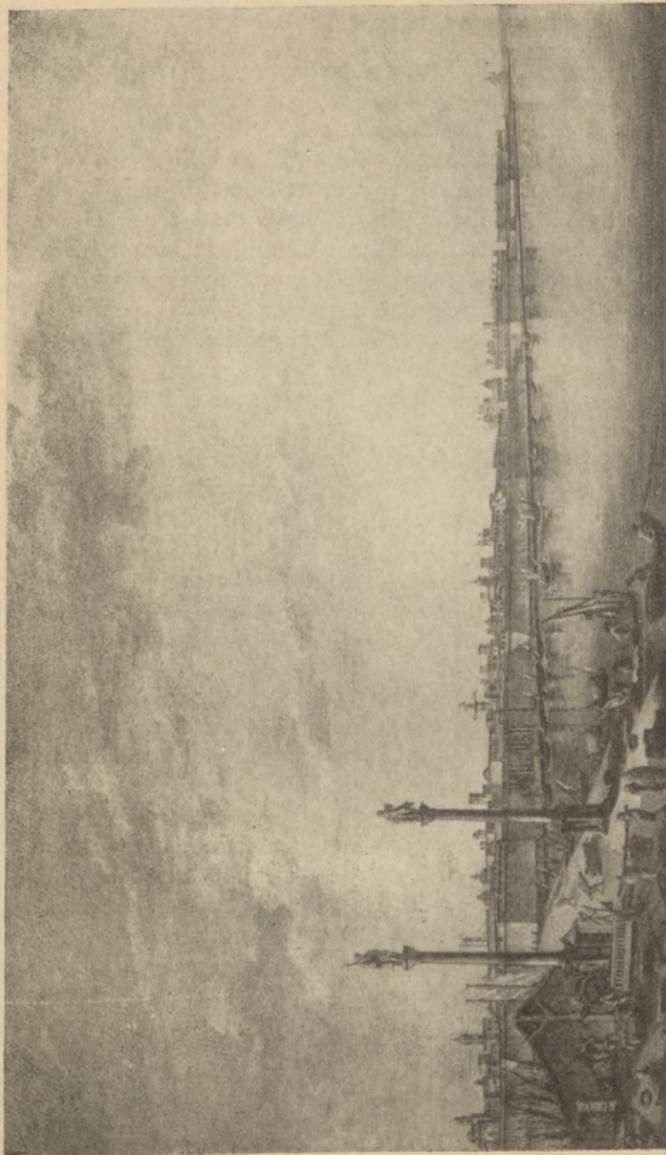
(1) Th. Chemineau. *Mémoires publiés par De Beauchamp.*

(2) Rosseuw-Saint-Hilaire. *Histoire d'Espagne*, XIII, 417.

(3) *Journal de Paris*, 31 mars 1808. Les lettres de Madrid sont d'un témoin oculaire. « J'ai vu de ma fenêtre, note-t-il, le grand amiral blessé à l'œil et couvert de sang, marcher entre deux gardes du corps qui le tenaient au collet ». Le chargé d'affaires de Saxe fournit des renseignements à peu près identiques. (Arch. nat., AFIV, 1680).

(4) Mellerto (Llorente). *Mémoire sur la Révolution française*, II, 145.

(5) *Journal de Paris*, 31 mars 1808.



Vue du port de Cadix.

Gravée par Thomas Lopez Enguid. (Bibliothèque Nationale, Estampes.)

la plus mûre délibération, d'abdiquer la couronne en faveur de mon fils bien-aimé le prince des Asturies (1). » Quelques heures plus tard, Charles IV, recevant le corps diplomatique, s'approche de Grégoire de Strogonoff, ambassadeur de Russie et lui dit : « De ma vie je n'ai fait aucune action avec plus de plaisir (2) ». Le lendemain, Charles IV écrira à Napoléon : « Ma santé se trouvant chaque jour plus délabrée, j'ai cru nécessaire pour la rétablir d'aller chercher un climat plus doux que celui-ci en me retirant des affaires de mon royaume. En conséquence j'ai jugé convenable pour le bonheur de mes peuples d'abdiquer en faveur de mon fils bien-aimé le prince des Asturies (3). »

Ferdinand appelle immédiatement au Conseil d'État Escoïquiz. Le duc de l'Infantado est fait colonel des gardes espagnoles et président du Conseil de Castille; San Carlos, majordome major du palais. Les proscrits du temps de la faveur de Godoy sont rappelés d'exil pêle-mêle et l'on annonce que l'on va revoir Urquijo, Cabarrus, Jovellanos et Florida Blanca (4). Ferdinand a confié le ministère de la guerre au général O'Farril, récemment revenu d'Italie où il commandait la division d'Étrurie, les finances à Azanza, la justice au vieux Piñuelo, la marine à Gil y Lemus, l'intérieur à Cevallos, parent du prince de la Paix, mais « qui a prouvé la noblesse et la fidélité de son cœur (5). »

L'un des premiers soins du nouveau ministère est de provoquer, le 21, la confiscation des biens de Godoy (6). C'est le prélude du procès que le nouveau roi se propose de faire commencer et peut-être Viegas retournera-t-il ses

(1) De Pradt. *Mémoires historiques*, 53.

(2) Comte de Toreno. *Histoire du soulèvement*, I, 85.

(3) *Moniteur*, du 5 février 1810.

(4) Modesto Lafuente. *Historia de España*, XVI, 231.

(5) Général Gomez de Arteche. *Historia de la guerra de Independencia*, I, 230.

(6) Modesto Lafuente. *Historia de España*, XVI, 232.

soudres d'éloquence du procès de l'Escorial contre le favori, car on annonce qu'il vient de rétracter son réquisitoire de décembre (1). Le 19 au soir, on a fait une tentative pour emmener Godoy à Grenade. Quand le carrosse de la Cour est arrivé devant la caserne, le peuple l'a détélé et a mis en pièces la voiture (2).

A Madrid, la nouvelle de l'abdication de Charles IV, connue dans la soirée, a été célébrée par le sac de l'hôtel de l'Amirauté que Godoy habitait d'ordinaire (3). Comme les émeutiers ont trouvé chez lui les lettres que le célèbre voyageur espagnol Ali Bey lui adressait du Maroc, le bruit s'est aussitôt répandu que le favori vendait l'Espagne au sultan (4). L'hôtel de l'Amirauté est pillé, les meubles jetés par les fenêtres et livrés aux flammes. Puis, distribués en plusieurs bandes, renforcés de groupes qui arrivent de tous côtés, armés de torches enflammées, les émeutiers vont saccager les maisons qu'habitent la mère du prince de la Paix, son frère, le marquis de Branciforte, son beau-frère, et celles de plusieurs personnes qu'on connaît pour lui être des plus dévouées (5). « Leurs visages pâles de colère, éclairés par la flamme résineuse des torches, ressortaient au milieu de l'obscurité comme les figures du cinquième cercle de l'enfer du Dante. Des femmes se mêlaient par groupes à cette horrible bande. Mais quelles femmes, grand Dieu! Des figures basanées, aux traits durs, des yeux hors de leurs orbites, des sourcils épais et de longues mèches de cheveux noirs, rampant sur leurs coups et sur leurs épaules comme autant de serpents. C'était hideux à voir et tout cela criait et hurlait en brandissant des torches (6). »

(1) Modesto Lafuente. *Historia de España*, XVI, 232.

(2) Rosseuw-Saint-Hilaire. *Histoire d'Espagne*, XIII, 417.

(3) Comte de Toreno. *Histoire du soulèvement*, I, 84.

(4) Modesto Lafuente. *Historia de España*, XVI, 229.

(5) Comte de Toreno. *Histoire du soulèvement*, I, 84. — Général Gomez de Arteche. *Historia de la guerra de Independencia*, I, 269.

(6) Comtesse Merlin. *Souvenirs d'une Créole*, II, 47.

Au milieu de ces scènes tumultueuses, il ne laisse pas de régner comme un ordre et un concert. Visiblement, le mouvement est organisé. D'ailleurs, la masse espagnole, même ameutée, conserve le respect de la loi et écoute les paroles qu'on prononce en son nom. Comme le peuple allait pénétrer chez un ami du prince de la Paix, un alcade arrête les mutins « Où allez-vous? — Tuer un coquin. — Qui vous a autorisés? — Ses crimes. — N'y a-t-il pas des tribunaux? — En ce cas, pourquoi vit-il encore? — Mais avez-vous des preuves qu'il soit un coquin? — Tout le monde le sait. — Cependant la loi n'a pas prononcé. — Non. — En ce cas, je me charge de lui. Je l'arrête et je vais le traduire devant les tribunaux (1). » La foule se dissipe et la maison n'est pas pillée. Dans les rues, dans les carrefours, on allume des feux de joie. L'ivresse se communique de Madrid dans toute l'Espagne. Ici, on chante le *Te Deum*. Là on pend le buste de Godoy à un gibet et on jette ses portraits à la voirie. A Salamanque, les étudiants et les professeurs de l'Université s'associent dans une joyeuse farandole. A San Lucar de Barrameda, on détruit le jardin botanique d'acclimatation qu'a créé Godoy. A Cadix, on brise ses bateaux de sauvetage (2). Son nom est partout en horreur. Cependant, le 23 mars, escorté par le marquis de Chasteler et les gardes du corps, Godoy a été transféré au château de Villaviciosa (3).

Au moment des événements d'Aranjuez, l'armée française approche lentement de Madrid, partout accueillie en libératrice. « Comme nous étions alors dans les environs, dit Blaze, les Espagnols ne doutèrent pas que nous ne fussions venus tout exprès pour préparer et soutenir cette révolution. On détestait Godoy; Ferdinand était aimé de tout le monde. Il n'en fallait pas davantage pour nous faire aimer aussi (4). »

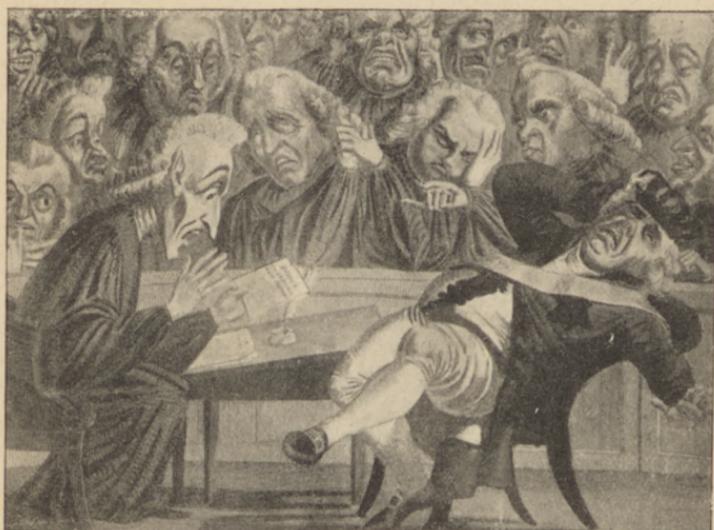
(1) *Journal de Paris*, 13 avril 1808.

(2) Général Foy. *Histoire de la guerre de la Péninsule*, III, 121.

(3) Modesto Lafuente. *Historia de España*, XVI.

(4) *Mémoires d'un apothicaire*, 20.

Depuis qu'il a quitté Paris, Murat fait un beau rêve. Sa nomination de lieutenant de l'Empereur l'a surpris sans qu'aucune instruction politique précise et limite ses ins-



*Lecture de la nouvelle de l'Entrée des Français à Madrid,
par le Premier ministre d'Angleterre au roi Georges et à son conseil.*

Caricature du temps. (Bibliothèque Nationale. Estampes.)

tructions militaires. Que va-t-il faire en Espagne? On ne le lui a pas dit. Et ce *héros qui est une bête*, — le mot est de Napoléon dans une conversation avec Rœderer — en est réduit à ses propres suppositions ou à celles que lui suggère sa femme, l'ambitieuse Caroline. Tous les frères de Napoléon occupent maintenant des trônes, sauf Lucien qui a refusé de payer un royaume de son divorce avec la femme qu'il aime et qui, dans une conversation célèbre avec Napoléon, a blessé celui-ci dans ses œuvres les plus sensibles, en évoquant le souvenir du passé de José-

phine (1). Joseph règne à Naples, Louis en Hollande, Jérôme en Westphalie. De la famille impériale, il ne reste plus à pourvoir que les beaux-frères. Murat est bien grandduc de Berg, mais quand il songe à Vendémiaire, à Brumaire, aux luttes supportées en commun, il estime que ses services valent mieux. Il croit deviner ce qu'il va faire en Espagne. Si l'on précipite la décomposition de cette monarchie qui agonise, pourquoi ne serait-ce pas à son profit? Ce qu'il ne comprend pas, c'est le silence de l'Empereur. Vainement, il a essayé de le faire parler, mais ne fait pas parler Napoléon qui veut. Alors, continuant son rêve de gloire, Murat saisit toutes les occasions depuis son entrée en Espagne pour démontrer à Napoléon que les peuples qu'il visite sont à la dévotion de l'Empereur. « J'ai trouvé sur mon passage, comme bordant la haie, tous les habitants des provinces que j'ai parcourues. La joie qu'ils faisaient éclater tenait du délire. Les danses, les cris de : « Vive Napoléon! » se sont succédés de village en village sur toute la route depuis Irun jusqu'à Vittoria. Partout on attend Votre Majesté et avec elle le bonheur. Jamais peuple ne fut plus malheureux par sa mauvaise administration, et jamais il n'en exista plus digne d'un meilleur sort. Je suis persuadé que ce bon peuple vous intéressera (2). » Et Murat se laisse aller à une dernière invite : « S'il entrail dans les projets de Votre Majesté de changer le gouvernement de ce pays, jamais moment n'aurait été plus propre pour les exécuter. » Mais Napoléon ne veut pas comprendre. Dans ses lettres, il n'insiste que sur un point, la nécessité d'arriver à Madrid sans hostilité, d'y faire camper les corps par divisions pour les faire paraître plus nombreux, d'y faire reposer les troupes et de les réapprovisionner de

(1) Napoléon voulait faire épouser à Lucien la reine d'Étrurie qui venait de perdre son mari (1807). Lucien refusa. « Vous voyez, gronda l'empereur, où vous conduit votre entêtement et votre sot amour pour une femme galante. — Au moins, riposta Louis exaspéré, la mienne est jeune et jolie. » (Constant. *Mémoires*, II, 204.)

(2) Lombroso. *Lettres de Murat*, 188.

vivres. Murat n'obtient qu'une consigne, c'est de répandre le bruit que les troupes marchent selon un plan concerté entre les deux souverains, de tenir de bons propos, de rassurer tout le monde, sauf à ensombrer les portes si elles se ferment devant lui. Il doit aussi annoncer que Napoléon va arriver pour arranger les affaires (1).

Ainsi maintenu par Napoléon sur le terrain pratique, Murat, dans les chevauchées et aux étapes, se reprend à ses rêves. Partout cet homme, qui va au trône, parade avec le brio d'un écuyer de Franconi. Castellane, qui le voit le 20 mars à Buitrago, note qu'il avait un véritable costume de théâtre, des cheveux longs bouclés tombant sur ses épaules, un shako cramoisi et des pelisses magnifiques (2). Le 22 mars au soir, l'armée française atteignit les hauteurs qui dominent Madrid. Ferdinand, soucieux, avait envoyé le duc del Parque complimenter cet hôte redouté. Murat le reçoit en roi plutôt qu'en général. Son ambition ne peut se satisfaire de saluer un trône nouveau remplaçant celui qui vient de crouler. « A l'Empereur seul, dit-il, appartient le droit de reconnaître Ferdinand comme roi et, en attendant, je ne pourrai lui donner d'autre titre que celui de prince des Asturies (3). » Il est à Chamartin, à une heure de Madrid. La route est d'une tristesse affreuse, d'une mélancolique uniformité. Ni arbre, ni verdure. C'est là qu'il s'installe dans la maison du duc de l'Infantado, attendant l'heure de faire son entrée dans la capitale.

Le lendemain, l'armée française, tambour battant, mèches allumées, entre à Madrid par la porte d'Alcala. Cet air de guerre paraît peu convenable à beaucoup d'Espagnols. Ils estiment déjà que ces alliés prennent des allures de conquérants. Ce ton altier, ces fanfaronnades que le Madrilène eût pardonnés à Napoléon, il a peine à les excuser chez son

(1) Napoléon. *Correspondance*, XVI, 491 et 495, 14 et 16 mars 1808.

(2) Castellane. *Journal*, I, 14.

(3) Rosseuw-Saint-Hilaire. *Histoire d'Espagne*, XIII, 426.

lieutenant. Il se demande s'il peut vraiment prendre au sérieux la nouvelle que la concentration à Madrid est le prélude de la division de l'armée française en deux corps qui se transporteront l'un sur Lisbonne, l'autre sur Cadix, pour de là opérer contre Gibraltar. Le traité de Fontainebleau lui paraît bien malade et déjà il s'attend à des événements importants dont il craint et, en même temps, souhaite les effets imprévus. Cependant, la *Gaceta de Madrid* du 24 souhaite la bienvenue aux Français en termes très chauds. « Le peuple de Madrid voit avec complaisance dans ses murs les héros d'Eylau, de Dantzig et de Friedland. Il admire l'ardeur et la brillante allure des troupes, après tant de fatigues et de marches, et ne peut que louer le bon ordre et la discipline qui règnent parmi elles. Son Altesse Impériale le grand-duc de Berg et, à son exemple, les généraux et les officiers ont à cœur de maintenir et de fortifier par tous les moyens possibles le bon esprit de leurs soldats et la bonne conduite qu'ils observent. En échange, les habitants de Madrid luttent à l'envi pour remplir les devoirs sacrés de l'hospitalité et le Gouvernement voit avec la plus grande satisfaction cette harmonie et cette fraternité entre deux peuples alliés et unis, autant par l'estime réciproque que par l'intérêt d'une cause commune (1). »

(1) *Gaceta de Madrid*, 24 mars 1808.

Agonie de dynastie, Réveil de peuple.

LES nouvelles d'Aranjuez sont arrivées à Paris le 26 mars. Quarante-huit heures avant, une nouvelle convention, en supplément de celle de Fontainebleau, a été signée entre le prince de Talleyrand et Izquierdo. Celui-ci accourt à Saint-Cloud où il a une audience de l'Empereur qui dure deux heures. Quand Izquierdo sort du cabinet impérial, Napoléon a pris sa détermination. L'instant d'agir est venu. Comme il l'écrit à son frère Louis, il a « résolu de mettre un prince français sur le trône d'Espagne » et il va commencer à avouer ses plans. « Vous devez empêcher, écrit-il à Murat, qu'il soit fait aucun mal au roi, à la reine et au prince de la Paix. Jusqu'à ce que le nouveau roi soit reconnu, faites comme si l'ancien régnait toujours. » Le premier acte de Napoléon est de remplacer par de Laforest, agent qu'il avait précédemment envoyé à Madrid, l'ambassadeur Beauharnais qui a pris si nettement parti contre le prince de la Paix.

Le 27, le *Moniteur* donne un récit laconique des événements d'Aranjuez. « *Le Journal de l'Empire*, écrit Desmarest, mieux placé que personne pour connaître ces dessous, avait gardé la même mesure : des numéros étaient déjà imprimés, lorsqu'à dix heures du soir arriva, d'en haut, une nouvelle rédaction où entre autres expressions sévères on disait : « Le prince des Asturies monte sur le trône couvert du sang de son père qui lui a pardonné, il y a peu de mois, ses attentats. » L'article fut substitué au premier, dans les numéros qui restaient à tirer (1). » Le 31, les

(1) Desmarest. *Quinze ans de haute Police sous le Consulat et l'Empire*, nouvelle édition, publiée par A. Savine et L. Grasilier, p. 181.

dispositions de Napoléon sont encore accentuées par une lettre autographe de Charles IV datée de l'Escorial : « Votre Majesté, écrit le vieux roi, apprendra sans doute avec peine les événements d'Aranjuez et leurs résultats ; elle ne verra pas sans quelque intérêt qu'un roi forcé d'abdiquer sa couronne vient se jeter dans les bras d'un grand monarque, son allié, se remettant en tout à sa disposition, pouvant seul faire son bonheur, celui de toute sa famille et de ses aimés sujets. Je n'ai déclaré m'en démettre en faveur de mon fils que par la force des circonstances et lorsque le bruit des armes et les clamours d'une garde insurgée me faisaient assez connaître qu'il fallait choisir entre la vie et la mort qui eût été suivie de celle de la reine (1). » Cette lettre vient à point aux mains de Napoléon. Elle va lui fournir les couleurs nécessaires pour présenter les événements au tsar Alexandre dont l'approbation, au moins tacite, est nécessaire à la liberté de ses mouvements. « Les lettres du roi Charles sont pleurer, écrit-il sur l'heure à Caulaincourt, son ambassadeur à Saint-Pétersbourg. Ceci est pour vous seul : gardez-en le secret. Vous pourrez en dire un mot à l'Empereur et à l'ambassadeur d'Espagne qui est un homme du prince de la Paix et qui parlera comme vous (2). » Le document, dont Napoléon fait ainsi usage, n'a pas jailli spontanément de la plume de Charles IV. Dans la soirée du 19 ou la matinée du 20, la reine d'Étrurie, se resaisissant la première, a écrit à Murat en le suppliant de venir se rendre compte de la situation faite à ses parents. Sa lettre est arrivée aux mains de Murat à El Molar. « J'ai appris avec indignation, répond-il, les événements d'Aranjuez.

(1) *Moniteur*, 5 février 1810.

(2) Léon Lecestre. *Lettres inédites de Napoléon*, I, 174. — Il ajoute : « En communiquant le *Moniteur* à l'Empereur, vous lui direz que je ne suis pour rien dans les affaires d'Espagne, que mes troupes étaient à 40 lieues de Madrid lorsque ces événements ont eu lieu, que le prince de la Paix était généralement haï, mais que le roi Charles est aimé. Vous lui direz aussi que le roi a été forcé et que vous ne seriez pas étonné que je me décidasse à le remettre sur le trône ».

J'en suis d'autant plus peiné qu'ils ont forcé Sa Majesté Catholique à abdiquer sa couronne et que j'avais ordre de l'Empereur de rassurer le roi, la famille royale, et tout le monde. J'aurais certainement cherché à l'en empêcher, si j'avais été à portée de le faire et j'espère que la présence d'une armée alliée sous les murs de Madrid en imposera et que l'ordre et le calme se rétabliront (1). » Cette lettre est apportée à la reine d'Étrurie par de Monthion, un des officiers d'état-major du grand-duc de Berg. L'officier arrive à huit heures du matin à Aranjuez. La reine d'Étrurie, encore couchée, se lève pour recevoir la lettre et la porte à ses parents. Après un court conciliabule, elle amène à Monthion Charles IV et Marie-Louise. Le roi se répand en plaintes amères contre son fils qui exige qu'ils se retirent à Badajoz alors qu'il voudrait obtenir de l'Empereur, son bon ami, la permission d'acquérir une métairie en France et d'y finir son existence. Le roi remet à Monthion un billet pour Napoléon : « Ma situation, dit-il à l'officier, est des plus tristes. On vient d'enlever le prince de la Paix qu'on veut conduire à la mort. Tout son crime est de m'avoir été toute sa vie attaché. » Et le vieux roi se désole d'avoir trouvé tout le monde sourd à ses prières. La mort du prince de la Paix entraînera la sienne, il n'y survivra pas (2). » Marie-Louise a également écrit une lettre verbeuse, affolée, oubliant dans son trouble de donner ses titres à Murat.

Sur le rapport de son officier d'ordonnance, Murat comprend le parti à tirer des dispositions des souverains déchus. Il renvoie aussitôt Monthion avec mission de lui rapporter une rétractation de l'abdication du 19. Monthion, reparti à franc étrier pour Aranjuez, en rapporte le 23 la rétractation qu'il a fait dater du 21. La formule qui précise les griefs de Charles IV est d'un esprit net et n'a rien des doléances et des divagations pleurardes des écrits de la veille (3). A

(1) Lombroso, *Lettres de Murat*, 211.

(2) *Rapport de Monthion*, cité par Toreno, I, 392.

(3) Général Gomez de Arteche, *Historia de la guerra de la Independencia*, I, 278.

partir de ce moment, c'est entre Charles IV, Marie-Louise, la reine d'Étrurie et Murat, ce dernier évitant les messages écrits, une suite de communications dans lesquelles les malheureux souverains retracent à leur façon le récit de la conjuration qui les a renversés du trône (1). « Mon fils, écrit Marie-Louise, est un très mauvais cœur. Son caractère est sanglant. Il n'a jamais aimé son père ni moi. Les conseillers sont sanguinaires. Ils ne se plaisent qu'à faire des malheureux... Ils veulent nous faire tout le mal possible (2). » Et une autre fois : « Mon fils hier enfermé après son dîner avec l'Infantado, Escoïquiz, ce mauvais prêtre et Saint-Charles, le plus malin de tous; cela nous fait trembler. Ils y restèrent plus d'une heure et demie, jusqu'à trois heures et demie. Le gentilhomme qui va avec mon fils Charles est cousin de Saint-Charles, il a de l'esprit et assez d'instruction, mais c'est un Américain méchant, très ennemi de nous, de même que Saint-Charles, qui ont tout reçu du roi mon mari, et aux pétitions du pauvre prince de la Paix de qui ils se disaient parents. Tous ceux qui vont avec mon fils Charles sont de la même intrigue et très propres à faire tout le mal possible et faire paraître, avec les couleurs les plus véridiques, les plus affreuses faussetés. Je prie le grand-duc de pardonner mes griffonnages et si je n'écris pas bien, car j'oublie quelquefois de certaines paroles ou phrases en français, parlant toujours espagnol depuis quarante-deux ans, étant venue me marier ici à treize ans et demi et quoique je parle français, ce n'est pas au courant, mais le grand-duc comprendra bien et saura corriger les défauts de la langue (3). »

Le 2 avril 1808, Napoléon quitte Paris, sous prétexte de visite aux départements du Midi. Sur sa route, entre Tours et Poitiers, il rencontre trois Grands d'Espagne, le duc de

(1) La plupart de ces lettres sont au *Moniteur* du 5 février 1808 : quelques-unes dans les *Mémoires* de Bausset.

(2) Bausset. *Mémoires*, I, 122.

(3) *Moniteur*, 5 février 1808.



La Casa del Campo, près de Madrid.

Dessin de Baeler d'Albe. Lithographie de G. Engelmann.
(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

Medinaceli, le duc de Frias et le comte de Fernan Nuñez, que le nouveau roi lui a envoyés pour lui notifier son avènement. Il s'excuse de les entendre sous divers prétextes et leur donne rendez-vous à Bayonne (1). Déjà, à quelques lieues de Châtellerault, les envoyés de Ferdinand VII ont rencontré M. de Bausset, et le comte de Fernan Nuñez lui a confessé son désir de voir de ses yeux la nièce de l'Empereur qui devait épouser son souverain. De Bausset a beaucoup de mal à le convaincre qu'aucune nièce n'accompagne l'Empereur ni n'accompagnera Joséphine qui doit rejoindre Napoléon à Bordeaux (2). L'Empereur arrive dans cette

(1) De Pradt. *Mémoires historiques*, 57.

(2) Bausset. *Mémoires*, I, 157.

ville le 4 avril. On l'attendait depuis le matin et les troupes étaient retournées dans leurs quartiers. L'Empereur se fit conduire directement à la Préfecture, où les réceptions eurent lieu le lendemain. Son séjour à Bordeaux fut consacré à visiter les troupes, à se montrer aux populations, et après avoir traversé Mont-de-Marsan, le 14 dans la nuit, Napoléon entra à Bayonne (1).

Là, comme sur toute sa route, il reçoit de fréquents courriers de Murat, de Bessières, de Lasforest qui le tiennent au courant des événements d'Espagne. Une fois entré à Madrid, Murat a pris résolument sous sa protection les vieux souverains. Il a envoyé une garde d'honneur s'opposer à leur départ pour Badajoz et a retenu dans un village voisin Godoy que Ferdinand faisait amener à Madrid chargé de chaînes (2). Il a invité Beauharnais à demander à Ferdinand VII d'arrêter la marche du corps du marquis de La Solana qui revient de Portugal et de s'abstenir de faire son entrée à Madrid en souverain avant que l'Empereur ait décidé. Beauharnais a esquivé la seconde partie de la commission, se bornant à engager Ferdinand à aller devant de Napoléon jusqu'à Burgos ou Vittoria (3). En conséquence, le lendemain même de l'entrée de Murat à Madrid, Ferdinand prend le chemin de sa capitale. Avant de quitter Aranjuez, il a reçu la bénédiction de son père. Son oncle Antonio et son frère Carlos l'accompagnent. Sur les routes, les populations l'acclament. Il n'a d'autre escorte que ses gardes du corps et, à Madrid, d'Atocha au Palais Royal, il marche au milieu des vivats et des capes rouges jetées sous les pas de son cheval (4). « Ce fut une joie délirante, dont aucune description ne pourrait donner une idée, rapporte Marbot. Les rues, les balcons, les fenêtres,

(1) *Journal de Paris*, 11 et 18 avril 1808.

(2) Marbot raconte sa mission dans ses *Mémoires*, II, 21.

(3) Rosseuw-Saint-Hilaire. *Histoire d'Espagne*, XIII, 427.

(4) Général Gomez de Arteche. *Historia de la guerra de Independencia*, I, 284.

les toits mêmes étaient garnis d'une foule immense accueillant par de nombreux vivats le nouveau souverain dont elle avait si impatiemment attendu l'avènement (1). » Les femmes agitent leur mouchoir et lui jettent des fleurs. « Jamais souverain, a dit le comte de Toreno qui avait vu cette entrée, n'eut triomphe plus magnifique et plus simple. » Les autorités de Madrid voulaient faire tirer le canon. Murat s'y est opposé. Cela pourrait occasionner de l'alarme (2). Si beaucoup de Français assistent, comme curieux, à la cérémonie, aucune des troupes de l'armée alliée n'y paraît officiellement. Murat et l'ambassadeur s'abstiennent de toute visite lors de la réception qui suit l'entrée, et même le lieutenant de l'Empereur a eu soin de faire couper le cortège par une manœuvre de ses troupes (3).

Tout lui est, d'ailleurs, prétexte pour tâcher de diminuer aux yeux de Napoléon la popularité de Ferdinand VII. « Charles IV est généralement plaint, écrit-il le 25 mars. Son fils a été mal reçu hier. Son palais a été parfaitement illuminé dans la soirée, mais je suis sûr qu'il n'y a pas eu dix maisons dans la ville qui l'aient été (4). » Et le lendemain : « Le prince des Asturies perd tous les jours dans l'opinion publique. Tout son parti est extrêmement embarrassé : ils commencent à craindre d'être inapprouvés par Votre Majesté. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour populariser le prince ; ils lui font rétablir les combats de taureaux ; on parle d'ouvrir des canaux et des grandes routes. On rit de tout cela en disant : Quoi ! voudrait-il déjà singer l'Empereur des Français ! (5) »

Dans ce dénigrement systématique, outre le désir de se placer au premier rang aux yeux du maître, il y a aussi un peu de jalousie personnelle. La réputation guerrière de

(1) Marbot. *Mémoires*, II, 24.

(2) Lombroso. *Lettres de Murat*, 221 (25 mars).

(3) Général Gomez de Arteche. *Historia de la guerra de Independencia*, I, 284.

(4) Lombroso. *Lettres de Murat*, 221 (25 mars).

(5) Lombroso. *Lettres de Murat* (26 mars).

Murat, sa haute stature, sa belle prestance, ses manières martiales, tout, jusqu'à son costume bizarre toujours empanaché et bariolé, partie à la française et partie à l'espagnole, lui avait paru propre à plaire à la nation castillane. Il croyait y avoir réussi. D'autres le croyaient avec lui. « Je suis convaincu, écrit par exemple Marbot, que si cette nation eût cru devoir accepter un roi pris dans la famille de Napoléon, elle aurait à cette époque préféré le chevaleresque Murat au faible Joseph (1). » Pour séduire les Espagnols, il n'est rien de ce qui ne doit pas mécontenter l'Empereur, que Murat ne mette en jeu. « Murat, écrit un officier de santé attaché à la garde impériale (2), allait à la messe comme Napoléon aux Pyramides. Il faisait le dévot, mais Napoléon ne peut être que très mal singé. Murat s'habillait à l'espagnole et n'avait rien moins que l'air espagnol. Souvent au mépris de la gravité espagnole, il parcourait la rue d'Alcala au galop, accompagné d'un escadron de la garde impériale, jouant de son bâton de maréchal comme d'un bâton à deux bouts. Avec son costume à la Henri IV, il ne ressemblait pas mal aux baladins et aux faiseurs de tour des rues ou aux acteurs de Franconi ordinairement ainsi vêtus. Souvent, il allait à l'église ainsi accoutré et marchait ridiculement au pas du tambour depuis la porte jusqu'à l'autel, le coude levé, le poing sur le flanc ainsi qu'un empereur romain, et la tête ridiculement couverte de plumes en guise de panaches des chevaux de cérémonie. Il faisait crier sur son passage : « Vive le prince, grand-duc de Berg, maréchal de l'Empire et général en chef ! » de manière à troubler les prêtres et jetait de temps en temps comme passe-temps son petit bâton de maréchal en l'air, le faisant tournoyer et le rattrapant adroitemment à sa chute, de l'autre main. Quelquefois, il n'était point pourtant si adroit qu'il ne le laissât tomber par terre et chacun s'empressait pour le ramasser ».

(1) Marbot. *Mémoires*, I, 44.

(2) Bibliothèque nationale, MSS f^{ds}s français 7982.



La garde d'honneur des paysans bayonnais.
Caricature anglaise. (Bibliothèque Nationale. Estampes.)

A Madrid, Ferdinand et lui vivaient côté à côté sans avoir aucun rapport, sans s'aborder. Un jour, la reine d'Étrurie, que son frère avait contraint de quitter Aranjuez et de venir s'installer à Madrid, voulut arranger une entrevue entre le roi et le lieutenant de l'Empereur. Murat était chez elle avec quelques-uns de ses officiers. On annonce le roi d'Espagne : Les officiers se retirent par respect et le grand-duc reste, bien décidé à ne pas faire un pas dont on puisse arguer qu'il a reconnu Ferdinand comme roi. La reine d'Étrurie, qui accable Murat de ses plaintes, veut les forcer à se parler. Elle compte que Murat, sortant enfin de sa réserve, adressera à Ferdinand quelques-uns des reproches dont il n'est pas ménager quand il parle de lui. Elle les laisse donc en tête-à-tête et se met à son piano dans la pièce voisine. Il y a quelques instants de silence et d'embarras. Machinalement, Ferdinand se rapproche de sa sœur. Murat demeure dans la première pièce. Puis comme

il n'est pas venu pour entendre de la musique à la cantonade, il s'en va sans avoir échangé une parole avec le nouveau roi d'Espagne (1).

Trois jours après son entrée à Madrid, Ferdinand a écrit à son père une lettre que Murat a interceptée : « Sire et mon père, lui dit-il, je me réjouis d'apprendre que la santé de Votre Majesté est meilleure et je la remercie de la lettre dont elle m'a honoré. Je m'empresse de l'assurer que je suis incapable de chercher à l'affliger. Je lui ai promis de laisser la vie à Don Manuel Godoy, je suis homme de parole, et je n'y manquerai pas. Le peuple cependant est très alarmé. Il croit que les Français ne sont venus à Madrid que pour prendre sa défense et le sauver. Il est nécessaire de le contenir. Je prie Votre Majesté d'être bien convaincu que je ne chercherai point à augmenter ses inquiétudes et ses craintes (2). » Malgré des assurances équivalentes, la famille royale ne se remet pas aisément des alarmes qui l'ont glacée de terreur. Tout est prétexte à les faire renaître et quand Ferdinand VII refuse à sa sœur l'autorisation de se rendre à Aranjuez, ajoutant : « Quel motif avez-vous de faire ce voyage ? » la reine d'Étrurie lui prête aussitôt les desseins les plus meurtriers (3). Tous les jours ce sont de nouvelles supplications à Murat pour qu'il envoie ses troupes garder le prince de la Paix. Murat lui a envoyé son médecin. La reine d'Étrurie plaide sa cause auprès de Napoléon. » En ce moment même, écrit-elle, du fond de sa prison et dans le délire que lui occasionnent ses vingt et une blessures, le nom de Votre Majesté et celui du grand-duc de Berg sont constamment dans sa bouche. Lorsque Votre Majesté sera ici, elle verra que ce prince a été sacrifié comme l'homme de Votre Majesté (4) ». Murat, en effet, n'a nulle

(1) Mémoires du général Dupont, fragment publié par Titeux. *Le Général Dupont*, II, 108.

(2) Bausset. *Mémoires*, I, 160.

(3) Lombroso. *Lettres de Murat*, 240 (31 mars 1808).

(4) Lombroso. *Lettres de Murat*, 224.

animosité contre le prince de la Paix. Ils ont toujours été en fort bons termes, échangeant des présents et faisant assaut d'aimables propos. Aussi, lorsqu'il a connaissance des dispositions de Napoléon, il est tout prêt à les seconder. C'est le 5 avril que de Bordeaux Napoléon fait connaître au grand-duc de Berg son intention de voir le prince de la Paix à Bayonne, avant de prendre parti sur rien. Dans cette même lettre, Napoléon dit encore à son lieutenant : « Quant au nouveau roi, vous me mandez qu'il devait venir à Bayonne, je pense que cela ne pourrait être qu'utile (1). »

Cette idée du voyage en France, Napoléon l'a conçue pour Charles IV au moment même où l'on discutait les conventions du traité de Fontainebleau (2). Depuis, il paraît l'avoir abandonnée. Quand il quitte Paris pour se rendre à Bayonne, ce n'est plus avec la pensée d'une entrevue, mais d'un voyage à Madrid « où, dit-il, il arrivera comme une bombe quand il en sera temps (3). » Pour des raisons diverses, aucun de ceux qui participent à l'exécution des plans de l'Empereur ne se soucie de le voir faire le voyage de Madrid. Murat, qui y est le premier en son absence, sait bien que, Napoléon présent, il passera au second plan. Cela n'aurait qu'un inconvénient médiocre si Napoléon le nommait auparavant roi d'Espagne. Mais, à mesure que les journées s'écoulent, le rêve de Murat devient d'une réalisation de moins en moins précise. Bessières, qui commande la garde impériale en Espagne, ne peut se défendre d'un sentiment d'inquiétude à la pensée d'un voyage à Madrid (4) et Savary n'y est pas plutôt arrivé qu'il déclare à Napoléon que tout ce qui a le bonheur de lui être attaché est malade à la seule pensée de le voir entrer en

(1) Napoléon. *Correspondance*, XVI, 561.

(2) Archives Worontsov, XXVII, 356.

(3) Dès la fin de mars, Murat annonce son arrivée prochaine. Un maréchal des logis vient préparer les logements. On montre bottes et chapeau. On fait des listes d'invitation pour un banquet. On tient un bain prêt. (Gomez de Arteche. *Guerra de la Independencia*, I, 290).

(4) Titeux. *Le Général Dupont*, II, 123.

Espagne. « J'aimerais autant, conclut-il, lui voir faire encore une fois le chemin d'Alexandrie au Nil avec vingt-cinq guides que d'entreprendre ce voyage dans lequel il n'y a pas moins de danger pour lui (1). »

Savary est l'homme qui, entre tous, a le plus du secret de Napoléon. Expédié à Madrid avec la mission spéciale de décider Ferdinand à se rendre à Bayonne, il le trouve préparé à l'idée de ce voyage par les suggestions de Beauharnais que les avis indirects de Murat ont appuyées. Savary est une langue dorée. Alors que Murat s'est maintenu sur l'expectative vis-à-vis de Ferdinand, lui n'hésite pas à le reconnaître comme roi et à le complimenter comme tel au nom de l'Empereur. Il séduit tout le monde dans l'entourage de Ferdinand VII, aussi bien le duc de l'Infantado qu'Escoïquiz. « J'allai, raconte-t-il dans son rapport du 8 avril, avec le duc de l'Infantado chez le prince des Asturies qui me demanda la permission de faire rester dans son cabinet son confesseur et le duc de l'Infantado. L'entrevue dura une demi-heure et n'eut rien d'officiel. Les deux personnages parlèrent beaucoup et me demandèrent des conseils. Je n'ai rien dit d'officiel. Mais néanmoins, le prince, qui est un écolier, m'a prié de le mener à Votre Majesté et, après-demain 10, je devancerai de quelques heures le prince des Asturies, le duc de l'Infantado qui a été en France il y a deux ans, le confesseur, le ministre d'État, celui de la guerre O'Farril que je convoierai jusqu'à Bayonne, dans la crainte de quelque revirement dans leur résolution. Il ne reste ici que l'infant Don Antoine (homme nul), et la proclamation ci-jointe pour représenter le roi Ferdinand, c'est-à-dire que le grand-duc de Berg sera roi d'Espagne et pourra tout ici où il a déjà tant fait (2). »

Officieusement donc, Savary paraît s'être avancé fort

(1) *Revue des Questions historiques.* Art. *Savary en Espagne*, par Geoffroy de Grandmaison.

(2) *Rapport de Savary, 8 avril 1808*, publié dans la *Revue des Questions historiques*. Art. *Savary en Espagne*.



Le Palais de Madrid vu du côté de la Casa del Campo.

Gravure du XVIII^e siècle. (Bibliothèque Nationale. Estampes.)

loin. « Tout ce que mon maître désire, a-t-il dit à Ferdinand, c'est de savoir si les sentiments de Votre Majesté sont aussi favorables à la France que ceux du roi Charles IV et, dans ce cas, il est tout disposé à reconnaître vos droits à la couronne, mais le plus sûr moyen d'y parvenir, c'est une entrevue avec l'Empereur, entrevue d'autant plus facile à réaliser, que Sa Majesté Impériale est déjà en route pour Madrid et que vous vous rencontrerez certainement avec elle dans le chemin (1). » Quand, le 10 avril, Ferdinand quitte Madrid, il n'est pas question entre Savary et lui de Bayonne. C'est Burgos qui est le lieu indiqué pour l'entrevue et quand, à Burgos, Ferdinand VII apprendra que Napoléon n'est pas encore arrivé, ses conseillers hésiteront. Ils auront bien la pensée que quelque chose ne marche pas au gré de leurs désirs. Ils se partagent sur ce qu'il y a à faire. Mais, au pis aller, ils estiment que le maximum de ce que pourra demander Napoléon, c'est l'échange des provinces au delà de l'Ebre contre le Portugal ou une route militaire à travers le nord de l'Espagne (2). D'ailleurs, Savary n'est-il pas là pour rassurer?

Et l'on part pour Vittoria où sans doute on rencontrera Napoléon. L'Empereur n'est pas arrivé. Savary est le premier à s'en étonner. Il n'a garde d'affliger une hâte qui pourrait inquiéter. Les Grands d'Espagne, que Ferdinand a envoyés en France complimenter Napoléon, ont écrit de Bayonne que l'Empereur est bien loin d'avoir de mauvaises intentions (3). La lettre que l'on remet de sa part à Ferdinand est sévère, mais elle lui promet l'alliance d'une princesse française et réserve la question de reconnaissance, la subordonnant à l'examen des circonstances de l'abdication (4). Or, pour Ferdinand, c'est spontanément que son père a abdiqué; c'est spontanément qu'il lui a remis le

(1) Rosseuw-Saint-Hilaire. *Histoire d'Espagne*, XIII, 441.

(2) Modesto Lafuente. *Historia de España*, XVI, 248.

(3) De Pradt. *Mémoires historiques*, 82.

(4) Napoléon. *Correspondance*, XVII, 12.

décret de renonciation au trône. Aussi lorsque le vieux ministre Urquijo veut essayer de retenir Ferdinand à Vittoria en lui prédisant ce qui va arriver à Bayonne, le duc de l'Infantado se récrie : « Vous calomniez un héros. — Vous ne connaissez pas les héros, réplique Urquijo. Lisez Plutarque et vous verrez que la plupart n'ont élevé leur grandeur que sur des monceaux de cadavres. » Les favoris de Ferdinand VII raillent le vieux pédant qui cite Plutarque (1) et quand Savary conseille de ne pas attendre plus longtemps Napoléon, qui peut-être passerait par une autre route, il trouve toutes les oreilles disposées à écouter ses avis. Son langage n'est-il pas la netteté même ? « Je me laisserais couper la tête, dit-il avec une franchise de soldat, si un quart d'heure après votre arrivée à Bayonne, Napoléon ne vous a pas reconnu pour roi d'Espagne et des Indes. Il commencera peut-être par vous donner le titre d'Altesse, mais bientôt après il vous traitera de Majesté et trois jours après, tout sera en règle (2). »

Ce qui a décidé Savary à une nouvelle intervention, ce sont les conciliabules qui ont signalé ce court séjour à Vittoria. Les avis prophétiques, les offres de service n'ont pas manqué. Mazon Correa, chef des douanes de la ligne de l'Ebre, est venu mettre à la disposition de Ferdinand les bras de ses deux mille douaniers. Ricardo de Alava, officier de marine, propose de faire évader le roi déguisé en muletier. Le duc de Mahon, commandant général du Guipuzcoa, promet d'assurer sa fuite en Aragon (3). Mais le pire, c'est le flot populaire qui assiège les abords du palais. « Le plus grand enthousiasme, a écrit un témoin oculaire, paraissait animer cette foule de Biscayens, venus d'une foule de localités voisines, et qui, en se livrant à toutes sortes de jeux pour divertir le monarque, poussait à chaque moment des vivats formidables. Un de ces crieurs

(1) Rosseuw-Saint-Hilaire. *Histoire d'Espagne*, XIII, 448.

(2) *Mémoires du roi Joseph IV*, IV, 275.

(3) Général Foy. *Histoire de la guerre de la Péninsule*, III, 148.

monta à plusieurs reprises sur le marchepied de notre voiture et tenta de nous faire faire chorus avec lui (1). » On coupa les traits de l'attelage (2) et Savary dut s'employer lui-même à presser les postillons et les palefreniers afin qu'il n'y eût pas un moment de perdu (3). « Pour peu que Ferdinand eût témoigné le moindre désir de discontinue son voyage, on ne peut pas dire ce qui serait advenu, raconte l'amiral Grivel. Nous pensions quant à nous qu'il eût été enlevé par les paysans, sans la moindre difficulté, que la présence des troupes, ni celle du général Savary, n'eût pu arrêter l'élan du populaire en supposant que nous en eussions eu la volonté et que, dans le hourvari qui en serait résulté, notre sort n'était pas douteux, perdus que nous étions dans notre coche, au sein de la bagarre. Nous eussions probablement été mis en cannelle à la première poussée et nous ne nous dissimulions pas cette vérité (4) ». La voiture se remit en route, et bientôt on passait la frontière. « Rien n'était disposé dans les deux premiers bourgs pour la réception, raconte Desmarest (5), mais le duc de Rovigo, qui prit les devants pour avertir Napoléon, en relayant à Saint-Jean-de-Luz, avait à la hâte fait dire au maire par un gendarme que le roi arrivait et de le recevoir. Le maire, homme d'esprit, quoique embarrassé par un message verbal si laconique, se décida pour le plus de pompe possible. Au moment où, à la tête de tout le cortège

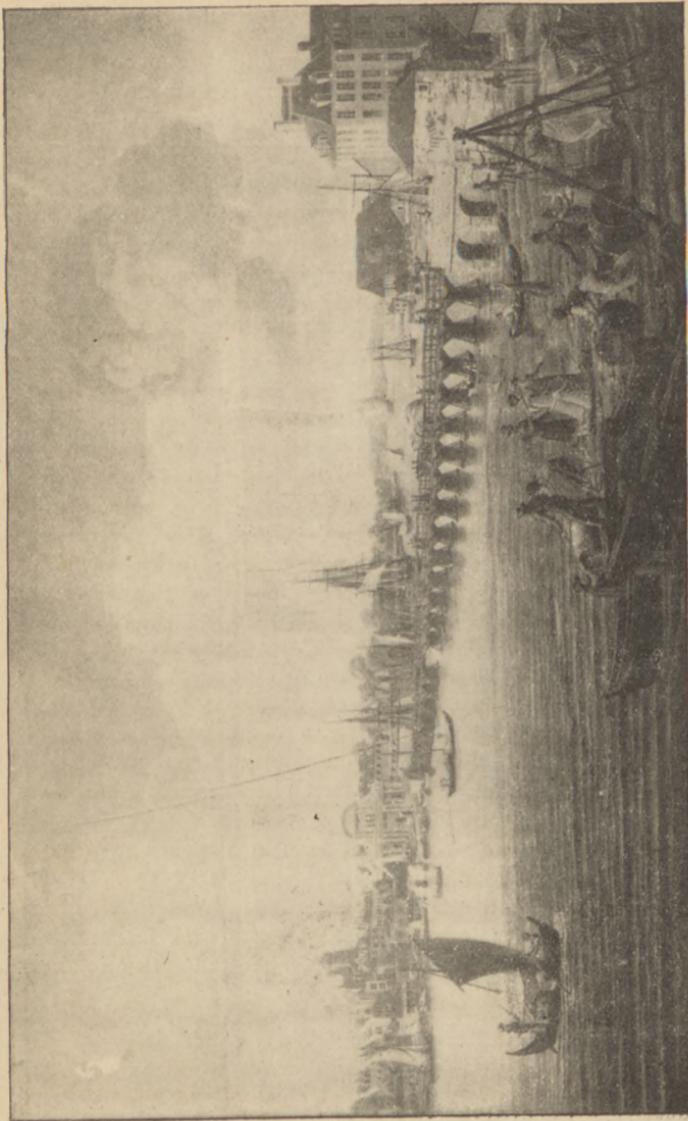
(1) *Mémoires de l'amiral Grivel*, cités par Titeux, II, 128.

(2) En Espagne, les mules d'attelage ont toutes leurs traits attachés à l'avant-train de la voiture, de sorte que les traits de la mule de tête sont de quarante pieds de long. Il y avait seize traits réunis à l'avant-train de la voiture de Ferdinand. (Savary, *Mémoires*).

(3) De Barante, *Souvenirs*, I, 275. « A Vittoria, disait Savary à M^{me} de Rémusat, je crus un moment que mon prisonnier m'allait échapper, mais j'y mis bon ordre. Je lui fis peur. — Enfin, lui répondis-je, s'il avait insisté, est-ce que vous l'auriez tué ? — Oh non, reprit-il, mais je vous atteste que je ne l'aurais point laissé retourner. » (M^{me} de Rémusat, *Mémoires*, III, 381).

(4) *Mémoires de l'amiral Grivel*.

(5) Desmarest, *Quinze ans de police*, 18^e. Savary fut fait duc de Rovigo par lettres patentes du 23 mai. (Archives nationales, C C 240).



Vue du Port de Bayonne.

Tableau et gravure de Garneray. (Bibliothèque Nationale, Estampes.)

municipal, il saluait le roi dans sa harangue comme le fidèle allié de l'Empereur, le prince l'interrompit de la main et, la serrant contre son cœur, dit avec effusion : « Oui, monsieur, et son ami le plus intime ! » Quelques heures après, Ferdinand VII était devant Bayonne.

A Madrid, le départ du roi s'étant effectué sans apparat, il n'y avait pas cinquante personnes à la porte de son palais quand il était monté en voiture. Vers midi, une certaine effervescence s'était manifestée, bientôt calmée par l'affichage de la proclamation du roi où il était dit : « Napoléon se rendant à Madrid, pour y resserrer l'alliance avec l'Espagne, le roi ne pouvait se dispenser d'aller au-devant d'un hôte aussi illustre (1). » L'après-midi, Murat passait la revue de la garde et de la première division. Tout Madrid s'y trouvait réuni et admirait la belle tenue des 10 ou 12 000 hommes qui paradaient au camp de Chamartin. « J'ai emmené avec moi, écrivait Murat, M. Laforest. Il n'a pu s'empêcher de me dire : « J'avoue que je ne croyais pas trouver tant d'enthousiasme pour nous parmi les habitants de Madrid. » Et Murat ajoutait : « Je ne me lasserai jamais de le répéter, Votre Majesté peut prendre telle détermination qu'elle voudra, ses volontés seront exécutées sans opposition. Le peuple espagnol ne veut pas être conquis, mais il se donnera (2). » Beauharnais était tout aussi optimiste, mais c'était au gouvernement provisoire laissé par Ferdinand qu'il rapportait la gloire du bon ordre qui régnait dans Madrid (3).

En possession des ordres donnés le 5 avril par Napoléon en ce qui concernait la personne de Godoy, Murat demanda à la junte qui exerçait le gouvernement provisoire de lui faire livrer le prisonnier. C'était l'infant Don Antonio qui la présidait. Ennemi personnel du prince de la

(1) Rosseuw-Saint-Hilaire. *Histoire d'Espagne*, XIII, 443.

(2) Lombroso. *Lettres de Murat*, 270.

(3) Clerc. *La Capitulation de Baylen*, 45. (Lettre de Beauharnais à Champagny, 13 avril 1808).

Paix, il se hâta de déclarer qu'il n'avait pas le pouvoir nécessaire pour relâcher un prisonnier de cette importance. Murat se décida alors à agir militairement. Il fit cerner pendant la nuit le château de Villaviciosa par une brigade française qui avait ordre de ramener le prince de la Paix de gré ou de force. En outre, Murat fit prévenir le marquis de Chasteler, Belge au service de l'Espagne, commandant Villaviciosa, que, si les gardes du corps exécutaient la menace qu'ils avaient faite de poignarder le prince de la Paix plutôt que de le rendre vivant, ils seraient tous fusillés sans rémission sur son cadavre. Cette déclaration les décida à en référer à la junte qui, cédant à la force, donna l'ordre de remettre le prince de la Paix aux troupes françaises (20 avril).

Le malheureux arriva dans un état pitoyable au camp de Madrid et Murat, après avoir mis à sa disposition tout ce dont il pouvait avoir besoin, le fit monter en voiture avec un de ses aides de camp, chargé de le conduire, sous la protection des piquets de cavalerie française, sans s'arrêter ni jour ni nuit, jusqu'à Bayonne où l'Empereur l'attendait (1). Le colonel Manhès fut désigné pour cette mission. Le prince de la Paix, accompagné du valet de chambre qui lui était seul demeuré fidèle, paraissait fort atteint par sa captivité. « Lorsqu'il sortit de son cachot, rapporte Constant, il était effrayant à voir à cause de sa longue barbe et la maigreur que le chagrin et les mauvais aliments lui avaient causée. Il avait la même chemise depuis un mois et n'avait jamais pu obtenir qu'on lui en donnât d'autre. Ses yeux avaient perdu l'habitude de voir le soleil. Il fut obligé de les fermer et se trouva mal au grand air (2). » On l'avait couvert d'une mauvaise capote de soldat tachée de sang (3). Il disait qu'on l'avait laissé quelquefois trente heures sans nourriture, qu'il ne s'était pas passé de jour

(1) Marbot. *Mémoires*, II, 28.

(2) Constant. *Mémoires*, IV, 34.

(3) Godoy. *Memorias*, VI, 68.

où on ne fut venu lui dire de se préparer à la mort, parce qu'il subirait le dernier supplice le soir ou le lendemain matin. De la pièce grillée, donnant sur la place d'entrée du château de Villaviciosa, il avait plus d'une fois entendu des mégères, sorties d'on ne sait quels bas-fonds de la capitale, provoquer les grenadiers de garde à le massacrer, car, disaient-elles, il avait livré l'Espagne aux Maures (1).

Après tant de semaines écoulées, les exaspérations contre lui étaient encore si violentes qu'on n'osa lui faire traverser les grandes villes que pendant la nuit. Le colonel Baudus le vit ainsi arriver à Burgos vers les deux heures du matin. « Si je reçus avec satisfaction, raconte-t-il, la mission d'aller le trouver à son passage, j'eus pourtant à combattre la vive répugnance que j'éprouvais à me trouver avec un homme que la voix des Espagnols qualifiait de traître. Les détails minutieux dans lesquels il me fit entrer sur les dangers qu'il pouvait avoir à courir, sur les précautions prises afin de les prévenir, étaient assez naturelles, il faut en convenir. Toutefois, la vive frayeur que décelaient ses questions, l'espèce d'abandon avec lequel cet homme laissait déborder son âme, en face d'un étranger, ce sentiment indigne d'un grand caractère me consola (2). » Sur la route de Bayonne, on remit à Godoy une lettre de Charles IV. « Incomparable ami Manuel, lui écrivait-il, combien nous avons souffert ces jours-ci en te voyant sacrifié par ces impies, parce que tu étais notre ami. Nous n'avons cessé d'importuner le grand-duc et l'Empereur. Ce sont eux qui nous ont tiré du péril, toi et nous. Demain, nous entreprendrons notre voyage à la rencontre de l'Empereur et nous achèverons de faire tout ce que nous pourrons pour toi, et pour qu'il nous laisse vivre ensemble jusqu'à la mort. Car nous serons toujours pour toi tes invariables amis et nous nous sacrifierons pour toi, comme

(1) Godoy. *Memorias*, VI, 66.

(2) Clerc. *La Capitulation de Baylen*, p. 43.



Quand elles sont vieilles!

Tableau de Francisco Goya. (Musée de Lille.)

tu t'es sacrifié pour nous (1). » Le papier de la lettre, qui était du 22 avril, était tout taché de larmes. Après l'avoir lue, le prince de la Paix dit à son valet de chambre : « Voilà la seule consolation que j'ai reçue depuis un mois; tout le monde m'abandonne, excepté mes excellents maîtres. Les gardes du corps, qui ont trahi leur roi, trahiront et vendront aussi son fils. Quant à moi, je n'espère plus rien. Qu'on me permette seulement de trouver un asile en France pour mes enfants et pour moi (2)! »

C'était à l'Escorial, sous la protection des troupes françaises, que la famille royale avait passé les premières semaines d'avril, dans une pénurie à laquelle Godoy ne l'avait pas habituée. Quand le 11, le général Mouton prit le commandement de l'Escorial, Marie-Louise écrivait piteusement à Murat : « Nous n'avons pas même pour notre service. A Aranjuez il y avait de tout : ici, il n'y a rien et, au roi et à moi, on nous donne très mal à manger. Nous serions très affligés que Votre Altesse Impériale et Royale pût douter de notre vérité et pût croire que nous ne voulions pas donner à ses généraux et ses soldats ce que nous ferions avec plaisir (3). » La bonne volonté des souverains déchus n'était pas douteuse. Ils n'avaient d'espoir que dans les troupes françaises et craignaient sans cesse d'être enlevés. « J'étais tous les trois jours de service auprès du roi Charles IV, rapporte Castellane. Je l'accompagnais à cheval, à la promenade, à côté de sa voiture. Son escorte était composée de seize carabiniers, moitié de chaque nation. Charles IV me recommandait d'entremêler les Français avec les Espagnols et de surveiller ces derniers. Il mourait de peur d'être enlevé et il me répétait chaque fois : « Vous avez un joli cheval; ne me laissez pas enlever (4). » Tous les jours, on lui donnait des aubades

(1) Modesto Lafuente. *Historia de España*, XVI, 257.

(2) Godoy, *Memorias*.

(3) Titeux. *Le Général Dupont*, II.

(4) Castellane. *Journal*, XVI.

sous ses fenêtres et quand Murat reçut la lettre que lui adressait l'Empereur le 17 avril, le chargeant de déclarer qu'il reconnaissait le roi Charles et d'envoyer sa protestation par son chargé d'affaires à Madrid à tous les ministres, Murat se rendit de sa personne à l'Escorial. Il était trop heureux de jeter dans les jambes de la junte la rétractation de l'abdication (1). Dès lors, Marie-Louise disait à tous et notamment au général de Vedel qu'elle allait voir son cousin Napoléon (2).

Les souverains quittèrent l'Escorial le 23 avril. Sur la route de Bayonne à Burgos, les troupes « qui avaient été destinées à la triste mission de forcer la volonté de Ferdinand » formaient la haie. « Les voitures des augustes voyageurs, rapporte le colonel Baudus, étaient suivies d'un grand nombre de chariots, chargés de bagages, de meubles, et même des meubles les plus grossiers. Rien ne ressemblait plus à un déménagement... Sans se donner le temps de répondre au compliment que lui adressa le maréchal Bessières, Marie-Louise s'empressa de demander des nouvelles du prince de la Paix. Nous fûmes condamnés, monsieur le maréchal et moi, à satisfaire l'inquiète et insatiable avidité avec laquelle elle s'informa des moindres détails sur ce qui concerne cet homme (3). » Plus loin, la reine causa avec le duc de Mahon et lui demanda ce qu'il y avait de nouveau. « On assure, répondit le duc, que l'Empereur des Français ne réunit la famille royale à Bayonne que pour la dépouiller du trône. » La reine demeura comme interdite et, au bout d'un moment de réflexion, elle répliqua : « Napoléon fut toujours grand ennemi de ma famille, mais cependant il a fait à Charles plusieurs fois la promesse de le protéger et je ne puis croire qu'il donne aujourd'hui le scandale d'une pareille perfidie (4). » Elle

(1) Geoffroy de Grandmaison. *L'Espagne et Napoléon*, 167.

(2) Titeux. *Le Général Dupont*, II, p. 128.

(3) Clerc. *La Capitulation de Baylen*, p. 43.

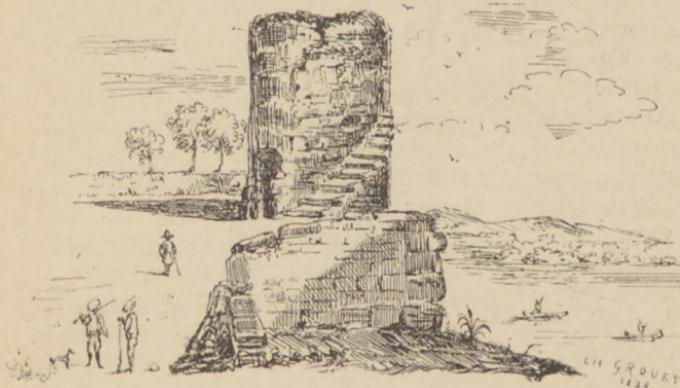
(4) Comte de Toreno. *Histoire du soulèvement de l'Espagne*, t. I, 157.

allait être bientôt fixée sur ce point, car on approchait de la frontière française et Bayonne n'était pas loin.

C'était au milieu des troupes qui encombraient la ville et les environs que Napoléon avait fait son entrée à neuf heures du soir, le 14 avril (1). « Au matin, raconte un soldat, le colonel nous dit : « Mes petits lapins, l'Empereur arrive ce soir, faut pas être frileux, préparez-vous à le bien recevoir ». Et le régiment entier se met à brosser les bonnets à poil, à rouler les capotes et les bonnets de police, à astiquer les gibernes et les fourreaux de sabre et de baïonnette, à blanchir les culottes, les revers et les buffleteries, à faire reluire les plaques, les aigles, les fusils, les poignées de sabre et les boutons. Puis on cira la moustache d'un chacun et ces malins de fraters nous firent la queue, les tresses et nous passèrent une couche de farine par dessous ! » Quoique ce soit le jeudi saint, les cloches sonnent à toute volée. La foule dételle la voiture. Le maire prononce une interminable harangue et comme Napoléon bâille et lorgne d'un air de mauvaise humeur la garde d'honneur dont les fantassins portent une tunique rouge, au plus solennel d'une période il interrompt l'orateur. « C'est vous, monsieur, qui commandez les rouges à pied ? » dit-il à l'officier qui commande la garde. Les cavaliers ont de superbes tuniques puce. « Oui, sire, répond M. de Ravignan, et aussi les puces à cheval. » L'imprévu de la réponse déride Napoléon et il est de bonne humeur quand il se couche au Gouvernement. « J'aime Bayonne, dit quelque part la duchesse d'Abrantès, c'est une petite ville riante, bâtie dans le genre espagnol et présentant un aspect tout particulier et très différent de nos villes de France. » Napoléon s'y trouve horriblement logé. Le lendemain de son arrivée, il se rend à Marracq. C'est un ancien château, que s'est jadis fait construire Marie-Anne

(1) Pour le séjour de Napoléon à Bayonne, on doit lire : Ducéré. *Napoléon à Bayonne* et les articles publiés dans la *Revue hebdomadaire* en 1897 : *Le château de Marracq*, par Louis Labat.

de Neubourg, l'héroïne de *Ruy Blas*. Augereau y a campé, lors de la campagne de 1802. Tout au bas, la Nive, dont les bords sont ravissants, serpente bleue dans la verdure où les fermes mettent des taches blanches. Le domaine



Tour Saint-Michel à Marracq (Béarn).

(Bibliothèque Nationale, Estampes.)

plaît à Napoléon. Il engage des pourparlers avec les propriétaires (1), et bien que l'acte ne soit passé que le 19 mai, il s'y installera dès le 17.

De retour au palais, il s'attend à recevoir l'infant Don Carlos que Ferdinand VII lui a envoyé pour le complimenter. Mais l'infant est malade et Napoléon lui adresse un de ses médecins et un valet de chambre pour le soigner à la maison Dubrocq sur la Place-d'Armes où Ferdinand va bientôt le rejoindre (2). Le lendemain, Napoléon adresse à Ferdinand cette lettre qui l'a tant troublé à Vittoria :

(1) Aron et Abraham Marqfoy traitent pour le prix de 60 000 fr., que propose Napoléon, à la condition que l'Empereur s'intéresse au fils d'Aron, candidat à l'Ecole militaire. Ce fut, en effet, le premier israélite admis à l'école.

(2) Constant. *Mémoires*, IV, 25.

« Je ne suis point juge de la conduite du prince de la Paix, mais ce que je sais, c'est qu'il est dangereux pour les princes d'accoutumer leurs peuples à répandre du sang et à se faire justice eux-mêmes. Je prie Dieu que Votre Altesse Royale n'en fasse pas elle-même un jour l'expérience. Il n'est pas de l'intérêt de l'Espagne de faire du mal à un prince qui a épousé une princesse de sang royal et qui a si longtemps régi le royaume. Il n'a plus d'amis. Votre Altesse n'en aura plus, si jamais elle est malheureuse. Les peuples se vengent volontiers des hommages qu'ils nous rendent. Comment, d'ailleurs, faire le procès au prince de la Paix sans le faire en même temps à la reine et au roi votre père. Ce procès alimentera les haines et les passions fâcheuses. Le résultat en sera déplorable pour votre couronne. Votre Altesse n'y a de droits que ceux que lui a transmis sa mère ; si le procès la déshonore, Votre Altesse déchire par là ses droits. Qu'elle ferme l'oreille à des conseils faibles et perfides. Elle n'a pas le droit de juger le prince de la Paix. Ses crimes, si on lui en reproche, se perdent dans les droits du trône. (1) »

Napoléon lui rappelle ensuite la circonspection avec laquelle il a agi dans les affaires d'Espagne, comment il a plaidé sa cause, lors du procès de l'Escorial. « Votre Altesse Royale, ajoute-t-il, avait bien des torts. Je n'en veux pour preuve que la lettre qu'elle m'avait écrite et que j'ai toujours voulu ignorer. Roi à son tour, elle saura combien les droits du trône sont sacrés : toute démarche près d'un souverain étranger de la part d'un prince héritaire est criminelle. » Après quelques phrases relatives au projet de mariage, « circonstance qui m'attacherait par de nouveaux liens à une maison dont je n'ai eu qu'à me louer depuis que je suis monté sur le trône, » Napoléon reprend avec un air de menace : « Votre Altesse Royale doit se méfier des écarts des émotions populaires. On pourra commettre

(1) Napoléon, *Correspondance*, XVII, p. 12.

quelques meurtres sur mes soldats isolés, mais la ruine des Espagnes en serait le résultat. »

C'est le lendemain de cette lettre que Napoléon écrit à Murat : « Si le prince des Asturies reste à Vittoria avec Savary, il vous fera connaître ce qui s'y passera... J'espère que le prince des Asturies viendra à Bayonne et que je pourrai diriger tout, ce que je désire beaucoup à cause d'une circonstance qui demande tant de connaissance de la position où je me trouve (1). » Ainsi donc, au moment où il s'installe à Marracq, Napoléon est décidé à reconnaître Charles IV et il écrit à Bessières : « Si le prince des Asturies vient à Bayonne, c'est bien; s'il rétrograde sur Burgos, vous le ferez arrêter et conduire à Bayonne et vous publiez la protestation du vieux roi (2). » Tout est prévu, même l'insurrection de Madrid dont les lettres de Murat ne laissent alors pas même entrevoir la possibilité.

Durant cette période d'attente, Napoléon s'installe au château de Marracq. C'est un assez grand corps de logis avec deux ailes en retour divisées d'une manière égale par un grand vestibule. Ni architecture, ni élégance. Au centre, on accède au vestibule par un large perron auquel conduit un double escalier de pierre. Le rez-de-chaussée est assez peu élevé sur le sous-sol. C'est là que se trouve l'appartement de l'Empereur, composé de sa chambre, de son cabinet de travail, du salon de compagnie, de la salle à manger et de la salle de bains. Il occupe l'aile du nord. L'appartement, préparé pour l'Impératrice et composé du même nombre de pièces, occupe l'aile du Midi. Tout autour du château, une sorte de ville provisoire s'est créée comme par enchantement. La garde impériale est installée dans des baraquements en bois. Ouvriers et soldats travaillent à construire une belle route. Tout Bayonne, joyeux et en habits de fête, prend l'habitude de se transporter à Marracq, autant pour voir l'Empereur que pour admirer ce nouveau

(1) Lecestre. *Lettres inédites de Napoléon*, 17 avril 1808.

(2) Napoléon. *Correspondance*, XVII, 21.

quartier. Le charme de Marracq, ce sont ses ombrages magnifiques où Napoléon aime à faire sa promenade, c'est le panorama que domine le château, la Nive, Villefranque, Halson et les rampes du Mondarrin, de la Rhune et des Trois-Couronnes. A peine l'Empereur entré dans son nouveau château, au rythme des fifres et des tambours, sept couples des jeunes gens du pays, en atours galants, viennent danser la *pamperruque*, les hommes avec des castagnettes, les femmes avec des tambours de basque. Au son de la musique, Napoléon paraît à sa fenêtre. « Les femmes, rapporte Constant, avaient de petites jupes de soie bleue brodées en argent, avec des bas roses, également brodés en argent; elles étaient coiffées de rubans et avaient des bracelets noirs très larges, qui faisaient ressortir la blancheur de leurs bras nus. Les hommes étaient en culotte blanche très justes avec des bas de soie et de grandes aiguillettes, une veste lâche, en étoffe de laine rouge très fine, chamarrée d'or et les cheveux enveloppés dans une résille comme les Espagnols (1). »

Quarante-huit heures s'écoulent ainsi dans les joies du nouveau propriétaire et Ferdinand VII annonce son arrivée : « Je me propose, dit-il, de partir d'Irun demain matin à huit heures pour avoir l'avantage de faire la connaissance de Votre Majesté Impériale et Royale, dans la maison de Marracq, ce que j'ambitionne depuis longtemps, si toutefois elle veut bien le permettre. » S'il en faut croire Constant, Napoléon est surpris : « Comment il vient ici? Mais vous vous trompez, il nous trompe. Cela n'est pas possible (2). » Napoléon, qui tient la lettre dans la main, n'en peut croire ses yeux. « Dans ce premier moment, note Bausset, préfet du palais, il fut très embarrassé. Peut-être n'était-il pas préparé à tant de faiblesse. Il avait espéré un instant qu'à la vue d'une frégate espagnole disposée au

(1) Constant. *Mémoires*, IV, 26.

(2) Constant. *Mémoires*, IV, 28.



Meurtre d'un Mamelouk.
(Goya : *Les désastres de la guerre.*)

port de Passages, Ferdinand aurait eu de lui-même l'idée de s'embarquer pour le Mexique (1). »

Puisque Ferdinand arrive, il faut improviser la réception. Cérémonial mesquin, car ce n'est pas un roi, c'est le prince des Asturies que l'Empereur va recevoir. Le 20 avril, quand Ferdinand arrive devant Bayonne, il est accueilli à la porte d'Espagne par Berthier, prince de Neufchâtel, et Duroc, duc de Frioul, grand maréchal du palais, à la tête d'un détachement de la garde d'honneur bayonnaise. Ils conduisent Ferdinand à la maison Dubrocq, l'ancienne intendance, où des appartements lui avaient été préparés. C'eût été peu de chose pour Paris, mais c'était beau pour Bayonne. Ferdinand trouve la résidence bien peu con-

(1) Bausset. *Mémoires.*

venable pour sa dignité. Il est deux heures de l'après-midi. Napoléon, qui fait faire l'exercice à feu sur les glacis à l'Esplanade entre la porte d'Espagne et le Château-Vieux, averti de l'arrivée de Ferdinand, ordonne qu'on continue les manœuvres et, simplement accompagné par trois gendarmes, se rend à la maison Dubrocq. « Je vis, écrit un contemporain, le Bayonnais Laborde, je vis avancer de quatre pas Ferdinand qui vint embrasser en le serrant à pleins bras Napoléon qui tenait son chapeau à la main avec sang-froid et retournaît la tête en présentant l'une et l'autre joue. » L'entrevue ne dure que quelques instants. Ferdinand accompagne Napoléon qui remonte à cheval et retourne aux glacis du Château-Vieux. « La cordialité apparente, qui avait régné dans cette entrevue, répandit dans la Cour du prince une joie et une sécurité destinées à trop peu durer. Vers 6 heures du soir, les voitures de la Cour vinrent prendre le prince, l'infant Don Carlos, avec leurs suites et les conduisirent au château de Marracq. Napoléon vint avec beaucoup d'empressement et de gaïté jusqu'à la portière du carrosse; de nouveaux embrassements eurent lieu et Napoléon conduisit par la main son hôte dans son appartement. Après le dîner, Napoléon reconduisit de nouveau le prince jusqu'à sa voiture (1). »

Après cette réception si cordiale, Ferdinand est à peine rentré à l'hôtel Dubrocq que son bon ami, le général Savary, se présente. Il vient signifier à Ferdinand que Napoléon a décidé qu'il fallait qu'il renonçât à la couronne d'Espagne. Il parle vaguement de compensation. Le coup est écrasant pour Ferdinand et ses conseillers. « Vers les neuf heures du soir, étant chez moi, raconte Laborde, j'entendis une sorte de tumulte. Je sortis sur le champ pour savoir ce qui en était et je me dirigeai vers le palais de Ferdinand, devant lequel stationnaient environ deux cents personnes parmi lesquelles on pouvait remarquer les capitaines des navires espagnols qui étaient dans la rade. J'aperçus le roi

(1) De Pradt. *Mémoires historiques*, 88.

Ferdinand et son frère sur le balcon situé au-dessus de la porte d'entrée; le premier tenait à la main gauche un mouchoir blanc qu'il agitait en criant à plusieurs reprises: « Je suis trahi! » Aussitôt, une voix s'éleva du groupe des Espagnols qui s'écria: « Nous les enlèverons tous et les ferons évader s'ils veulent. » Ce cri fut répété très longtemps. Il n'y avait aucune garde. Napoléon en fut instruit et il arriva aussitôt un officier supérieur français qui fit sortir les princes espagnols du balcon et ferma les portes vitrées. »

Deux jours après, Napoléon ordonne à Champagny de veiller à la façon dont la *Gazette espagnole*, qui paraît à Bayonne, parlera du prince des Asturies, qu'elle ne doit pas appeler le roi (1). Dans leurs deux entrevues, il a jugé Ferdinand bien médiocre. « Le prince des Asturies, écrit-il à Talleyrand, est très bête, très méchant, très ennemi de la France. Vous sentez bien qu'avec mon habitude de manier les hommes, son expérience de vingt-quatre ans n'a pu m'en imposer et cela est si évident pour moi, qu'il faudrait une longue guerre pour m'amener à le reconnaître. » En même temps, il attelle Champagny au rapport sur les affaires d'Espagne qui doit expliquer au monde, quand il jugera à propos de le publier, les règles de la politique française, dans la question espagnole. La doctrine de cet *instrument*, c'est que, depuis Louis XIV, la couronne d'Espagne appartient à la famille qui règne sur la France. L'Empereur, qui a recueilli l'héritage du grand roi, n'en peut négliger une des plus belles portions (2). Actuellement l'œuvre de Louis XIV est à recommencer. Appelé à juger entre le père et le fils, Napoléon ne peut laisser sur le trône d'Espagne un prince qui ne se soustraira au joug des Anglais qu'autant que la France entretiendra constamment une armée puissante en Espagne. « Si, au contraire, con-

(1) Napoléon. *Correspondance*, XVII, 36.

(2) L'idée paraît appartenir à Talleyrand par qui Pasquier l'a entendu énoncer plus d'une fois (*Mémoires*, I, 329).

clut Champagny, Votre Majesté se détermine à remplacer Charles IV sur son trône, elle sait qu'elle ne peut le faire sans avoir à vaincre une grande résistance et voir couler le sang français. Ce sang, que la Nation prodigue pour la défense de ses propres intérêts, peut-il être versé pour l'intérêt d'un roi étranger, dont le sort n'importe nullement à la France? Enfin, Votre Majesté peut-elle, ne prenant aucun intérêt à ces grands différends, abandonner la nation espagnole à son sort, alors que déjà une extrême fermentation l'agit et que l'Angleterre y sème le trouble et l'anarchie. Votre Majesté doit-elle laisser cette nouvelle proie à dévorer pour l'Angleterre? Non, sans doute. Ainsi, Votre Majesté, obligée de s'occuper de l'Espagne d'une manière utile pour elle, utile pour la France, ne doit donc ni rétablir au prix de beaucoup de sang un roi détroné, ni sanctionner la révolte de son fils, ni abandonner l'Espagne à elle-même. Car, dans ces deux dernières hypothèses, ce serait l'abandonner aux Anglais, dont l'argent et l'intrigue ont amené des déchirements dans ce pays et assurer leur triomphe (1). »

C'est à ce moment qu'arrive le prince de la Paix. Avant même qu'il ne l'ait vu, Napoléon a résolu d'être apitoyé sur son compte. Sans doute, on le logera dans la banlieue de Bayonne, par ménagement pour le prince des Asturies, mais il a sa partie à jouer dans le concert et Napoléon veut se servir de lui. « Ce malheureux homme fait pitié, écrit-il à Talleyrand, il a été deux mois entre la vie et la mort, toujours menacé de périr. Direz-vous que dans cet intervalle, il n'a pas changé de chemise et qu'il avait une barbe de sept pouces? La nation espagnole a montré là une inhumanité sans exemple. On débite sur son compte les faits les plus absurdes. On dit qu'on lui a trouvé cinq cents millions et hier encore, les meneurs disaient : « Qu'a-t-il donc fait de son argent? Nous n'avons trouvé que le courant d'une grande maison. » Faites faire des

(1) Napoléon. *Correspondance*, XVII, 39.



L'Abdication de Bayonne.

Dessin de Bézard. Lithographie de C. Motte. (Bibliothèque Nationale. Estampes.)

articles, non qui justifient le prince de la Paix, mais qui peignent en traits de feu le malheur des événements populaires et attirent la pitié sur ce malheureux homme (1). »

Après Godoy, voici qu'on annonce la prochaine arrivée de Charles IV. Napoléon lui écrit le 29 avril : « J'ai reçu les lettres de Votre Majesté. Elle sera instruite à cette heure que j'en ai fait usage. Je n'ai pas reconnu et je ne reconnaîtrai jamais le prince des Asturies comme roi d'Espagne. Je le lui ai fait dire officiellement (2). » Pour recevoir la Cour d'Espagne, Joséphine a à peine touché barre à Bordeaux et s'est rendue directement à Marracq où elle arrive le 27 à sept heures du soir. Les événements d'Espagne la peinaient beaucoup. « Elle était douée, dit M^{me} Avrillon, de je ne sais quel instinct prophétique qui lui faisait prévoir les bonnes et les mauvaises chances des événements. M'en ayant parlé dans les amertumes de ses prévisions, quoiqu'elle connût ma discrétion, elle me recommanda le silence le plus absolu, comme si elle s'était repentie de s'être exprimée devant moi comme elle l'avait fait. » Le surlendemain 1^{er} mai, Charles IV et Marie-Louise arrivaient à Bayonne; le commandant de la place les reçut à la porte de la ville. La citadelle et les bâtiments qui étaient en rade les saluèrent de soixante coups de canon. Les troupes étaient sous les armes, depuis la porte de la ville jusqu'au logement du roi. Au palais du Gouvernement, à la descente de voiture, les souverains trouvèrent au pied de l'escalier leurs deux fils, Ferdinand et Carlos. « Bonjour Carlos », fit le roi au second des infants. Il ne dit rien au prince des Asturies et comme celui-ci faisait un mouvement pour l'embrasser, avec un geste d'indignation Charles IV alla droit à ses appartements. Marie-Louise,

(1) Napoléon. *Correspondance*, XVI, 46. — Talleyrand répond le 30 avril : « J'exécuterai les ordres de Votre Majesté, en faisant insérer dans les journaux les articles qu'elle me prescrit. » Mais le *Journal de Paris* a rectifié dès le 25 avril, dans un article qui sent le communiqué.

(2) Napoléon. *Correspondance*, XVII, p. 55.

qui le suivait, embrassa ses deux fils. Au baise-main, tous les Grands d'Espagne présents à Bayonne offrirent leurs hommages aux souverains, le genou en terre. Haineux et courbés, ils défilèrent l'un après l'autre devant Charles IV qui les toisait avec mépris. La cérémonie terminée, Ferdinand s'apprêtait à suivre ses parents dans leur appartement. « Malheureux, s'écria Charles IV qui avait eu peine à se contenir jusque-là, n'as-tu pas assez déshonoré mes cheveux blancs ? » Puis, il alla se consoler dans les bras de ce cher Godoy. « On l'eût dit, écrit Constant, le parent le plus proche et le plus cher de Leurs Majestés. » (1)

A cinq heures, l'Empereur fit visite à ses hôtes. Il écoute leurs doléances, le récit des outrages auxquels ils ont été en butte et, rentré à Marracq, il se rend directement chez l'impératrice. « Le roi, dit-il, a le type et la figure des Bourbons. Quant à la reine, elle est tout à fait laide, avec sa peau jaune elle ressemble à une momie. Elle a l'air faux et méchant et il est impossible de se figurer rien de plus ridicule. A soixante ans, elle a une robe décolletée et des manches courtes sans gants. » Quelques heures plus tard, la toilette de la reine au dîner de Marracq excitera la malignité de Joséphine. Puis, sur la demande de son invitée, elle la confiera à son coiffeur, Duplan. Elle sortira de ses mains mieux habillée sans doute et mieux coiffée, mais point embellie (2). Si elle est laide, du moins elle n'est point sotte. Comme on va à table, l'Empereur lui présente la main. « Je précédais immédiatement, raconte Bausset, et je m'apercevais que Napoléon pressait le pas, un peu plus qu'à l'ordinaire, soit préoccupation, soit machinalement. Il s'en aperçut lui-même et dit à la reine : « Votre Majesté trouve peut-être que je vais un peu vite ? — Mais, Sire, lui répondit en riant la reine, c'est assez votre habitude (3). » Au moment de se mettre à table, Charles IV jette un coup

(1) Constant. *Mémoires*, IV.

(2) Constant. *Mémoires*, IV, p. 37.

(3) Bausset. *Mémoires*, I, 219.

d'œil autour de lui. « Et Manuel? et Manuel? » s'écrie-t-il en ne voyant que quatre couverts sur la table. Napoléon sourit et fait appeler le prince de la Paix. A table, Constant, qui les observe, remarque que le roi ne boit que de l'eau. « On lui en servit deux carafes dont l'une était à la glace. Il mélangeait les deux ensemble. Sa Majesté avait recommandé que l'on soignât le dîner, sachant que le roi était un peu gourmand. Il fit honneur à la cuisine française qu'il trouva fort à son goût, car à chaque mets qu'on lui servait, il disait à la reine : « Louise, mange de cela, c'est bon, » ce qui amusa beaucoup l'Empereur dont on connaît la sobriété (1). »

Depuis l'arrivée à Bayonne de Ferdinand, l'Empereur avait reçu successivement ses conseillers. Le 21, dans cette conversation avec Escoiquiz que le chanoine de Tolède a rapportée tout au long, tant il était flatté d'avoir été l'interlocuteur de Napoléon, il avait laissé tomber, comme par mégarde, cette assertion que les intérêts de sa maison et de son empire exigeaient que les Bourbons ne régnassent plus en Espagne. Le « petit Ximénès » — comme il appelait Escoiquiz, — l'amusait et c'est à lui qu'il proposa la combinaison de la couronne d'Étrurie. Ferdinand songea à ruser pour sortir du guêpier. Cevallos fut choisi pour discuter pied à pied avec son « collègue » Champagny. Mais, à Marracq, les cloisons de planches laissent passer les bruits de voix. Quand, des propos diplomatiques, on en vient aux mots pénibles, Napoléon intervient de sa personne. « Cevallos, écrit le 28 Ferdinand à son oncle don Antonio, Cevallos a eu hier un entretien fort vif avec l'Empereur (2), qui l'a appelé traître parce qu'ayant été le ministre de mon père il

(1) Constant. *Mémoires*, IV, 36.

(2) Cevallos (*Exposé des moyens employés par Napoléon pour usurper la couronne d'Espagne*, p. 43) donne le récit détaillé de cette scène. La colère de Napoléon provenait de ce qu'il avait dit à Montthon que, pour arriver au trône, Ferdinand n'avait pas besoin de la reconnaissance de l'Empereur, et à un ambassadeur que, si Napoléon portait atteinte à l'indépendance de l'Espagne, 300 000 hommes répondraient à son défi.



Les Mamelouks violant des femmes espagnoles.

(Goya : *Les désastres de la guerre.*)

s'est attaché à moi... Je ne sais comment Cevallos a pu se contenir — car il s'irrite facilement — en entendant de tels reproches. Je n'avais pas jusqu'à ce jour bien connu Cevallos. Je vois que c'est un homme de bien, qui règle ses sentiments sur les véritables intérêts de son pays et qu'il est d'un caractère ferme et vigoureux, tel qu'il faut dans de semblables circonstances. Je t'avertis que Marie-Louise a écrit à l'Empereur qu'elle fut témoin de l'abdication de mon père et qu'elle assure que cette abdication ne fut pas volontaire. Gouverne bien et prends des précautions de peur que ces maudits Français n'en agissent mal avec toi (1). » Maudits Français! Le mot coûtera cher à Ferdinand. Aux portes de Bayonne, Napoléon fait arrêter les courriers partant pour l'Espagne et saisir les lettres de Ferdinand qu'il considère comme un simple particulier. Lavalette a de

(1) Bausset. *Mémoires*, I, 210.

même l'ordre d'arrêter à la poste toutes les lettres des ministres étrangers résidant à Madrid et particulièrement les dépêches du chargé d'affaires de Prusse. Quand on intercepte des lettres, c'est évidemment pour s'en servir et rien n'empêche d'ajouter à celles que l'on a, celles qu'on serait heureux d'avoir. Napoléon met un jour sous les yeux de Charles IV le billet que voici : « Nous avons été faibles. La résolution nous a manqué. Il nous eût fallu un Beningsen et une nuit comme celle du palais de Saint-Michel. Un grand prince du Nord ne régnerait plus aujourd'hui, si ses amis avaient été aussi scrupuleux que les nôtres, mais il n'est pas trop tard (1). » Charles IV mord à l'hameçon.

Dans la nuit du 18 au 19 avril, le Conseil de Ferdinand a enregistré son refus énergique de signer l'abdication qui lui est présentée de la part de Napoléon. Il perdra plutôt la vie que de renoncer à ses sujets (2). Cependant, on a trouvé un moyen dilatoire. Ferdinand, qui n'a pas le droit de disposer de l'Espagne sans le consentement de la nation, s'engagera à remettre la couronne à son père qui le laissera gouverner comme lieutenant, sous condition que cette restitution volontaire soit faite devant les Cortès. On négocie le 1^{er} et le 2 mai. « Votre conduite envers moi, écrit alors Charles IV, vos lettres interceptées ont mis une barrière d'airain entre vous et le trône d'Espagne. Il n'est de votre intérêt ni de celui des Espagnes que vous y prétendiez. Gardez-vous d'allumer un feu dont le malheur de l'Espagne et votre ruine totale seraient le seul effet. Je suis roi du droit de mes pères. Mon abdication est le résultat de la force et de la violence. Je ne puis adhérer à aucune réunion d'assemblée. C'est encore une faute des hommes sans expérience qui vous entourent (3). »

Le 4 mai, Ferdinand résiste toujours et Napoléon fait signer à Charles IV, par l'intermédiaire du prince de la

(1) Godoy. *Memorias*, VI, 351. — Godoy paraît admettre l'authenticité de la lettre.

(2) Bausset. *Mémoires*, I, 230.

(3) *Moniteur* du 5 février 1810.

Paix, un acte où il se déclare seul roi légitime de l'Espagne et nomme le grand-duc de Berg son lieutenant à Madrid en lui confiant les pouvoirs civils et militaires (1). Le même jour, le commissaire de police de Bayonne rapporte qu'Alcalde, négociant de Logroño, sur la demande d'une femme : les soldats français, comme certaines gens le disent, sont-ils maltraités en Espagne ? a répondu : « Non, ce n'est pas vrai. Il peut y avoir quelques disputes particulières et se commettre quelques crimes, mais les Espagnols ne sont pas assez sots pour perdre leur pays en faisant ainsi le mal (2). » Au moment où le commissaire de police recueille cette observation, Danecourt, le cavalier qui apporte à bride abattue la nouvelle des incidents du 2 mai à Madrid, approche de la frontière. Son arrivée à Marracq va précipiter les événements.

Quand on se souvient comment, au moment de marcher sur Venise, Bonaparte, à qui il fallait un prétexte pour attaquer la République et renverser le gouvernement des Doges, a fait ou laissé organiser par Landrieux le soulèvement du Véronais (3), on peut se préoccuper de l'explosion populaire de Madrid et se demander quelles en ont été les causes. Nulle part, il faut le dire, la main de Napoléon n'y paraît. Quand, le 10 avril, il prévoit dans une lettre à Murat un mouvement à Madrid qu'on doit réprimer à coups de canon, et dont il faudra faire une sévère justice, cela ne paraît que la prévision sage d'un chef d'armée (4). Plus tard, des mots graves lui échappent. Ce sont les menaces à Ferdinand (5), ce sont certaines instructions à Murat (6).

(1) Rosseuw-Saint-Hilaire. *Histoire d'Espagne*, XIII, 463.

(2) Archives nationales, AFIV 1609.

(3) Voir la préface de M. L. Grasilier aux *Mémoires de Landrieux* et le livre de Bonnal de Ganges, *La chute de la République de Venise*.

(4) Napoléon. *Correspondance*, XVI, 573.

(5) Napoléon. *Correspondance*, XVII, p. 12. « J'ai déjà vu avec peine qu'à Madrid on avait fait tout ce qui pouvait donner du mouvement aux têtes. »

(6) « Je suppose que vous n'épargnerez pas la canaille de Madrid si elle remue (26 avril)... Si la crainte de Charles IV ou de la reine portait

Rien encore là n'est décisif, pas plus qu'en sens contraire la lettre citée par Bausset par laquelle, le 27 avril, le duc d'Hijar engage sa femme à quitter sur-le-champ Madrid pour ne pas s'y trouver pendant la catastrophe prochaine (1). Qu'un conflit possible ait dû être envisagé, ce n'est pas douteux. Quand la junte s'est refusée à afficher la déclaration relative à la rétractation de l'abdication de Charles IV, « les canons et les baïonnettes les y obligentront, » s'est écrié Murat furieux. — « En ce cas, mieux vaut commencer par là, a répliqué O'Farrill, car entre les baïonnettes et la proclamation, je ne vois pas de différence (2). » Mais O'Farrill est un de ces suspects que Laforest essaie de convertir. « Reille, dit Murat à Napoléon, veut bien se charger de convertir sa femme (3). » Le 21 avril, a lieu la bagarre de la place Zocodover à Tolède, qu'apaise l'arrivée du général Dupont qui amène d'Aranjuez des forces suffisantes. Puis, le 25 avril, un ouvrier qui a vu afficher la proclamation de Charles IV et à qui l'on a dit qu'elle ordonnait de piller les églises, prend un couteau et court sus aux Français. Incarcéré, il déclare que tout homme de cœur aurait fait comme lui (4). Le soir, Murat écrit à Napoléon : « Le peuple a été si indigné de cette scélérité qu'il l'aurait mis en pièces sans les dragons qui l'ont empêché. On m'a promis que ce misérable serait pendu demain. » Puis, le 27, il dit : « J'ai ordonné au président du Conseil de Castille de tâcher de trouver le nom du confesseur de ce misérable, car il n'est pas doux qu'il a été fanatisé par lui (5). » Murat continue à faire

le peuple à vous pousser, il faut le laisser faire. Nous approchons du dénouement (29 avril)... Il est nécessaire que dans ces deux jours-ci, je débrouille ces affaires (30 avril). » Ces lettres, publiées par Lecestre, avaient été omises dans la *Correspondance* (édition de Napoléon III).

(1) Bausset. *Mémoires*, I, 222.

(2) Général Gomez de Arteche. *Historia de la guerra de la Independencia*, I, 306.

(3) Lombroso. *Lettres de Murat*, 281.

(4) *Mémoires de Arias*, publiés par de Beauchamp, I, p. 27.

(5) Lombroso. *Lettres de Murat*, 304-311.



La fusillade, épisode du 2 mai.
(Goya : *Les désastres de la guerre.*)

mancœuvrer et défiler par les rues les plus populeuses ses soldats. On les siffle et, dès lors, ils s'accoutument à regarder comme des ennemis les partisans de Ferdinand VII.

Le 30 avril, arrive à Murat l'ordre d'envoyer à Bayonne l'infant Antonio. Une lettre de Charles IV ordonne le départ de la reine d'Étrurie et de l'infant Francisco. La junte ne veut connaître que la volonté de Ferdinand. Murat devient pressant, insolent. Il parle d'employer la force. La junte voudrait bien résister, mais O'Farrill déclare que les troupes espagnoles sont impuissantes en face des soldats de Murat (1). En quittant Madrid, Antonio écrit à la junte : « Je fais savoir à la junte pour sa règle que je suis parti pour Bayonne par ordre du roi et je préviens la même junte qu'elle ait à se maintenir sur le même pied que si j'étais au milieu d'elle. Adieu! Messieurs, jusqu'à la

(1) Général Gomez de Arteche. *Historia de la guerra de la Independencia*, I, 328.

vallée de Josaphat (1)! » L'infant, on le voit, se fait peu d'illusions sur ses chances de retour à Madrid.

Les discussions de la journée du 1^{er}, les adieux du prince ont percé les murs du palais. Il n'est pas un Madrilène qui n'ait maintenant l'idée qu'il se prépare de grands et terribles événements pour l'Espagne. On se porte à l'hôtel des Postes, aux imprimeries. Les employés quittent leurs bureaux; les ouvriers délaissent leurs ateliers; les femmes négligent les soins de leur ménage pour accourir à la Puerta del Sol (2). C'est là que débouchent les cinq plus grandes rues de Madrid. On est à deux pas de l'hôtel des Postes et la Fontana del Oro, à la fois hôtel garni, café et restaurant (ce qu'il y a de mieux dans le genre à Madrid), est le point de réunion des oisifs, des curieux et des nouvellistes (3). Quand, le 1^{er} mai, Murat a traversé la Puerta del Sol, malgré son escorte il y a été insulté (4). Au matin du 2 mai, le bruit se répand soudain du départ de la reine d'Étrurie. « Comme les fleuves se précipitent dans la mer, écrit Schepeller, témoin oculaire, ainsi les vagues populaires, par toutes les rues, convergeaient vers le palais... On entendait s'échanger les propos des curieux et parfois, à mi-voix, retentir des malédic peace contre les Français. » Cependant, la reine d'Étrurie monta dans la voiture qui devait la conduire en terre étrangère. Quand s'avança le carrosse destiné à Francisco, l'on murmura en voyant son visage baigné de larmes. Le prince partait à regret; il refusait de partir. « Ils nous l'enlèvent, cria une vieille femme. » Alors tout le monde se précipita vers le carrosse. De Lagrange, aide de camp du grand-duc de Berg, qui venait presser le départ, assailli, insulté et malmené, ne dut la vie qu'à un officier des gardes wallonnes et à l'intervention d'une patrouille française. Murat, ne pouvant sup-

(1) *Mémoires du roi Joseph*, t. IV, 281.

(2) Comte de Toreno. *Histoire du soulèvement*, I, 133.

(3) *Mémoires d'un apothicaire*, p. 21.

(4) Général Gomez de Arteche. *Historia de la guerra de la Independencia*, t. I, 331.

porter l'attitude du populaire, envoya de son quartier général un bataillon appuyé de deux pièces d'artillerie. Sans sommations, le feu est ouvert sur la foule qui encombre la place du palais. Le bruit de la fusillade, les plaintes des victimes, les cris de vengeance des fuyards soulèvent Madrid. Une demi-heure après, les rues s'emplissent d'un peuple armé à la diable qui de sabres, qui d'escopettes, qui de tromblons (1). La Puerta del Sol, les rues d'Alcala, del Arenal, la carrera San Geronimo, sont parcourues par ces émeutiers qui ne font de quartier ni aux soldats ni aux officiers. Un planton près de la porte du palais est tué avec ses propres armes. Une corvée de bois et de vivres, qui débouche de la rue de la Zarza, est mise en fuite. Quelques soldats sont recueillis par des Madrilènes de la classe moyenne, qui les cachent dans leurs maisons. Le capitaine de la garde espagnole sauve les blessés de l'hôpital. Mais on ne fait aucun quartier aux mamelucks, escorte habituelle de Murat, que les Madrilènes ont en horreur, peut-être parce qu'ils les prennent pour des Maures. Quand la foule les a abattus, elle les traîne sur le sol (2).

Cependant, cette foule comprend qu'elle ne pourra lutter contre les soldats concentrés par Murat et prend la route des casernes des troupes espagnoles. Celles-ci sont renfermées dans leurs quartiers et refusent de laisser pénétrer les émeutiers ; seuls, deux officiers d'artillerie se font introduire dans le parc. Il y a là seize artilleurs espagnols et un détachement français. L'adjudant du commandant d'artillerie Arango évite une collision entre la foule et les Français. Mais, peu à peu, d'autres officiers et soldats pénètrent dans le quartier d'artillerie. Bientôt les capitaines Daoiz et Velarde donnent le signal du soulèvement. Appuyés par quarante grenadiers du régiment del Estado, ils appellent à eux les artilleurs et, aux cris de : « Vive le

(1) Gomez de Arteche. *Historia de la guerra de la Independencia*, I, 332-335.

(2) Gomez de Arteche. *Historia de la guerra de la Independencia*, I, 336-337.

Roi ! vive l'artillerie ! » ils ouvrent les grilles. Les Français sont désarmés. Daoiz et Velarde enrégimentent les émeutiers, Arango dresse en batterie, à la porte principale, les pièces de campagne.

A ce moment, les civils qui ont envahi les balcons signalent l'approche d'une colonne française qui marche sur le parc. Dès la première nouvelle des événements de la place du Palais, Murat a mis toutes ses troupes sous les armes. Les camps du Retiro et de Chamartin sont déserter leur cavalerie sur la ville et ses faubourgs. Murat transporte son quartier général à la montagne del Principe Pio. Nulle part, il ne trouve de résistance sérieuse. Seuls, quelques émeutiers arrachent les fusils des mains des soldats pour se précipiter ensuite sur les pelotons. Dans le faubourg, les femmes jettent les meubles par les fenêtres (1). La junte vient de déléguer Azanza et O'Farrill pour conférer avec Murat et parcourir les rues en invitant les habitants au calme. Murat les fait accompagner par Harispe, son chef d'état-major. Cependant, les colonnes marchent sur le parc, accueillies par une décharge des canons et des fusils, répartis par Velarde aux défenseurs du quartier d'artillerie. La place et les avenues sont bientôt jonchées de morts et de blessés. Une autre colonne s'avance. Un envoyé de la junte menace Daoiz de sa colère. Les artilleurs de service aux pièces font une dernière salve. Les Français ripostent à coups de fusil. C'est la colonne Lefranc qui entre en jeu. Elle s'élance à la baïonnette. Velarde est tué. Daoiz est mortellement blessé. Quelques instants après, le parc est enlevé. Quelques coups de canon à mitraille dispersent ensuite les rassemblements (2). Puis ce sont les fusillades. A la Puerta del Sol, au Prado, tout paysan, tout ouvrier, tout petit bourgeois pris les armes à la main, est fusillé. On établit des postes à tous les

(1) Général Gomez de Arteche. *Historia de la guerra de la Independencia*, I, 338-343.

(2) Général Gomez de Arteche. *Historia de la guerra de la Independencia*, 344-347.

carrefours et sur toutes les places. A la nuit, on fusille encore à la lueur des torches (1). « Les mamelucks, dira quelques jours après Murat à l'Empereur, ont au moins fait tomber cent têtes à eux seuls (2) » Murat parle de 1 200 Espagnols tués et de 200 fusillés le 3 et le 4. Les chiffres officiels sont beaucoup moins élevés. Les listes établies ne donnent pas plus de 406 morts et de 172 blessés. Le chiffre des morts français, d'après les contrôles, est de 145 (3).

Quand arriva à Bayonne la nouvelle du mouvement du 2 mai et de sa répression, Napoléon n'y vit que le prétexte dont il avait besoin. Il se rendit sur-le-champ auprès du roi Charles IV. L'entretien dura plus d'une heure et, quand il eut suffisamment échauffé le vieillard, il l'invita à mander auprès de lui le prince des Asturies. Ferdinand pâle et troublé arriva au palais du Gouvernement. « Voilà donc ton ouvrage, misérable, s'écria Charles IV en le voyant paraître. Le sang de nos soldats a coulé, celui des soldats de mon allié, de mon ami, le grand Napoléon, a coulé aussi! Que ferait l'Espagne si nous avions affaire à un vainqueur moins généreux? Tu as déchainé le peuple et personne n'en est plus maître. Rends cette couronne trop pesante pour toi et donne-là à celui qui est seul capable de la porter. — Mais, mon père, je n'ai jamais conspiré contre Votre Majesté. Si je suis roi, c'est par vous que je l'ai été. » Ferdinand tremblait en présence de la colère violente de son père, de la colère froide de Napoléon. La reine, qui était accourue, s'emporta en termes si outrageants, en expressions si dégoûtantes et si humiliantes que Cevallos s'est refusé à les noter. Puis, quand il juge suffisante cette marée d'injures, Napoléon, d'un ton sec, conclut : « Si, d'ici minuit, vous n'avez pas reconnu votre père pour votre roi légitime et ne le mandez à Madrid, vous serez traité comme

(1) *Mémoires d'un apothicaire*, 46.

(2) *Lombroso. Lettres de Murat*, 330.

(3) Geoffroy de Grandmaison. *L'Espagne et Napoléon*, 205 et 483.

rebelle. » Alors Ferdinand, qui a tout écouté, tout subi, se redresse. « Si votre bonheur, si celui de la nation dépendent de mon abdication, je suis prêt à remplir vos désirs. — Va donc, lui dit son père. » Ferdinand sort, il se rend à l'hôtel Dubrocq et là, entouré des personnages qui forment sa Cour et son Conseil, il expose la situation et formule les causes de sa résolution. « Je vais abdiquer, dit-il, pour ne point exposer la vie de mes nobles compagnons d'infortune. Croyez que, pour mon compte, je méprise la mort, et que c'est votre seul intérêt qui me guide dans cette circonstance (1). »

Napoléon, en quittant le palais de Charles IV, est remonté à Marracq. Là, il descend dans le jardin, et après avoir fait trois ou quatre tours avec beaucoup d'agitation, il appelle toutes les personnes qui s'y trouvent et, comme un homme plein d'un sentiment qui l'opresse, se met à raconter dans ce style pittoresque plein d'images, de verve et d'originalité qui lui est familier, la scène dont il vient d'être témoin. Il peint le roi Charles se plaignant à son fils de ses conspirations, de la perte de la monarchie, qu'il avait su conserver entière au milieu des révolutions de l'Europe, des outrages faits à ses cheveux blancs. « C'était, dit Napoléon, le roi Priam. » Puis il s'arrête et, après un moment de silence, il ajoute : « La scène devenait fort belle, quand la reine est venue l'interrompre en éclatant en invectives et en menaces contre son fils, et après lui avoir reproché de les avoir détrônés, elle m'a demandé de le faire monter sur l'échafaud. Quelle femme! Quelle mère! s'écria-t-il, elle m'a fait horreur, elle m'a intéressé pour lui (2). »

Le 6 mai, Ferdinand remet aux mains de son père la soumission qu'on lui a imposée. Charles IV abdique à son tour, abandonnant sa couronne à Napoléon. Le prince de la Paix, Escoïquiz, Duroc règlent les questions de la renon-

(1) Napoléon, *Correspondance*, XIII, 813. Bausset. *Mémoires*, I, 349, d'après une lettre d'une personne de la suite de Ferdinand.

(2) De Pradt. *Mémoires historiques*, 130.

ciation, puis le 12 mai le roi, les infants et les deux reines vont prendre le chemin de l'exil. Talleyrand note l'impression de Paris. « Elle a quelque chose de triste qui dans certains esprits va jusqu'à une sorte d'étourdissement (1). » Napoléon donne la note comique. Dans une lettre, datée de Marracq et adressée à Talleyrand à propos du premier billet qu'il a reçu de Ferdinand : « Le prince, dit-il, m'appelle son cousin. Cela est ridicule, il doit simplement m'appeler sire (2). »

Cependant, au bruit des fusillades de Madrid, toute l'Espagne se lève. Napoléon s'est bercé de l'illusion que ses soldats étaient les seuls hommes qui foulassent le sol de l'Espagne. Tandis que la monarchie s'abîme, partout le peuple se réveille. Prêtres, soldats, civils sont debout, et non seulement les hommes, mais les femmes et jusqu'aux enfants. A Carthagène, à Cadix, à Séville, à Valence, à Malaga, à Valladolid, à Oviedo, à Saragosse et jusque dans les moindres villages, on prend les armes pour châtier les « tromperies » de Napoléon. C'est une guerre sans pitié. Tout soldat qui s'écarte est massacré. Et là où les colonnes vont jusqu'à l'évacuation parcourir les plaines nues, où il n'y a plus ni fermes, ni moissons, les puits seront empoisonnés. Pour la première fois depuis la paix de Bâle, grâce au coup d'État de Bayonne, comme l'appelle Napoléon, les Anglais, qu'il a voulu chasser, fraternisent avec les Espagnols.

(2) *Revue des Questions historiques*, art. *Talleyrand et les Affaires d'Espagne*.

(3) Talleyrand. *Mémoires*, I, 386.

320

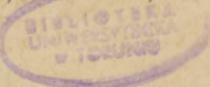
TABLE DES CHAPITRES

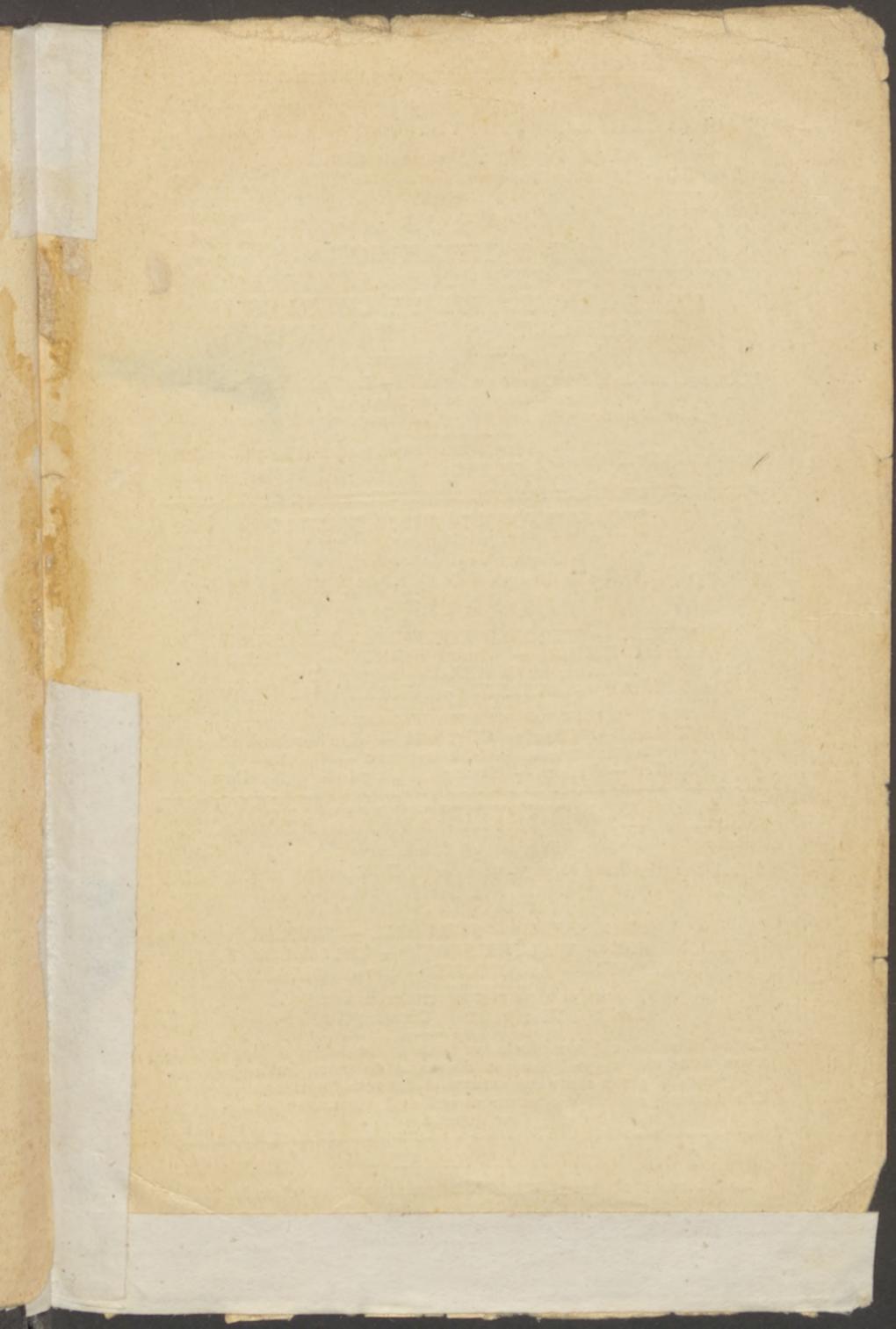
PRÉFACE	5
I. — Une Cour qui s'ennuie, une reine qui s'amuse	7
II. — Anarchie partout	42
III. — Diplomatie et galanterie	69
IV. — L'Escorial et Aranjuez	107
V. — Agonie de Dynastie, Réveil de Peuple	145

TABLE DES GRAVURES

Médaillons du roi Charles IV et de la reine Marie-Louise (dessiné et gravé par Manuel Salvador Carmona)	13
Vue du Palais d'Aranjuez (gravure du XVIII ^e siècle)	17
Carlos IV et Maria Luisa (peinture de Juan Bauxil, gravée par Raphaël Estève, 1802)	25
Manuel Godoy, duc de la Alcudia, prince de la Paix (portrait d'Antonio Carnicero, gravé par Selma)	33
<i>Tal para cual</i> (Qui se ressemble s'assemble (caricature de Godoy et de la reine, Caprichos de Goya))	37
Bravissimo! (Charles IV et Godoy, musiciens (Caprichos de Goya))	40
Le comte de Florida Blanca (gravure de Juan Barcelon)	45
<i>Subir y bajar</i> (Monter et descendre) caricature sur le prince de la Paix (Caprichos de Goya)	49
Le comte d'Aranda (portrait de Bonniet, gravé par Maleuvre)	57
<i>Nadie se conoce</i> (Personne ne se connaît), (Caprichos de Goya)	61
Portrait de Charles IV (par Francisco Goya)	65
Vue de Madrid prise sur la route de Ségovie (lithographie de G. Engelmann)	73
F. P. M. Guillemandet, conventionnel, ambassadeur de la République française (portrait par Goya)	81
Marie-Louise de Parme, reine d'Espagne (portrait de F. Goya)	89
Le Palais du Roi à Madrid, dessin de Bacler d'Albe, lithographie de G. Engelmann)	93
Quand elles sont jeunes (tableau de Francisco Goya)	97
La Famille royale d'Espagne (dessin de R. Cosway, gravé par Cardona)	101

Lucien Bonaparte (portrait anonyme (1801)	105
La Fontaine des Tritons à Aranjuez (grav. du XVIII ^e siècle)	113
Le chanoine Escoiquiz (gravé par Oortmann)	117
Ferdinand, prince des Asturies (dess. par Antonio Carnicero, gravé par Juan Bonetti (1802))	121
La Famille du roi Charles IV (peinture de Francisco Goya)	125
Madrid : La fontaine de Cybèle et la porte d'Alcalá (dessin de Bacler d'Albe, lithographie de G. Engelmann)	129
Vue du port de Cadix (gravée par Thomas Lopez Enguid)	137
Lecture de la nouvelle de l'entrée des Français à Madrid par le Premier ministre d'Angleterre au roi Georges et à son conseil)	141
La Casa del Campo, près de Madrid (dess. de Bacler d'Albe, lithographie de G. Engelmann)	149
La Garde d'honneur des paysans bayonnais (caricature anglaise)	153
Le Palais de Madrid vu du côté de la Casa del Campo (gravure du XVIII ^e siècle)	157
Vue du Port de Bayonne (tableau et gravure de Garneray)	161
Quand elles sont vieilles! (tableau de Francisco Goya)	165
La Tour Saint-Michel à Marraque	169
Le Meurtre d'un mamelouk (Goya : les désastres de la Guerre)	173
L'Abdication de Bayonne (dessin de Bézard, lith. de C. Motte)	177
Les Mamelouks violant des femmes espagnoles (Goya : les désastres de la Guerre)	181
La Fusillade du 2 Mai. (Goya : les désastres de la Guerre)	185





COLLECTION H

Biblioteka
Główna
UMK Toruń

612743

→← Rédigée d'après

1 fr. 50 et les Mémoires par A. SAVINE

1 fr. 50

Relié souple

2 fr. 25

PARUS :

Relié souple

2 fr. 25

→← **LE 9 THERMIDOR** →←
FOUQUET — LES JOURS DE TRIANON
LA COUR GALANTE DE CHARLES II
L'ABDICTION DE BAYONNE

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

L'Assassinat de la Duchesse de Praslin — La Vraie

Les Jours de la Malmaison

Les Amours d'Henri IV — Au temps des Mousquetaires

Abonnement pour 12 volumes | FRANCE : Vol. brochés, 17 f. ; reliés, 26 fr.
 ÉTRANGER : — 18 fr. ; — 27 fr.

1 fr.

BIBLIOTHÈQUE DES POÈTES

1 fr.

Relié

Français et Étrangers

1 fr. 50

(Sous la direction de M. Alph. Séché)

Relié

1 fr. 50

→←

PARUS :

→←

MUSSET — BYRON — RONSARD — BÉRANGER

André CHENIER — Henri HEINE — SCARRON

Hégesippe MOREAU — Edgar POE

Du BELLAY — BRIZEUX — GERARD DE NERVAL

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

Louis Uhland — Charles d'Orléans — Desbordes-Valmore

Chateaubriand — Shakespeare — Goethe

Schiller — Villon — Young — Léopardi — Shelley

1 fr.

LES PROSATEURS ILLUSTRES

1 fr.

Relié

Français et Étrangers

1 fr. 50

(Sous la direction de M. Ch. SIMOND)

Relié

1 fr. 50

→←

PARUS :

→←

J.-J. ROUSSEAU — STENDHAL — STERNE

EUGÈNE SUE — WALTER SCOTT — CRÉBILLON FILS

HOFFMANN — BRANTOME — Mme de GIRARDIN

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

Swift — Marivaux — Charles Nodier

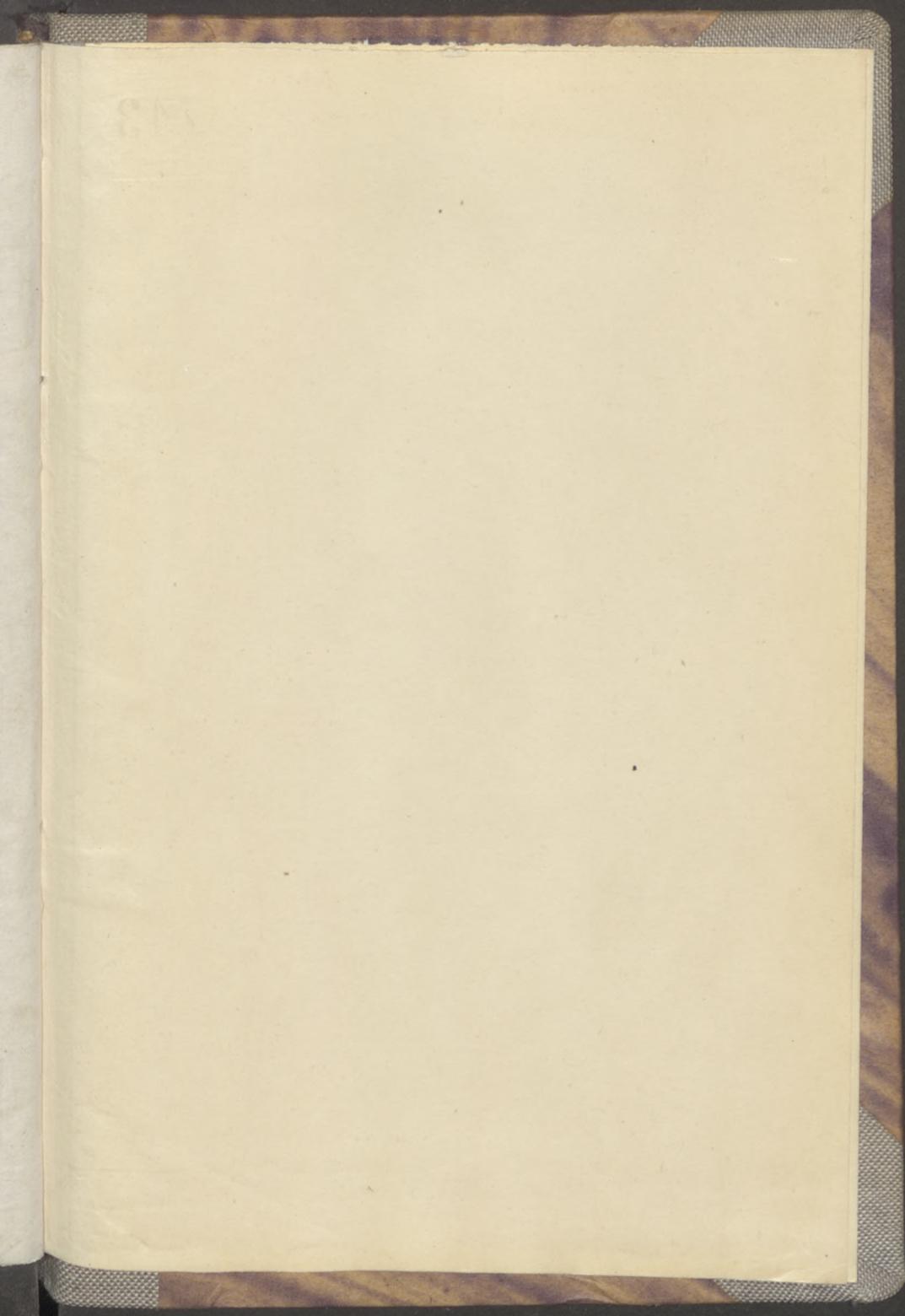
Gette Collection, qui comprendra au moins 100 volumes devant paraître à des dates très rapprochées, se distingue de toutes celles publiées jusqu'ici par le choix des auteurs et des textes non expurgés. Elle donnera surtout des ouvrages qui sont aujourd'hui introuvable en librairie.

PRIX : **1 fr.**

= HORS SÉRIES =

PRIX : **1 fr.**

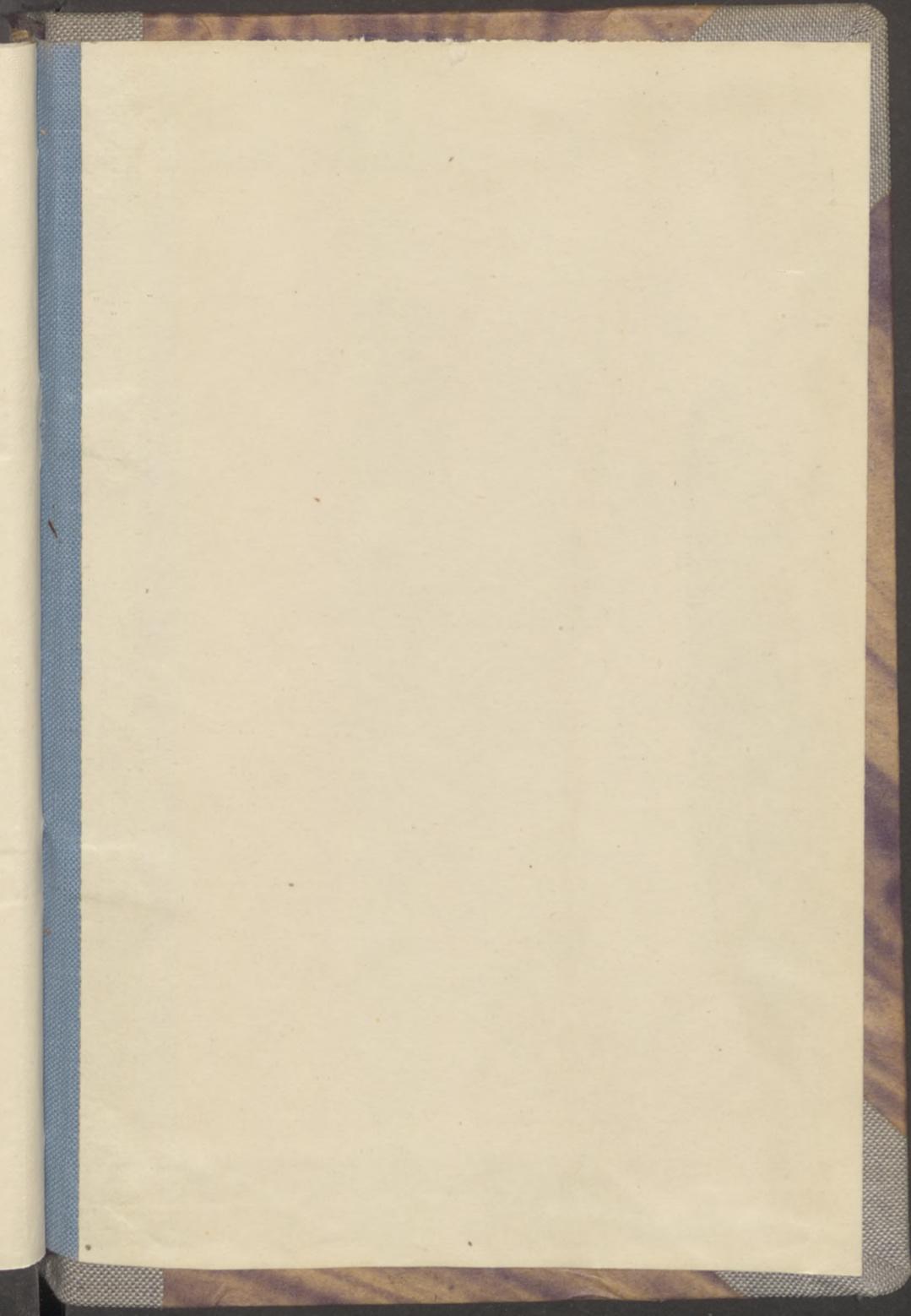
LES SONNETS D'AMOUR — LES PLUS JOLIS VERS DE L'ANNÉE 1907
 LES POÈTES-MISÈRE



Biblioteka Główna UMK



300049046601



Biblioteka Główna UMK



300049046601

Biblioteka Główna UMK



300049046601

